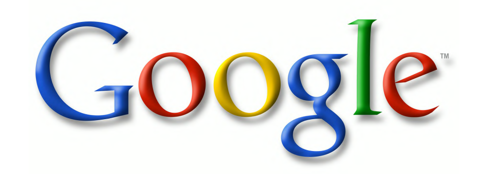
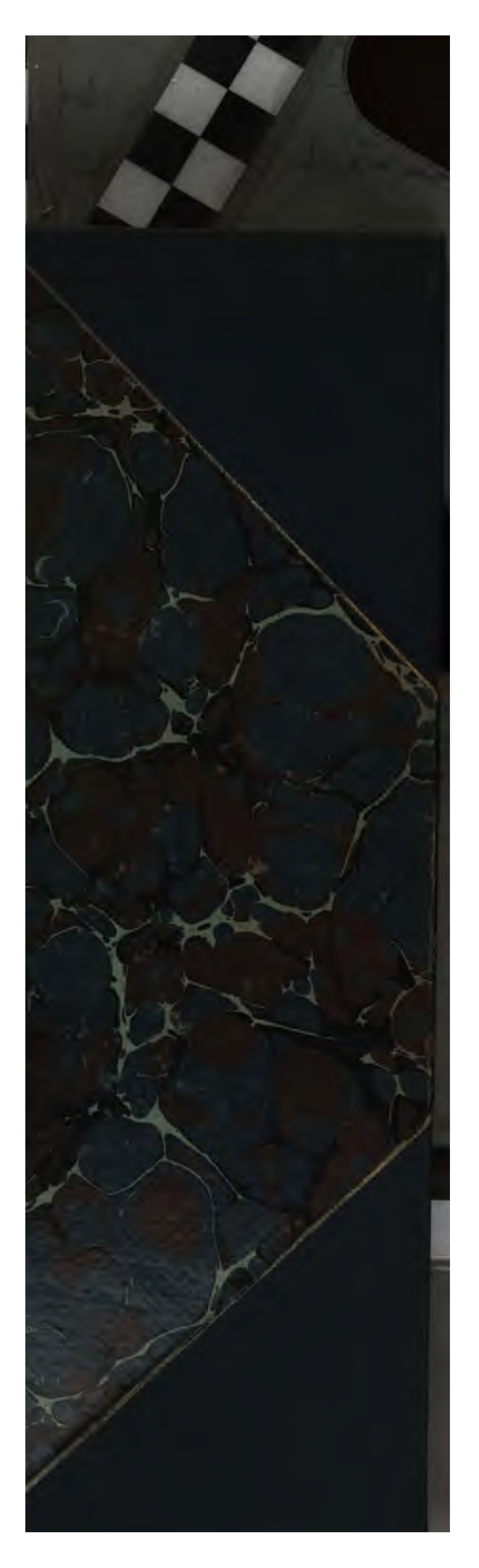
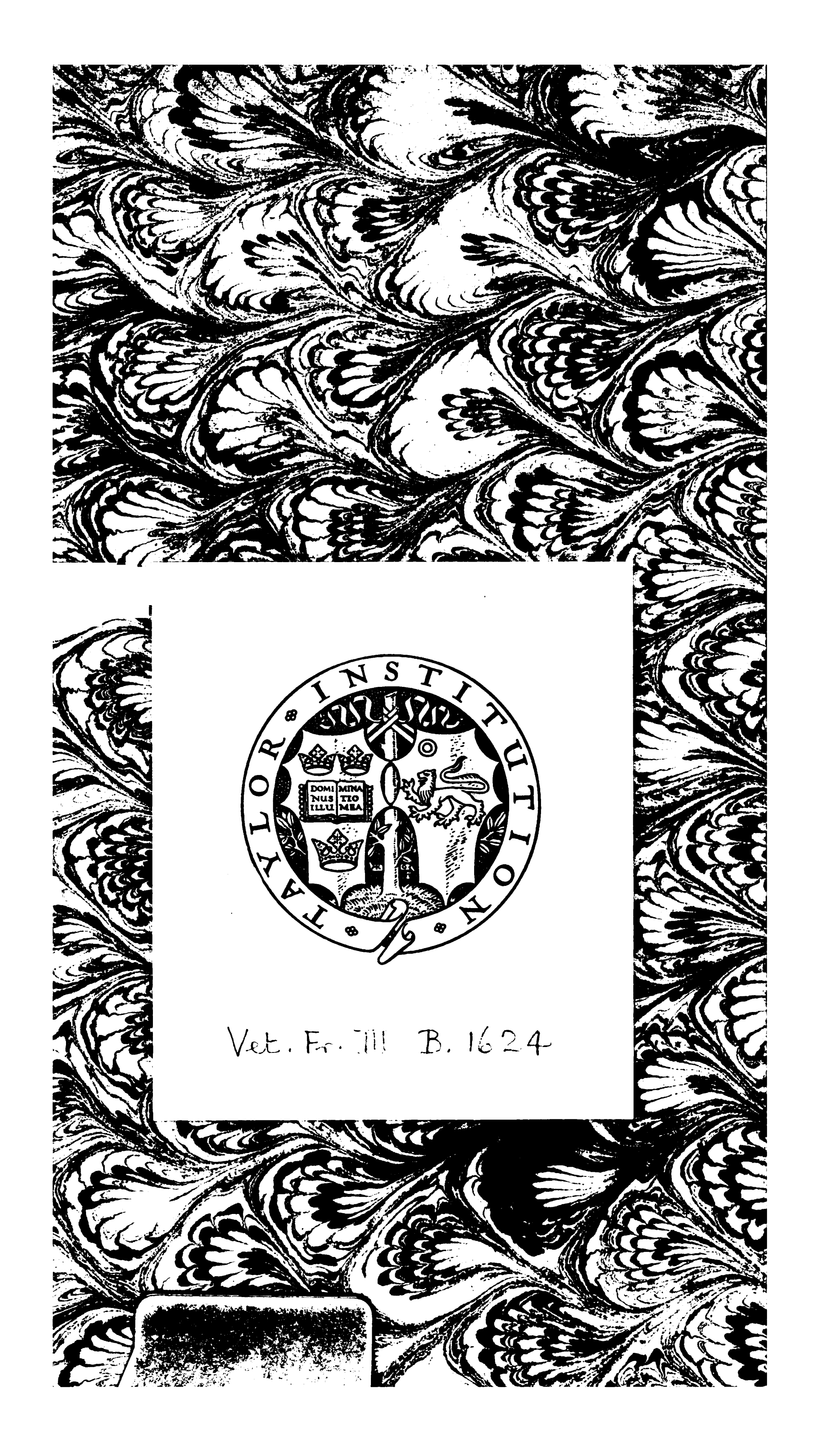
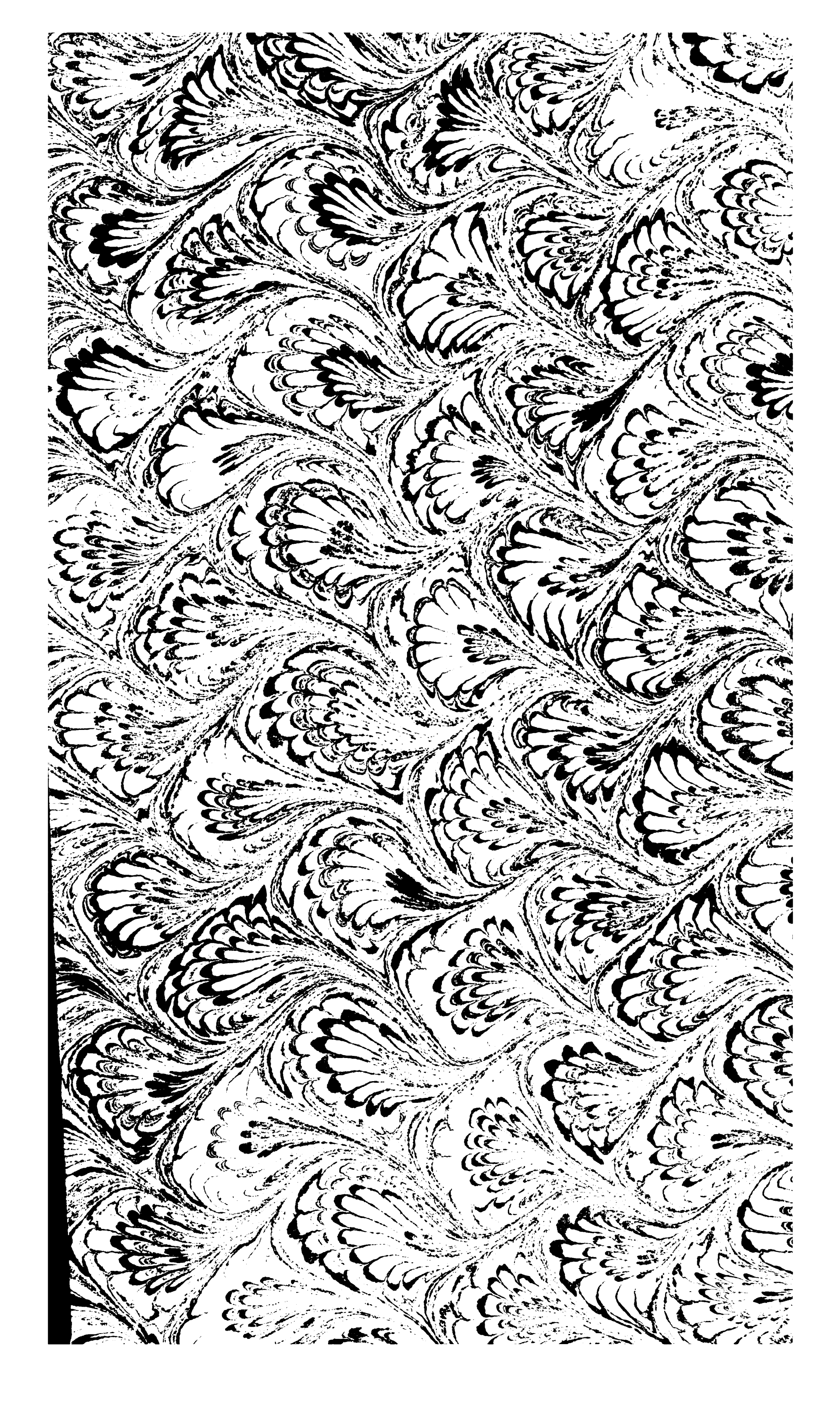





TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Vet. Fr. III B. 1624



LA DÉOMANIE

AU XIXe SIÈCLE.

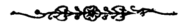
Typographie Viguier et Roux, rue des Chapeliers, 13. — Toulouse

LA DÉOMANIE AU XIX[e] SIÈCLE.

AUG. COMTE, SAINT-SIMON, ENFANTIN, PROUDHON.

PAR J.-M.-C. PRÉVOST.

> Nous portons dans nos cœurs le cadavre pourri de la religion qui vivait dans nos pères.
> HUGO.
>
> On ne détruit que ce que l'on remplace.
> GUIZOT.
>
> Tout annonce je ne sais quelle grande synthèse vers laquelle nous marchons.
> J. DE MAISTRE.



PARIS

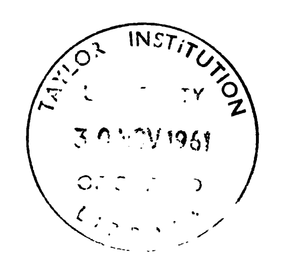
LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 31, Palais-Royal.

LIBRAIRIE DES SCIENCES SOCIALES, 13, rue des Saints-Pères.

1860

ERRATA.

Page 19, ligne 4, au lieu de *pendant l'acte, l'accomplissement,* lisez : *pendant l'acte, mais dans l'accomplissement.*
Page 167, ligne 21, au lieu de *hydropositiviste,* lisez : *posivistophobe.*
Page 264, ligne 22, au lieu de *instinct,* lisez : *intérêt.*
Page 268, ligne 20, au lieu de *science,* lisez : *sienne.*



PROLOGUE.

Pendant notre grande tourmente révolutionnaire, qnelques esprits, frappés des ravages produits par ce météore social, effrayés du bouleversement des institutions qui avaient servi de base à la société française, cherchèrent, guidés par l'histoire du passé, les institutions nouvelles qui pouvaient la réorganiser.

Saint-Simon, doué d'une puissance synthétique remarquable, affligé du chaos d'idées au milieu duquel les législateurs se perdaient, et ayant compris qu'une société n'a d'existence possible qu'à la condition de croyances communes qui font converger tous les efforts vers un même but, indiqua dans de larges ébauches comment il concevait le plan de l'édifice nouveau qu'il s'agissait d'élever. Ces études ont servi, après sa mort, à fonder l'école qui a pris son nom, et dont Prosper Enfantin a été le chef. Les travaux de ses adeptes, à la fois critiques et organiques, n'ayant pas eu toute la maturité nécessaire pour pouvoir être acceptés sans opposition, furent en butte à toute sorte d'attaques plus ou moins fondées. Des modifications improvisées sous le feu de la polémique, ne

purent avoir la solidité qu'une longue méditation peut seule donner à de semblables travaux. L'entreprise dût échouer. Elle se perdit surtout par le côté moral et dogmatique, mal compris par Saint-Simon lui-même et aveuglément suivi par ses continuateurs. Cette dissolution fit adopter et vulgariser par un des principaux membres de cette école la théorie sociétaire de Fourier, conçue et élaborée en même temps que celle de Saint-Simon. L'auteur de la doctrine sérielle, voulant éviter de soulever contre son système les susceptibilités, les oppositions politiques et théologiques, s'était surtout appliqué à traiter les questions d'organisation industrielle. Les vulgarisateurs de ce système, après avoir, pendant quelques années, occupé les esprits désireux de trouver une solution à l'anarchie économique, ont fini, en s'écartant des recommandations du réformateur, par se perdre dans l'imbroglio politique et dans des tentatives pratiques prématurées, et partant utopiques. L'école sociétaire a dû s'éclipser à son tour et entrer dans sa période de méditation silencieuse, après avoir semé dans le monde ses idées sur l'association économique.

Auguste Comte avait connu Saint-Simon et avait rompu le pain religieux avec ses premiers disciples. Ayant reconnu l'insuffisance des solutions enfantiniennes, il reprit en silence les ébauches du maître pour élaborer et élever une synthèse sociale en harmonie avec les connaissances scientifiques du XIXe siècle, qu'il a publiée sous le nom de *Philosophie de la Religion positive*. L'œuvre volumineuse de ce savant, avec sa langue et ses formules transcendantes, connue et appréciée de quelques disciples seulement, serait restée ignorée de la plupart des penseurs qui cherchent à découvrir les plages

du nouveau monde à travers les épaisses vapeurs du présent, sans le bon vouloir de deux de ses disciples, MM. Célestin de Blignères et de Lombrail, qui, par un Abrégé et un Sommaire, ont cherché à vulgariser cette doctrine.

Depuis l'avortement de l'essai enfantinien, quelques fils qui avaient quitté le toit paternel pour courir le monde des idées et fraterniser avec des solutions différentes, se sont remis à l'étude de la synthèse religieuse; ils font entendre les vagissements d'un nouveau-né que le grand-père n'a ni baptisé ni consacré. Ce petit-fils lui reproche d'avoir compromis par ses élucubrations personnelles le nom et les œuvres de Saint-Simon. Pour rendre le public juge de la déviation enfantinienne, ils ont publié une édition des *Œuvres choisies* du maître. L'ex-pape saint-simonien, après un silence qui pouvait faire croire à une abdication, n'a pas attendu l'apparition des pièces de conviction : il s'est hâté de donner aussi une édition à laquelle il s'est permis « quelques légères suppressions qui, nous le croyons fermement, dit-il, auraient été effectuées par Saint-Simon, s'il avait publié lui-même ces prodigieux manuscrits. » Il a fait suivre les travaux du maître d'une *science de l'homme* ou *physiologie religieuse*, et d'une théorie sur l'immortalité de l'âme, qu'il donne comme une continuation des travaux de Saint-Simon. Nous voici donc avec trois variantes issues de la même souche rénovatrice.

Nous voulons nous occuper ici spécialement de l'œuvre d'Auguste Comte, comme étant plus complète et se présentant avec le caractère scientifique qui lui a permis de prendre le titre de *positive*, dénomination déjà indiquée par Saint-Simon.

Avant d'entrer en matière, nous poserons quelques ques-

tions préjudicielles. Les diverses branches des sciences particulières dont l'ensemble doit former la science générale, existent-elles ? Celles qui sont connues et adoptées à notre époque sont-elles arrivées au degré de maturité et de clarté nécessaires pour établir des principes assez évidents pour que l'enseignement amène les ignorants et les savants à l'unité de foi intellectuelle et morale ? Auguste Comte possède-t-il toutes les connaissances dont se compose le savoir humain à notre époque ? Dans les parties de science encore douteuses et incomplètes, l'intelligence ne peut-elle en faire jaillir une lumière qui puisse modifier profondément des points de science regardés aujourd'hui comme certains et indiscutables ? Comte a-t-il suivi le vrai chemin qui conduit du connu à l'inconnu ? A-t-il eu la puissance de génie qui féconde le présent et fait naître l'avenir ? — La critique des travaux de Comte nous édifiera sur ces diverses questions.

Nous ferons observer que ce savant a été professeur de mathématiques, répétiteur d'analyse et de mécanique à l'Ecole Polytechnique, et examinateur pour l'admission à cette école. Son titre intellectuel est surtout rationnel et à dominante synthétique.

Pour ne pas nous égarer et éviter les fausses interprétations, nous citerons textuellement les passages de son Catéchisme et de l'Abrégé de M. de Blignères qui peuvent donner aux lecteurs une idée de sa doctrine et servir à nos observations et réfutations.

THÉORIE GÉNÉRALE DE LA RELIGION.

Voici l'introduction du catéchisme positiviste d'Auguste Comte, où il explique comment il conçoit la religion universelle qui, selon lui, doit être définitive et diriger l'humanité. Il commence par donner une définition du mot *religion*.

Ce nom n'offre aucune solidarité nécessaire avec les opinions quelconques qu'on peut employer pour atteindre le but qu'il désigne. En lui-même, il indique l'état de complète *unité* qui distingue notre existence à la fois personnelle et sociale, quand toutes ses parties tant morales que physiques convergent habituellement vers une destination commune. Ainsi ce terme équivaudrait au mot *synthèse*, si celui-ci n'était point, non d'après sa propre structure, mais suivant un usage presque universel, limité maintenant au seul domaine de l'esprit; tandis que l'autre comprend l'ensemble des attributs humains, dont l'essor graduel constitue la meilleure mesure du vrai perfectionnement personnel ou social. Plus se développent les divers attributs humains, plus leur concours habituel acquiert d'importance; mais il deviendrait aussi plus difficile si cette évolution ne tendait pas spontanément à nous rendre plus disciplinables.

Le prix qu'on attacha toujours à cet état synthétique dût concentrer l'attention sur la manière de l'instituer. On fut ainsi conduit, en prenant le moyen pour le but, à transporter le nom de *religion* au système quelconque des opinions correspondantes. Mais, quelque inconciliables

que semblent d'abord ces nombreuses croyances, le positivisme les combine essentiellement en rapportant chacun à sa destination temporaire et locale. Il n'existe, au fond, qu'une seule religion à la fois universelle et définitive, vers laquelle tendirent de plus en plus les synthèses partielles et provisoires autant que le comportaient les situations correspondantes. A ces divers efforts empiriques succède maintenant le développement systématique de l'unité humaine, dont la constitution directe et complète est enfin devenue possible d'après l'ensemble de nos préparations spontanées. C'est ainsi que le positivisme dissipe naturellement l'antagonisme mutuel des différentes religions antérieures, en formant son propre domaine du fond commun auquel toutes se rapportèrent instinctivement. Sa doctrine ne pourrait pas devenir universelle si, malgré ses principes antithéologiques, son esprit relatif ne lui procurait nécessairement des affinités essentielles avec chaque croyance capable de diriger passagèrement une portion quelconque de l'humanité.

Après avoir défini la religion, Comte fait comprendre qu'elle doit embrasser le physique et le moral ; par conséquent, l'art hygiénique et médical doit être exercé par le sacerdoce, comme dans les antiques théocraties.

Tel est, en effet, l'ordre naturel que le positivisme vient rétablir et consolider en vertu de sa plénitude caractéristique. L'art humain et les sciences humaines sont respectivement indivisibles. Comme les divers aspects propres à leur commune destination, où tout se tient constamment, on ne peut plus traiter sainement ni le corps ni l'âme, par cela même que le médecin et le prêtre étudient exclusivement le physique ou le moral, sans parler du philosophe qui, pendant l'anarchie moderne, ravit au sacerdoce le domaine de l'esprit en lui laissant celui du cœur.....

Il explique quelles sont les attributions du cœur et de l'esprit.

Le mot *religion* est le mieux composé de tous les termes humains. Il est construit de manière à caractériser une double liaison, dont

la juste notion suffit pour résumer toutes les théories abstraites de notre unité. Afin de constituer une harmonie durable et complète, il faut, en effet, *lier* le dedans par l'amour et le *relier* au dehors par la foi. Telles sont, en général, les participations nécessaires du cœur et de l'esprit envers l'état synthétique, individuel ou collectif.

L'unité suppose, avant tout, un sentiment auquel nos divers penchants puissent se subordonner ; car nos actions et nos pensées étant toujours dirigées par nos affections, l'harmonie humaine deviendrait impossible si celle-ci n'était point coordonnée à un instinct prépondérant.

Mais cette condition intérieure de l'unité ne suffirait pas si l'intelligence ne nous faisait connaître au dehors une puissance supérieure à laquelle notre existence doit toujours se soumettre, même en la modifiant.

C'est afin de mieux subir ce suprême empire que notre harmonie morale, individuelle ou collective, devient surtout indispensable. Réciproquement, cette prépondérance du dehors tend à régler le dedans, en favorisant l'ascendant de l'instinct le plus conciliable avec une telle nécessité. Ainsi les deux conditions générales de la religion sont naturellement connexes, surtout quand l'ordre extérieur peut devenir l'objet du sentiment intérieur.

Les instincts personnels étant plus énergiques que nos penchants sympathiques, leur prépondérance semble devoir les ériger en centres naturels de l'existence morale. L'unité personnelle semble dès lors inconciliable avec l'unité sociale. Comte montre comment ces deux unités peuvent être compatibles.

Le problème humain consiste à faire prévaloir graduellement la sociabilité sur la personnalité, quoique celle-ci soit spontanément prépondérante. Pour en mieux comprendre la possibilité, il faut d'abord comparer les deux modes opposés qui semblent naturellement comporter l'unité morale, suivant que sa base intérieure serait égoïste ou altruiste. Il y a impuissance radicale à constituer aucune harmonie réelle et durable, même chez un être isolé ; car cette monstrueuse

unité n'exigerait pas seulement l'absence de toute impulsion sympathique, mais aussi la prépondérance d'un seul égoïsme. Or, cela n'existe que chez les derniers animaux, où tout se rapporte à l'instinct nutritif, surtout quand les sexes ne sont pas séparés. Mais partout ailleurs, et principalement dans notre espèce, la satisfaction de ce besoin fondamental laisse successivement prévaloir plusieurs autres penchants personnels dont les énergies presque égales annuleraient leurs prétentions opposées à dominer l'ensemble de l'existence morale. Si tous ne se subordonnaient point à des affections extérieures, le cœur serait sans cesse agité d'intimes conflits entre les impulsions sensuelles et les stimulations de l'orgueil ou de la vanité, etc., quand la cupidité proprement dite cesserait de régner avec les besoins purement corporels. L'unité morale reste donc impossible, même dans l'existence solitaire, chez tout être exclusivement dominé par des affections personnelles qui l'empêchent de vivre pour autrui. Tels sont beaucoup d'animaux féroces que l'on voit, sauf quelques rapprochements passagers, flotter ordinairement entre une activité déréglée et une ignoble torpeur, faute de trouver au dehors les principaux mobiles de leur conduite.

Ce sont bien, en effet, les vraies conditions morales de l'harmonie individuelle et de l'harmonie collective ; mais l'abnégation habituelle des instincts les plus énergiques offre toujours de graves difficultés.

Cette difficulté cesse en partie, car l'unité altruiste n'exige pas l'entier sacrifice des penchants contraires, mais seulement leur sage subordination à l'affection prépondérante.. En condensant toute la saine morale dans la loi *vivre pour autrui*, le positivisme consacre la juste satisfaction permanente des divers instincts personnels, en tant qu'indispensable à notre existence matérielle, sur laquelle reposent toujours nos attributs supérieurs. Dès-lors il blâme, quoique souvent inspirées par des motifs respectables, les pratiques trop austères qui diminuent nos forces en nous rendant moins propres au service d'autrui. La destination sociale au nom de laquelle il recommande les soins personnels, doit à la fois les ennoblir et les régler, en évitant également une préoccupation exagérée et une vicieuse négligence.

Pour faire prédominer nos faibles affections sympathiques sur nos penchants égoïstes, il faut, en outre, des excitants extérieurs.

Ce perfectionnement moral constitue toujours le principal objet de l'art humain, dont tous les efforts continus, individuels et collectifs nous en rapprochent de plus en plus, sans jamais pouvoir le réaliser complètement. Cette solution croissante repose uniquement sur l'existence sociale, d'après la loi naturelle qui développe ou comprime nos fonctions et nos organes suivant leur exercice ou leur désuétude. En effet, les relations domestiques et civiques tendent à contenir les instincts personnels d'après les conflits qu'ils suscitent entre les divers individus. Au contraire, elles favorisent l'essor des inclinations bienveillantes, seules susceptibles chez tous d'un développement simultané, naturellement continu d'après ces excitations naturelles, quoique nécessairement limité par l'ensemble de nos conditions matérielles.

Voilà pourquoi la véritable unité morale ne peut assez surgir que dans notre espèce, le progrès social devant exclusivement appartenir à la mieux organisée des races sociables, à moins que d'autres ne s'y joignent comme libres auxiliaires. Mais, sans qu'une telle harmonie puisse ailleurs se développer, son principe est aisément appréciable chez beaucoup d'animaux supérieurs, qui fournissent même les premières preuves scientifiques de l'existence naturelle des affections désintéressées. Si cette grande notion toujours pressentie par l'empirisme universel n'avait pas été systématisée aussi tardivement, personne aujourd'hui ne taxerait d'affectation sentimentale une doctrine vérifiable parmi tant d'espèces inférieures à la nôtre.

Voici en quoi consiste le domaine fondamental de la foi positiviste :

Cette foi n'eut jamais qu'un même objet essentiel : concevoir l'ordre universel qui domine l'existence humaine pour déterminer notre relation générale envers lui. Soit qu'on assignât ses causes fictives ou qu'on étudiât ses lois réelles, on voulait toujours apprécier cet ordre indépendant de nous, afin de le mieux subir et de le modifier davantage. Toute

doctrine religieuse repose nécessairement sur une explication quelconque du monde et de l'homme, double objet continu de nos pensées théoriques et pratiques.

La foi positive expose directement les lois effectives des divers phénomènes observables, tant intérieurs qu'extérieurs, c'est-à-dire leurs relations constantes de succession et de similitude, qui nous permettent de les prévoir les uns d'après les autres. Elle écarte, comme radicalement inaccessible et profondément oiseuse, toute recherche sur les *causes* proprement dites, premières ou finales, des évènements quelconques. Dans ces conceptions théoriques, elle explique toujours *comment* et jamais *pourquoi*. Mais quand elle indique les moyens de diriger notre activité, elle fait au contraire prévaloir constamment la considération du but, puisque alors l'effet pratique émane certainement d'une volonté intelligente. Toutefois, la poursuite des causes, quoique directement vaine, fut d'abord indispensable autant qu'inévitable, comme je l'expliquerai spécialement, pour remplacer et préparer la connaissance des lois, qui suppose un long préambule. En cherchant le *pourquoi* qu'on ne pouvait trouver, on finissait par découvrir le *comment*, dont l'étude n'était pas immédiatement instituée. Il ne faut vraiment blâmer que la puérile persistance si commune encore chez nos lettrés à pénétrer les causes quand les lois sont connues ; car, notre conduite ne se rapportant jamais qu'à celle-ci, la recherche de celle-là ne devient pas moins inutile que chimérique.

Le dogme fondamental de la religion universelle consiste donc dans l'existence constatée d'un ordre immuable auquel sont soumis les évènements de tout genre. Cet ordre est à la fois *objectif* et *subjectif ;* en d'autres termes, il concerne également l'*objet* contemplé et le *sujet* contemplateur. Des lois physiques supposent, en effet, des lois logiques, et réciproquement. Si notre entendement ne suivait spontanément aucune règle, il ne pourrait jamais apprécier l'harmonie extérieure. Le monde étant plus simple et plus puissant que l'homme, la régularité de celle-ci serait encore moins conciliable avec le désordre de celui-là. Toute foi positive repose donc sur cette double harmonie, entre l'objet et le sujet.

Un tel ordre ne peut être que constaté, jamais expliqué ; il fournit, au contraire, l'unique source possible de toute explication raisonna-

ble; qui consiste toujours à faire rentrer dans les lois générales chaque évènement particulier, dès-lors susceptible d'une prévision systématique, seul but caractéristique de la véritable science. Aussi, l'ordre universel fut-il longtemps méconnu tant que prévalurent les volontés arbitraires auxquelles on dut d'abord attribuer les principaux phénomènes de toute sorte. Mais une expérience souvent réitérée et jamais démentie le fit enfin reconnaître, malgré les opinions contraires envers les plus simples évènements, d'où la même appréciation s'étendit graduellement jusqu'aux plus complexes. C'est seulement de nos jours que cette extension a pénétré dans son dernier domaine, en représentant aussi les plus éminents phénomènes de l'intelligence et de la sociabilité comme toujours assujettis à des lois invariables. Le positivisme résulte directement de cette découverte finale qui, complétant notre longue initiation scientifique, termine nécessairement le régime préliminaire de la raison humaine.

La foi positive semble subordonner l'activité à d'inflexibles destinées : elle lui serait donc contraire. Comment peuvent-elles s'accorder ?

Notre appréciation spontanée nous trompe à cet égard, en nous faisant regarder les lois réelles comme immodifiables. Tant que les phénomènes furent attribués à des volontés arbitraires, la conception d'une fatalité absolue devint le correctif nécessaire d'une hypothèse directement incompatible avec tout ordre effectif. La découverte des lois naturelles tendit ensuite à maintenir cette disposition générale, parce qu'elle concerna d'abord les évènements célestes, entièrement soustraits à l'intervention humaine. Mais à mesure que s'est développée la connaissance de l'ordre réel, on l'a regardée comme essentiellement modifiable, même par nous. Il le devient d'autant plus que les phénomènes s'y compliquent davantage. Cette notion s'étend aujourd'hui jusqu'à l'ordre céleste, dont la simplicité supérieure nous permet de mieux imaginer l'amélioration, afin de corriger un aveugle respect, quoique nos faibles moyens physiques ne puissent jamais la réaliser.

Envers les évènements quelconques, sans excepter les plus complexes, les conditions fondamentales sont toujours immuables ; mais

partout aussi, y compris les plus simples, les dispositions secondaires peuvent être modifiées, et le plus souvent par notre intervention. Ces modifications n'altèrent aucunement l'invariabilité des lois réelles, parce qu'elles ne deviennent jamais arbitraires ; leur nature et leur étendue suivent toujours des règles propres qui complètent notre domaine scientifique. L'immuabilité totale serait tellement contraire à la notion même de *loi*, que celle-ci caractérise partout la constance aperçue au milieu de la variété.

Ainsi l'ordre naturel constitue toujours une fatalité modifiable qui devient la base nécessaire de l'ordre artificiel. Notre vraie destinée se compose donc de résignation et d'activité. Cette seconde condition, loin d'être incompatible avec la première, repose directement sur elle. Cette judicieuse soumission aux lois fondamentales peut seule, en effet, prévenir le vague et l'instabilité de nos desseins quelconques, de manière à nous permettre d'instituer, d'après les règles secondaires, une sage intervention. Voilà comment le dogme positif consacre directement notre activité, qu'aucune synthèse théologique ne pouvait embrasser. Cet essor pratique y devient même le principal régulateur de nos travaux théoriques envers l'ordre universel et ses diverses modifications.

La foi positiviste semble ne pouvoir se concilier pleinement avec le sentiment, auquel sa nature paraît être radicalement contraire. Les moyens qu'offre le dogme pour maintenir la subordination de nos penchants à une puissance extérieure, ainsi que les excitations de nos penchants sympathiques pour les disposer à mieux subir ou modifier la fatalité commune, ne paraît pas offrir une stimulation assez directe des affections qui paraissent devoir former le principal domaine de la religion.

Il est vrai que l'esprit positif présenta jusqu'ici les deux inconvénients moraux propres à la science, enfler et dessécher, en développant l'orgueil et détournant de l'amour. Cette double tendance s'y conserva toujours assez pour exiger habituellement les précautions systématiques

dont je vous entretiendrai plus tard. Néanmoins votre principal reproche résulte à cet égard d'une insuffisante appréciation du positivisme, que vous considérez uniquement dans l'état incomplet qu'il offre encore chez la plupart de ses adhérents. Ils s'y bornent à la conception philosophique émanée de la préparation scientifique, sans aller jusqu'à la conclusion religieuse, qui seule résume l'ensemble de cette philosophie. Mais en complétant l'étude réelle de l'ordre universel, on voit le dogme positif se concentrer finalement autour d'une conception synthétique aussi favorable au cœur qu'à l'esprit.

Les êtres chimériques qu'employa provisoirement la religion inspirèrent directement de vives affections humaines, qui furent même plus puissantes sous les fictions les moins élaborées. Cette précieuse aptitude dut longtemps sembler étrangère au positivisme d'après son immense préambule scientifique. Tant que l'initiation philosophique embrassa seulement l'ordre matériel, et même l'ordre vital, elle ne put que dévoiler des lois indispensables à notre activité, sans nous fournir aucun objet direct d'affection permanente et commune. Mais il n'en est plus ainsi depuis que cette préparation graduelle se trouve enfin complétée par l'étude propre de l'ordre humain, individuel et collectif.

Cette appréciation finale condense l'ensemble des conceptions positives dans la seule notion d'un être immense et éternel, *l'humanité*, dont les destinées sociologiques se développent toujours sous la prépondérance nécessaire des fatalités biologiques et cosmologiques. Autour de ce vrai grand être, moteur immédiat de chaque existence individuelle ou collective, nos affections se concentrent aussi spontanément que nos pensées et nos actions. Sa seule idée inspire directement la formule sacrée du positivisme : *l'amour pour principe, l'ordre pour base, et le progrès pour but.* Toujours fondée sur un libre concours des volontés indépendantes, son existence composée, que toute discorde tend à dissoudre, consacre aussitôt la prépondérance continue du cœur sur l'esprit comme l'unique base de notre véritable unité. C'est ainsi que l'ordre universel se résume désormais dans l'être qui l'étudie et le perfectionne sans cesse. La lutte croissante de l'humanité contre l'ensemble des fatalités qui la dominent, présente au cœur comme à l'esprit un meilleur spectacle que la toute-puissance nécessairement capricieuse de son précurseur théologique. Mieux accessible à nos sentiments comme à nos conceptions,

d'après une identité de nature qui n'empêche point sa supériorité sur tous ses serviteurs, un tel être suprême excite profondément une activité destinée à le conserver et à l'améliorer.

Les travaux matériels imposés sans cesse par nos besoins corporels paraissent directement contraires à la tendance affective de la religion positive, et doivent empêcher la prépondérance réelle de l'amour universel.

La théorie démontre qu'à mesure que l'activité devient de plus en plus collective, elle tend davantage vers le caractère altruiste, quoique l'impulsion égoïste doive toujours rester indispensable à son premier essor. Car, chacun travaillant pour autrui, cette existence développe nécessairement les affections sympathiques, quand elle est assez appréciée. Il ne manque donc à ces laborieux serviteurs de l'humanité qu'un sentiment complet et familier de leur existence réelle. Or, cela doit naturellement résulter d'une suffisante extension de l'éducation positive. L'on pourrait déjà constater cette tendance, si l'activité pacifique, encore dépourvue de toute discipline systématique, était autant réglée que la vie guerrière, seule organisée jusqu'ici. Mais les grands résultats moraux obtenus jadis envers celle-ci, et qui restent même sensibles sous la dégradation actuelle, indiquent assez ceux que comporte l'autre. Il faut même attendre de l'instinct constructeur des réactions sympathiques plus directes et plus complètes que celles de l'instinct destructeur.

Dans la synthèse positive, la prépondérance habituelle de l'altruisme sur l'égoïsme, où réside le grand problème humain, y résulte directement d'un concours continu de tous nos travaux théoriques et pratiques avec nos meilleures inclinations. Cette vie active que le catholicisme représentait comme opposée à notre intime perfectionnement, en devient pour le positivisme la principale garantie. On conçoit maintenant le contraste qui existe entre deux systèmes dont l'un admet et l'autre nie l'existence naturelle des affections désintéressées. Les besoins corporels, qui semblaient devoir nous séparer toujours, peuvent désormais tendre davantage à nous unir que si nous en étions dispensés, car l'amour

se développe mieux d'après des actes que par des vœux. Et d'ailleurs quels souhaits formerait-on envers ceux qui ne manqueraient de rien ? On peut aussi reconnaître que le type d'existence réelle propre aux positivistes surpasse nécessairement, même quant au sentiment, la vie chimérique promise aux théologistes.

La religion doit diriger l'existence totale. Le dogme, le culte, le régime concernent respectivement nos pensées, nos sentiments et nos actes. Il faut commencer l'initiation religieuse par l'élaboration théorique destinée à nous faire connaître l'ordre fondamental et le grand être qui le modifie ; nous cultivons ensuite les sentiments propres à l'existence qui nous est ainsi prescrite ; enfin nous réglons directement chaque conduite humaine : voilà comment la religion positive embrasse à la fois nos trois grandes constructions continues — la philosophie, la poésie, et la politique. Mais la morale y domine toujours, soit le développement de nos connaissances, soit l'essor de nos sentiments, soit le cours de nos actions, de manière à diriger sans cesse notre triple recherche du vrai, du beau et du bon.



PHILOSOPHIE NATURELLE.

D'après cet exposé, on voit que ce qui distingue cette religion de toutes celles du passé, c'est que sa *foi* est clairvoyante et non aveugle, raisonnée et non instinctive ; elle repose sur les faits et les phénomènes observés, expérimentés et comparés, sur la *réalité* et non sur la *fiction ;* elle se démontre comme toutes les sciences qui méritent ce nom. Si cette doctrine remplissait le but que son auteur s'est proposé, la solution des problèmes que le XIXe siècle semble avoir mission de résoudre serait trouvée. Nous venons de voir que toute doctrine religieuse *repose nécessairement sur une explication quelconque du monde et de l'homme.* Les travaux de Comte ayant pour but de donner cette explication mise en harmonie avec les connaissances contemporaines, il examine ces connaissances dans l'ordre de leur développement historique, qui sont : la philosophie naturelle, la philosophie de l'homme individuel, la sociologie ou l'homme collectif, enfin la religion ou la doctrine universelle. Nous allons emprunter à l'Abrégé de M. de

Blignères quelques passages qui initieront le lecteur à la philosophie naturelle.

Auguste Comte, au milieu du chaos scientifique actuel, élève le phare lumineux qui va servir à orienter toutes les recherches et à mettre l'ordre dans les travaux de l'intelligence :

La pensée la plus générale du positivisme est : « Toutes les connais-» sances humaines sont et doivent être à jamais dominées par un petit » nombre de sciences fondamentales qui s'enchaînent de telle sorte » qu'elles ne sont que les différentes parties d'un tout complet. » Selon Comte, il y a sept sciences fondamentales, abstraites et positives, dont le nombre est dès à présent à tout jamais fixé, parce qu'elles comprennent et embrassent tous les ordres possibles de phénomènes. Ces sciences, rangées par ordre de simplicité décroissante, sont : 1° la mathématique, 2° l'astronomie, 3° la physique, 4° la chimie, 5° la biologie, 6° la science sociale, 7° la morale, dont l'ensemble constitue la philosophie positive.

La première classe des phénomènes comprend les plus généraux, les plus abstraits, les plus simples ; elle en renferme de trois sortes, de nombre, d'étendue, et de mouvement. La science qui les étudie est la mathématique. L'astronomie est en quelque sorte la mathématique réalisée ; elle suit immédiatement la mathématique. La troisième classe de phénomènes est celle dont s'occupe la physique ; elle comprend tous ceux que nos sens nous révèlent dans les corps, tant que leur composition reste la même.

La chimie s'occupe essentiellement de ce qui distingue les corps les uns des autres, c'est-à-dire leur composition propre ou leur aptitude à former telles ou telles combinaisons. La chimie étudie les phénomènes de composition et de décomposition ; elle est bien plus compliquée que la physique. La chimie achève de faire connaître la nature morte. La nature vivante, ou *l'organisation*, exige une nouvelle conception. La vie est celle des propriétés nouvelles que l'organisation vient surajouter aux propriétés fondamentales de la matière. Elle donne lieu à une nouvelle

science — la *biologie* — plus compliquée que toutes les autres puisqu'elle les résume toutes par son phénomène de nutrition, qui est un mouvement de composition et de décomposition chimique continu et perpétuel. Dans les animaux, la vie de relation, due aux deux propriétés de *sensibilité* et de *contractilité*, fait naître l'intelligence et le sentiment, dont l'étude constitue une science nouvelle, divisée en deux par Auguste Comte, — la science sociale et la religion positive.

Telles sont les diverses parties dont la réunion forme le champ de nos études et de nos recherches, tant qu'elles restent abstraites. Nous pouvons voir maintenant dans son ensemble l'ordre extérieur ou physique. Cet ordre consiste en ceci : que les phénomènes mathématiques, astronomiques, physiques, chimiques, biologiques, successivement définis et caractérisés, sont tous assujettis à des lois ayant d'ailleurs leur caractère propre en harmonie avec celui des phénomènes correspondants. De là, cinq classes de lois. Tous ces phénomènes, tous ces faits particuliers ont entr'eux des relations constantes de succession et de similitude ; tous sont liés par des faits généraux qui, les enchaînant les uns aux autres, permettent de prévoir ceux qui suivront d'après ceux qui précèdent.

Les faits particuliers n'étant que les matériaux, d'ailleurs indispensables, de la science, ces faits généraux, ces lois, sont proprement ce qui les constitue ; les découvrir, c'est le but dernier de tous les efforts et de toutes les recherches ; leur ensemble constitue l'ordre universel. L'ordre extérieur ou physique résulte des lois vitales, chimiques, physiques, astronomiques et mathématiques.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les cinq sciences; nous nous bornerons à signaler les parties qui sont encore douteuses. En mathématique et en astronomie, Comte n'a trouvé aucune observation sérieuse à faire dans l'état actuel de la science.

Au point où en est la physique, cette science comprend cinq parties qui, dans l'ordre de leur complication et de leur perfection relative, sont : 1° la pesanteur, 2° la chaleur, 3° la lumière, 4° le son

et l'électricité. Le but de cette étude est toujours de trouver les lois qui régissent les phénomènes dont l'ensemble est représenté par cinq propriétés différentes ; et comme l'enchaînement connu des faits particuliers doit toujours aboutir à les faire prévoir, les théories physiques doivent finalement faire connaître, indépendamment de toute expérience directe et immédiate, quel est l'état de pesanteur, de chaleur, de lumière, de sonorité et d'élasticité d'un corps d'après les circonstances dans lesquelles il se trouve placé. Si un tel résultat n'est pas atteint, cela tient seulement à l'imperfection de la science, et non à ce que telle n'en est pas la destination nécessaire.

La physique est beaucoup plus compliquée que la mathématique et l'astronomie; mais les moyens d'exploration sont bien plus nombreux en physique ; on emploie l'observation directe, puis l'expérience. Elle emploie aussi les méthodes analytiques. Outre ces moyens, elle se sert de l'artifice des hypothèses, consistant à imaginer, quand il est trop difficile à découvrir directement, l'objet même de la recherche, qui est toujours la loi d'un phénomène, puis à vérifier si la supposition faite est exacte. La condition fondamentale que doit remplir toute bonne hypothèse, est donc qu'elle soit susceptible d'une vérification positive, dont le degré de précision soit en harmonie avec celui que comporte l'étude des phénomènes correspondants. Or, il faut pour cela qu'elle suppose une loi et non une cause première ou finale, un mode essentiel de production des phénomènes ; car alors, prétendant prononcer sur les questions insolubles, elle ne peut amener que d'interminables discussions, sans rendre d'ailleurs aucun service réel et permanent. Aussi de telles hypothèses sont-elles irrévocablement éliminées par le progrès de la science ; et il en sera certainement ainsi des fluides éthérés et des éthers imaginaires auxquels on rapporte encore les phénomènes de la chaleur, de la lumière, de l'électricité et du magnétisme. Cette science si riche en détails n'est encore qu'imparfaitement constituée comme science abstraite et rationnelle. Elle nous fait connaître les différents genres d'activité propre à la matière. La mathématique, l'astronomie et la physique ont déterminé son activité générale.

La *chimie* montre dans chaque substance le mode d'union qui lui est propre. L'infinie variété de cette sorte de phénomènes n'en exclut

pas la régularité, l'ordre, et, comme tous ceux qui ont été observés dans les autres sciences, ils sont soumis à des lois invariables. La chimie, étant plus compliquée que les autres sciences, rend les lois plus difficiles à découvrir, ainsi que les prévisions rationnelles à déterminer ; mais, par compensation, la complication supérieure augmente nos ressources pour modifier, supprimer ou déterminer le phénomène lui-même. La plupart des innombrables faits chimiques connus doivent leur existence à l'intervention humaine, qui, seule, a pu réaliser l'ensemble si complexe des circonstances nécessaires à leur production. Plus on avance, plus la complication augmente, plus la faculté de prévoir diminue.

La chimie nous montre la matière éternellement existante, ne se créant ni ne se détruisant jamais, mais toujours en travail de composition et de décomposition. Que les lois suivant lesquelles ce travail s'accomplit soient connues, nous serons maîtres alors de la diriger, et les corps soumis, savamment combinés, se transformeront à notre gré les uns dans les autres.

La *biologie*. Il y a deux sortes de vies. La première, la vie fondamentale, est la vie végétative ou organique. Ce qui distingue cette vie est un mouvement intestin à la fois général et continu de décomposition et de composition. Les deux conditions de l'état vivant sont : d'avoir un organisme qui permette la rénovation continue, et un milieu convenable pour provoquer l'exhalation et fournir à l'absorption.

Dans les combinaisons chimiques pour la production d'un corps inerte, la combinaison est instantanée, l'acte chimique s'arrête ; tandis que, dans la vie, l'acte chimique est continu, se renouvelle sans cesse ; la composition chimique est modifiée par la structure organique, c'est-à-dire anatomique.

Les plus nobles propriétés vitales — l'intelligence et la moralité — ont pour base, pour point de départ nécessaire, cette existence nutritive qui résulte de l'exhalation et de l'absorption que chaque être vivant exerce sans cesse dans le milieu correspondant. L'observation a toujours montré que partout où la composition matérielle reste invariable, il n'existe jamais aucune trace de sensibilité et de contractilité, et par suite de pensée ni d'affection. Enfin, dans tous les êtres qui en jouissent, cette vie constitue la vie animale. La vie de relation, qui comprend la

sensation, l'innervation et les divers mouvements, n'est jamais qu'un perfectionnement complémentaire surajouté, pour ainsi dire, à la vie végétative ou organique, et propre soit à lui procurer des matériaux par une intelligente réaction sur le monde extérieur, soit à préparer ou à faciliter ses actes, soit enfin à la préserver des influences défavorables.

L'idée de vie suppose donc deux éléments nécessaires : un organisme approprié et un milieu convenable, en prenant ce mot « milieu » dans son sens le plus général, qui consiste dans l'ensemble des circonstances extérieures qui agissent sur lui. C'est de l'action réciproque de ces deux éléments que résultent tous les phénomènes vitaux, végétatifs et animaux. Le problème de la biologie est alors d'établir, d'après le moindre nombre possible de lois, une exacte harmonie scientifique entre ses éléments et l'acte même qui constitue la vie.

La définition de la biologie ne sépare point la physiologie proprement dite de la simple anatomie. Ces deux branches s'éclairent l'une l'autre. Si l'idée de vie est réellement inséparable de celle d'organisation, l'une et l'autre le sont de l'idée d'un milieu spécial en relation déterminée avec l'organisme et avec l'activité qu'il prend dans ce milieu : ce qui donne lieu à un nouvel aspect de la biologie, savoir — la théorie générale des milieux organiques et de leur action sur l'organisme environnant d'une manière abstraite. Blainville a tenté de l'introduire dans la science sous le nom « d'étude des modificateurs externes, soit généraux, soit spéciaux. » Cette partie de la biologie est très imparfaite ; sa nécessité est même méconnue par la plupart des physiologistes actuels.

Tous les ordres possibles de phénomènes concourant à produire ceux de la vie, on est forcé de tenir compte des phénomènes de forme, de mouvement, de pesanteur, etc. qu'ils présentent. De là résulte que la biologie doit nécessairement reposer sur l'ensemble des sciences inorganiques, et les suivre dans l'ordre et l'exposition rationnelle des différentes branches de la science abstraite et positive.

Si la biologie est la plus compliquée de toutes les sciences, ses moyens d'exploration sont bien plus nombreux. Ils ont pour auxiliaire non seulement l'usage de tous les sens, mais en outre les moyens artificiels, qui augmentent de beaucoup leur puissance naturelle. Si on ne peut sur

le corps vivant faire des expériences qui puissent faire connaître les lois normales selon lesquelles les organes agissent, l'examen scientifique des phénomènes pathologiques est très propre à perfectionner les études relatives à l'état normal. A côté de l'observation proprement dite et de l'expérimentation, est la comparaison, troisième terme de l'art d'observer. Parmi les motifs de comparaison biologique, ceux qui présentent le caractère le plus tranché sont : la comparaison entre les diverses parties d'un même organisme, celle des différentes phases de chaque développement, et surtout celle de tous les termes distincts de la grande hiérarchie des corps vivants.

Les trois branches de la science biologique, selon Auguste Comte, sont : l'anatomie générale ou abstraite, l'anatomie comparée, enfin la physiologie, pour lesquelles l'auteur propose les dénominations systématiques de *biotomie*, *biotaxie*, *bionomie*. Ces différentes études devant également comprendre les végétaux et les animaux, le nom de biologie reste consacré à en désigner l'ensemble.

Après avoir exposé l'objet, les moyens et la division de la biologie, l'auteur passe à l'étude de chacune des parties que nous venons d'énumérer. A la fin de la physiologie ou de la bionomie animale, après avoir signalé quelques fausses appréciations et l'incertitude sur quelques points de la science, il termine par les travaux de Gall sur la pluralité et l'innéité des facultés intellectuelles et morales, et leur commune résidence dans l'appareil cérébral, double principe maintenant à tout jamais acquis à la science. Quant à la localisation effective de Gall ainsi qu'à sa décomposition de l'âme en facultés élémentaires, elles sont, selon Auguste Comte, erronées l'une et l'autre et à refaire. Il trouve

que l'anatomie et la physiologie cérébrale sont insuffisantes pour résoudre le problème. Il prétend que l'un des caractères des phénomènes intellectuels et moraux, c'est de ne pouvoir être étudiés pendant l'acte, l'accomplissement des phénomènes lointains et durables. Ce n'est pas seulement l'homme individuel qu'il faut étudier, mais l'homme se développant en société.

C'est dans une science différente de la biologie — la science morale ou sociale — qu'il faut étudier pour connaître l'homme dans ses fonctions de la vie de relation. On voit que, par une progression continue et presque insensible, la grande conception des lois arrive jusqu'à la vie. Après s'être appliquée à la vie matérielle et physique, elle arrive à la vie intellectuelle et morale.

Ainsi, lois du nombre, lois de la forme et du mouvement, lois du système du monde, lois des propriétés générales des corps, lois de la composition et de la décomposition, lois de l'organisation et de la vie, lois des phénomènes sociaux, lois des sentiments et des pensées, de l'intelligence et de la grâce : tel est le résultat de quarante siècles de travaux et d'efforts.

DISCUSSION.

Ces passages suffisent, nous pensons, pour faire apprécier la philosophie naturelle. Nous ferons observer que Comte s'est borné à exposer, à énumérer les diverses sciences telles que les travaux des savants spéciaux les ont constituées à notre époque. Tout en signalant les parties encore douteuses, conjecturales et insuffisantes, il n'a fait aucun effort pour les perfectionner et pour découvrir ce qui est ignoré. Sous ce rapport, il a été un simple *répétiteur*. Mais en faisant comprendre le lien, l'enchaînement encyclopédique et historique de toutes les sciences, il en a fait la philosophie. On voit que, d'après l'ordre des découvertes, la science de l'homme, sur laquelle doit reposer l'organisation de la société, est la dernière venue. Cabanis, Gall, et leurs successeurs, n'ont pu, selon Comte, qu'ébaucher la théorie de l'âme. Il prétend l'avoir seul systématisée d'une manière assez complète pour pouvoir servir à élever la synthèse sociale.

L'âme, d'après lui, se compose de dix-huit éléments ou facultés irréductibles, qui sont dix-huit fonctions d'autant d'organes cérébraux. Nous ferons observer que les phré-

nologues ont trouvé jusqu'à ce jour quarante-cinq éléments ou facultés. Des hommes remarquables par leur savoir, leur puissance d'analyse et d'observation, ont concouru à ces travaux. Broussais, entr'autres, se distingue par une rare finesse d'aperçus. De dix-huit à quarante-cinq facultés, il y a loin. Comte nous laisse ignorer sur quel fondement scientifique il a opéré pour éliminer les vingt-sept facultés qu'il rejette. Or, il suffit qu'un seul des éléments nécessaires soit oublié ou méconnu pour que l'organisation basée sur les dix-huit soit troublée. Il nous paraît impossible que des hommes remarquables à plus d'un titre aient pu commettre un si grand nombre de méprises. Comte prétend que « la biologie doit nécessairement reposer sur l'ensemble des sciences inorganiques et les suivre dans l'ordre et l'exposition rationnelle des différentes branches de la science abstraite et positive. » Or, il paraît avoir empiriquement déterminé le nombre des facultés dans son classement, car il n'indique nullement les relations des nombres 10, 5, 3 et leurs subdivisions 7, 3, 3, 2, 1 avec les mathématiques ni avec les autres sciences. Il ne dit rien sur le mode d'essor particulier de chaque faculté, ni à quelle branche des sciences il peut se rapporter. Même observation sur la loi des actions, des réactions, et des combinaisons des divers ordres de facultés dans le simple individu ainsi qu'entre les individus différents. Il fait remarquer :

Qu'au point de vue mécanique, le mécanisme d'aucun mouvement organique n'a été jusqu'ici analysé d'une manière satisfaisante ;

Que l'étude des fonctions qui dépendent de la sensibilité est encore moins avancée. Quant à l'impression directe de l'agent externe sur les extrémités nerveuses à l'aide d'un appareil physique plus ou moins spécial, il est clair qu'à cet égard la théorie des sensations est subordonnée aux lois physiques correspondantes. Cela est surtout manifeste dans les théories de la vision et de l'audition comparées à l'optique et à l'acoustique. Or, la combinaison qu'une telle étude exigerait entre les considérations physiques et les considérations physiologiques, existe encore moins aujourd'hui que dans la mécanique animale.

Il existe deux sortes de sensations, celles qu'excite le monde extérieur et les sensations intérieures qui se rapportent à la satisfaction des besoins, et auxquelles il faut joindre, dans l'état pathologique, les différentes douleurs. Bien que ces sensations ne donnent aucune notion directe sur le monde extérieur, elles exercent cependant une puissante influence sur les phénomènes intellectuels et moraux. Cette partie de la théorie des sensations est encore moins avancée et plus obscure que la précédente. La seule notion positive importante aujourd'hui, incontestable à cet égard, consiste dans la nécessité du système nerveux, reconnu indispensable aux deux genres de sensibilité.

Viennent les phénomènes de l'irritabilité et de la sensibilité proprement dite qui sont soumis à deux sortes de lois : la première, est la loi d'intermittence d'action ; la seconde, celle de l'habitude ; la troisième, celle du perfectionnement.

Le dernier ordre de considérations communes aux divers phénomènes élémentaires d'irritabilité et de sensibilité, est celui de l'association des fonctions animales. On distingue dans cette étude les synergies et les sympathies. Il y a synergie toutes les fois que deux organes concourent simultanément à l'accomplissement régulier d'une fonction, tandis que toute sympathie suppose au contraire une certaine perturbation qui s'étend d'un organe primitivement affecté à un autre. Quant à la formation effective de la théorie elle-même des sympathies et des synergies, elle est à peine ébauchée.

Les deux ordres de phénomènes, les mouvements et les sensations étant sans liaison directe, ne peuvent être évidemment les seules fonctions animales, et supposent nécessairement une vitalité intermédiaire qui établisse entr'elles un lien indispensable. Tel est le rôle des fonc-

tions affectives et intellectuelles. Elles étaient souvent refusées aux animaux et rapportées chez l'homme à de pures entités, ou attribuées en partie aux viscères végétatifs, antérieurement à Gall. Ce phrénologue a démontré irrévocablement la pluralité et l'innéité des facultés intellectuelles et morales et leur commune résidence dans l'appareil cérébral.

On a opposé à la doctrine de Gall l'irrésistibilité des actes humains. Cette objection prouve, dit Comte, que la doctrine n'est pas comprise. « En effet, les penchants élémentaires ne conduisent jamais à des actes déterminés qui dépendent toujours de l'association de certaines facultés et de l'ensemble des circonstanees où est placé l'individu ; et outre que l'exercice peut développer beaucoup chaque disposition, comme l'inactivité l'affaiblir, les facultés intellectuelles doivent toujours pouvoir, dans le cas humain, directement modifier la conduite que les passions bonnes ou mauvaises tendent à inspirer. D'après ce double principe, il ne saurait y avoir de véritable irrésistibilité, et par suite d'irresponsabilité, que dans le cas de manie proprement dite. La prépondérance exagérée d'une faculté déterminée, tenant à l'inflammation ou à l'hypertrophie de l'organe correspondant, réduit alors en quelque sorte l'organisme à l'état de simplicité et de fatalité de la nature inerte. »

Après avoir reconnu les lacunes et les imperfections que nous venons d'énumérer, Comte dit « que l'anatomie et la physiologie deviennent impuissantes, et que le problème, pour se résoudre, doit être traité par des sciences supérieures. Ce n'est pas l'étude de l'homme considéré individuellement et isolément qui peut faire connaître les lois de l'intelligence et du sentiment, car c'est seulement dans l'existence sociale et par elle que les fonctions intellectuelles et morales se caractérisent assez ; et sans la solidarité et la continuité qui rendent notre espèce si supérieure à toute autre, elles y seraient presque aussi équivoques que dans les races voisines où elles furent si longtemps méconnues. Mais l'étude de l'existence sociale ne pouvant évidemment rentrer dans la biologie, ici est le terme de la philosophie naturelle et le point de départ de la philosophie morale, à laquelle il appartient de rechercher les lois des plus nobles fonctions de la vie de relation. »

D'après ces citations, il est évident que, dans l'état actuel de la philosophie naturelle et de la biologie, une synthèse

sociale basée sur les sciences abstraites ne peut qu'être incomplète, incertaine et conjecturale. Nous sommes étonné qu'un savant qui sait à quelles conditions une théorie mérite le nom de science, ait eu la prétention, avec des matériaux insuffisants, de vouloir faire une synthèse sociale pour régénérer la société.

Les faits sociaux sont la résultante des actions et des réactions des facultés individuelles en lutte avec le milieu cosmique et le milieu social. La dynamique passionnelle a été la même dans tous les temps. La multitude des phénomènes et des faits sociaux, leur variété, leur complication croissante enregistrée par l'histoire constatent des résultats, mais n'expliquent nullement comment opèrent les attributs humains pour produire ces phénomènes et les lois auxquelles ils obéissent. Rien ne peut suppléer à la science de l'homme individuel, que Comte ignore, et qui est à notre époque encore à l'état d'ébauche. Ecoutons-le donnant la description généalogique de ses prédécesseurs et se présentant à son siècle comme ayant mis, par ses travaux, la dernière main à l'édifice sociologique :

Depuis que la reconstruction est à l'ordre du jour, l'attention publique retourne de plus en plus vers la grande et immortelle école de Diderot et Hume, qui caractérisera réellement le dix-huitième siècle en le liant au précédent par Fontenelle et au suivant par Condorcet. Egalement émancipés en religion et en politique, ces puissants penseurs tendaient nécessairement vers une réorganisation totale et directe, quelque confuse qu'en dût être alors la notion. Tous se rallieraient aujourd'hui à la seule doctrine qui, fondant l'avenir sur le passé, pose enfin les bases inébranlables de la régénération occidentale. C'est d'une

telle école que je m'honorerai toujours de descendre immédiatement par mon précurseur essentiel, l'éminent Condorcet.

Mais à cette grande souche historique j'ai constamment rattaché ce qu'offrirent de vraiment éminent nos derniers adversaires, soit théologiques, soit métaphysiques. Tandis que Hume constitue mon principal précurseur philosophique, Kant s'y trouve accessoirement lié ; sa conception fondamentale ne fut vraiment systématisée et développée que par le positivisme. De même, sous l'aspect politique, Condorcet dût être pour moi complété par De Maistre, dont je m'appropriai, dès mon début, tous les principes essentiels, qui ne sont plus appréciés maintenant que dans l'école positive. Tels sont, avec Bichat et Gall comme précurseurs scientifiques, les six précurseurs immédiats qui me rattacheront toujours aux trois pères systématiques de la vraie philosophie moderne, Bacon, Descartes et Leibnitz. D'après cette noble filiation, le moyen-âge, intellectuellement résumé par saint Thomas d'Aquin, Roger-Bacon et Dante, me subordonne directement au prince éternel des véritables penseurs, l'incomparable Aristote.

On voit, d'après ce passage, que Comte a l'ambition de croire qu'il est le résumé le plus complet des grands hommes du passé, et que par ses travaux il ouvre l'ère nouvelle qui, par le progrès incessant, doit conduire l'humanité jusqu'à sa dernière heure sur notre planète.

Nous allons voir que, privé de la science de l'homme individuel, ne sachant distinguer ce qui est d'ordre naturel, constant et universel de ce qui est artificiel, passager et local, il a fait du *comtisme* et non du vrai positivisme. Pour prouver et démontrer cette assertion, donnons quelques extraits de sa sociologie ; ils vont nous servir à faire comprendre les vices de sa méthode, la pauvreté et la stérilité de sa conception religieuse.

SCIENCE SOCIALE.

Nous empruntons encore à l'Abrégé de M. de Blignères les divers passages qui peuvent donner une idée de la science sociale telle que Comte l'a conçue et exposée :

Auguste Comte a cherché à transformer l'histoire en une science rationnelle et positive comme l'astronomie et la physique, comme la chimie et la biologie. Les historiens n'ont fait jusqu'à ce jour que rapporter les faits dans l'ordre où ils sont arrivés ; ils les ont enregistrés sans en faire voir les relations avec ce qui se passe dans le présent, qui n'est qu'un intermédiaire entre le passé et l'avenir. Pour que l'histoire devienne une science, il faut que les faits particuliers qui la composent, que les principaux évènements, soient conçus comme soumis à un ordre déterminé, à un enchaînement régulier. Alors, pour constituer la science, il restera à découvrir, par l'abstraction et la généralisation appliquées à l'étude de ces faits historiques ce que présentent de commun et de constant leur coexistence et leur succession ; l'économie en sera un fait général qui constituera une loi sociale faisant connaître plus ou moins complètement l'ordre cherché.

La première idée d'une fatalité dans les faits de l'histoire, d'une force irrésistible devant laquelle venaient se briser toute la volonté et toute la puissance humaine, a été un pas immense dans la marche de l'esprit humain, une clarté nouvelle qui n'a pu émaner que d'un homme de génie. Elle est due à Bossuet. « Tous ceux qui gouvernent se sentent » assujettis à une force majeure ; ils font plus ou moins qu'ils ne peu- » vent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets im-

» prévus : ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés » ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que » prendra l'avenir, loin qu'ils puissent le forcer. »

Une force majeure empêchait qu'à l'époque de Bossuet la vraie nature de celle dont il avait senti l'existence ne se pût apercevoir. Elle fut activement cherchée, après lui, par Montesquieu, Vico, Herder et Condorcet. Quelle que fut la valeur personnelle de ces grands hommes, ils pouvaient non pas la trouver, mais seulement de plus en plus en approcher. Cette force majeure dont Bossuet pressentit l'existence est précisément les lois auxquelles sont assujettis les faits sociaux. Leur découverte exigeait, outre une vue assurée de l'enchaînement nécessaire de tels évènements, une connaissance positive et approfondie des phénomènes intellectuels qui dominent cet enchaînement. Cette préparation indispensable indique alors l'époque où une telle découverte était possible, et explique pourquoi elle a dû échapper fatalement aux prédécesseurs de M. Comte. En effet, elle supposait la fondation de l'étude positive de la nature humaine, qui date seulement de Cabanis et de Gall.

Si les faits sociaux ne sont que les conséquences des faits individuels, physiques, intellectuels et moraux, et que ces derniers aient leurs lois, il en sera de même des premiers, quelque difficile que ces lois puissent être à découvrir par suite de l'excessive complication des phénomènes. Aussi le raisonnement est-il impuissant à faire connaître ces lois que l'observation peut seule dévoiler. Elle comporte d'ailleurs différents degrés d'abstraction, de précision, de généralité, par suite d'importance.

Les faits historiques ou sociaux sont soumis, comme les autres, à une certaine fatalité, à des lois susceptibles d'être découvertes en appliquant à leur étude l'observation et le raisonnement : d'où s'ensuivra que l'histoire deviendra une science rationnelle et positive au même titre que celles qui sont actuellement reconnues comme telles. Mais entre l'histoire devenue une science et la science sociale, il restera une grande différence entre la science concrète et la science abstraite. La science sociale, sans considérer aucun peuple particulier, n'a en vue que d'arriver aux lois générales et abstraites qui lient les uns aux autres les phénomènes sociaux, et établissent les relations toujours satisfaites

dans leur coexistence ou leur succession. Sans doute les éléments, les matériaux de cette science sont les faits, les évènements historiques; mais elle ne les considère que pour en découvrir la solidarité, l'enchaînement, en un mot pour arriver à leur explication. Au contraire, l'histoire, science concrète, s'occupe en particulier des différents peuples qu'elle doit faire complètement connaître, et alors, pour être véritablement une science, elle a besoin de s'appuyer sur la science sociale, qui, plus simple qu'elle, doit la précéder ; elle a besoin de lui emprunter des lois qu'elle-même, par son défaut de généralité ou de complication supérieure, serait impuissante à établir ; et son rôle est proprement d'appliquer les lois sociales à l'explication des différents cas qu'elle examine.

L'économie politique, qui a une certaine existence officielle, n'est pas même une ébauche de la science sociale. Se donnant pour but la recherche des lois de la production des richesses, elle prétend pouvoir y arriver en considérant exclusivement le seul point de vue de l'activité matérielle. Or, le caractère le plus fondamental des phénomènes sociaux, est leur solidarité. Il en résulte immédiatement que les vues d'ensemble conviennent seules à leur étude, et qu'il est impossible de connaître les règles fixes auxquelles sont assujettis les phénomènes d'un ordre quelconque, en faisant abstraction de tous les autres.

La psycologie, par l'étude de l'homme intérieur, prétend arriver par cette méthode à le connaître, à connaître son intelligence, ses affections, ses passions. Il est évident que la particularité des phénomènes intellectuels, c'est de ne pouvoir être observés pendant l'acte, pendant l'accomplissement du phénomène. Il est d'observation vulgaire que le premier caractère des passions est l'aveuglement. Voyez-vous cet homme s'observant penser, s'observant observer? et, pour connaître la colère, devant aussi sans doute s'observer en colère ?

L'étude des fonctions intellectuelles et morales, selon Auguste Comte, se divise en deux branches qui sont : la science de l'entendement, qui se fond dans la science sociale, et puis la science morale, où se combinent les points de vue collectif et individuel qui constituent la science suprême.

. . . .

La solidarité des différents aspects sociaux est évidente. A un moment quelconque du développement social, les états correspondants, intellectuel, moral, politique, industriel, sont connexes, de telle sorte que l'un d'eux, appelant nécessairement les autres, ne se modifie pas tant qu'ils ne sont pas produits.

La solidarité des phénomènes sociaux est incontestable ; elle donne lieu à une étude particulière qui constitue l'un des deux points de vue de la science sociale, — sa partie statique. En effet, il est clair qu'il y a à déterminer les lois précises de cette connexité, les relations qu'ont nécessairement entr'eux les phénomènes sociaux coexistants. Cette étude revient à celle des conditions même d'existence de la société, en d'autres termes à celle de l'ordre.

En second lieu, l'enchaînement des évènements sociaux est encore plus évident que leur solidarité. Il est clair que toute situation peut et doit être conçue comme le résultat nécessaire de la précédente et la préparation indispensable de la suivante. Tel est le sens du lumineux axiome de Leibnitz : « *Le présent est gros de l'avenir.* »

A cet égard, la science doit avoir pour objet de découvrir les lois constantes qui régissent cette continuité : lois dont l'ensemble détermine la marche nécessaire du développement humain. La dynamique sociale cherche les lois de succession, et la statique sociale celles de coexistence. Un phénomène sociologique est alors expliqué, en prenant ce mot dans son acception scientifique, quand il a pu être rattaché, soit à l'ensemble de la situation correspondânte pour les lois sociales statiques, soit à l'ensemble du mouvement précédent par les lois dynamiques.

La science sociale, par suite de la dépendance où elle est de la biologie, se trouve donc ainsi rattachée à toute la philosophie naturelle, à laquelle nous avons vu que la biologie était immédiatement liée. Mais, outre cette subordination indirecte, elle en dépend directement aussi.

Convenablement employée, la méthode historique n'égarera certes jamais; mais les illusions auxquelles peuvent conduire son imparfaite appréciation ou son application vicieuse, se rapportent toutes à cette erreur si commune et pourtant si grossière qui consiste à confondre un progrès continu avec un progrès illimité. Ainsi, par exemple, en comparant avec les peuples civilisées les hommes primitifs, tels que nous les montrent les chants homériques ou les récits des voyageurs, on re-

Toujours et partout les associations, d'ailleurs les plus différentes à d'autres égards, ont été organisées pour la guerre, jamais pour le travail et la production. C'est par le moyen des vaincus réduits en esclavage et forcés pour prix de la vie à travailler, que l'on y compte pourvoir aux besoins de l'existence.

L'activité militaire a été indispensable à la formation et au progrès des sociétés naissantes; elle comporte des propriétés sociales qui lui sont propres et que n'a pas l'activité industrielle. L'activité militaire exige, dès l'origine, une intime association. Le besoin d'union pour l'attaque et pour la défense fait sentir à tous les coopérateurs l'étroite solidarité qui les lie. Une facile appréciation des chefs et l'importance pour le succès de leur autorité disposent à la subordination.

De nos jours, la renonciation à la conquête étant devenue générale, l'activité militaire, de plus en plus rare et exceptionnelle, doit certainement dans un avenir qui ne peut être très éloigné, complètement disparaître. De même que nous avons vu se succéder trois régimes intellectuels — théologique ou de fiction, métaphysique ou de l'abstraction, positif ou de la démonstration, — de même aussi nous reconnaissons trois modes successivement systématisés de l'activité sociale : la conquête, la défense, et la production.

La science ne faisant jamais que coordonner et systématiser les aperçus spontanés de la raison vulgaire, nous retrouvons dans la double loi des mouvements intellectuel et actif les caractères fondamentaux des trois grandes divisions de l'ensemble du passé : l'antiquité, théologique et conquérante ; le moyen-âge, métaphysique et défensif ; les temps modernes, scientifiques et industriels.

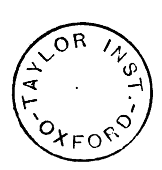
Tels sont le progrès spéculatif, le progrès actif, et l'accord entr'eux. En réalité, le progrès affectif est le plus important de tous ; sa loi cependant est la plus facile à établir. En effet, il est de toute évidence que les sentiments ne peuvent changer si les croyances et les situations ne changent pas, et que, celles-ci changeant, ils doivent nécessairement se modifier. Ainsi le progrès affectif ne peut être que la conséquence, la résultante du progrès intellectuel et actif. Suivant alors que la patrie, Dieu et l'humanité ont été successivement connus et compris, c'est à eux que se sont appliqués l'amour et le dévouement. La loi du progrès affectif est, en prenant le sentiment sympathique le plus général :

que l'instinct social, civique dans l'antiquité, collectif au moyen-âge, doit finalement devenir universel. Une croyance toujours démontrable et une activité exclusivement industrielle doivent certainement aboutir à une église, à un culte, cette fois réellement catholiques.

Dans les chapitres suivants, Auguste Comte, après avoir défini les diverses phases successives et comment chacune d'elles prépare la suivante, apprécie les principales propriétés du fétichisme, du polythéisme et du monothéisme. Vient ensuite l'état métaphysique qui commence au XIV[e] siècle. Il est encore celui de notre époque. Il ne constitue en réalité qu'une époque de transition. Il comporte constamment une double étude : celle de la transformation continue des éléments de l'ancienne organisation et celle de la marche ascendante des éléments de la nouvelle. Son accomplissement effectif se décompose en trois phases qui conduisent à la révolution française et à l'avènement de la philosophie positive.

La sociologie est la partie la plus importante de l'œuvre de Comte ; elle se distingue par une rare profondeur d'analyse : c'est son véritable titre de gloire parmi les penseurs contemporains.





CRITIQUE.

—

De l'ensemble de la sociologie telle que Comte l'a exposée, il ressort que tout le passé de l'humanité a été discipliné et relié par des idées fétichistes, théologiques, métaphysiques et monothéistes. Or, toutes ces idées, d'après le positivisme, sont illusoires et empiriques : par conséquent, l'ordre de relations spirituelles, morales et actives, régies par des préceptes, des commandements religieux, des codes civils et politiques qui ont été la conséquence de ces idées, ont dû, à côté du bien relatif qu'elles ont fait, engendrer des préjugés barbares, des injustices déplorables, des désordres profonds, et perpétuer les calamités sociales.

Dans l'ignorance de la vraie théorie de l'âme, les facultés individuelles irréductibles ont toujours été mal appréciées par les législateurs religieux et politiques qui ont voulu les réglementer. Ils n'ont pu gouverner qu'en les refoulant, les comprimant et les tyrannisant. Déviées de leur direction naturelle, elles ont nécessairement réagi ostensiblement ou sourdement et hypocritement ; elles ont fini par miner et détruire peu à peu les systèmes faux et incohérents qui ont eu la prétention de les discipliner pour

le bien de tous et de chacun. Comte a constaté combien la biologie laisse à désirer; il a également montré la faiblesse de la phrénologie. Quelle que soit sa prétention à avoir complété ce qu'il appelle la théorie de l'âme, il est bien loin d'avoir mis la dernière main à l'étude de la science positive de l'homme. Comment, ignorant la loi des phénomènes intellectuels qui dominent l'enchaînement des évènements historiques, peut-il se flatter de connaître les lois auxquelles ils sont assujettis? Comment, sans connaître la vraie *loi statique et dynamique naturelle* de chaque faculté, peut-il, au milieu de tous les faits si bizarres, si monstrueux, si confus, si variés de l'histoire, découvrir la vraie loi des relations humaines et déterminer scientifiquement la construction finale? Privé de la vraie pierre de touche ontologique, il s'expose à ne faire, avec les diverses institutions prises au passé, qu'un édifice fantastique, incohérent et impraticable. Pour nous en assurer, commençons par constater le fait historique le plus caractéristique de l'époque moderne, et voyons comment son intelligence et son cœur ont procédé pour construire sa synthèse religieuse.

Dans la sociologie, nous trouvons que « le mouvement actif, c'est-à-dire le but avoué de l'activité de tous, a suivi une marche qui, quoique pleinement correspondante, comporte cependant une appréciation distincte. Tout le monde conçoit maintenant la réunion des hommes en société comme ayant pour but de pourvoir en commun, par la division du travail et la coopération, aux besoins de la vie.

Or, cette idée aujourd'hui si familière n'a été pourtant que le terme d'une lente évolution. A Sparte, à Athènes, à Rome, toute l'activité tendant à produire était regardée comme vile, méprisable, et indigne d'un homme libre; pendant le moyen-âge, tout noble ne pouvait que se battre; de nos jours, la distinction des carrières dites libérales joue un grand rôle.

» Toujours et partout les associations, d'ailleurs les plus différentes à d'autres égards, ont été organisées pour la guerre, jamais pour le travail et la production. C'est par le moyen des vaincus réduits en esclavage que l'on y compte pourvoir aux besoins de l'existence.

. . . . » De même que nous avons vu se succéder trois régimes intellectuels, — théologique ou de fiction, métaphysique ou d'abstraction, positif ou de démonstration, de même aussi nous reconnaissons trois modes successivement systématisés de l'activité sociale, — *la conquête, la défense, la production.* »

D'après ce passage, il est évident que ce qui caractérise la société moderne et la sépare complètement de celles du passé, c'est l'avènement pacifique de l'*activité productive,* le règne du travail créateur et non destructeur.

A quel aspect, à quelle faculté organique de l'individu correspond le travail? A l'élément conservateur. Il a pour but d'entretenir et de satisfaire tous les besoins de la vie organique, sans laquelle la vie intellectuelle et morale ne saurait exister. Par qui sont produites les choses utiles et nécessaires à l'existence? Par les masses, qui ont été

des esclaves, des serfs qui sont maintenant des prolétaires. Or, toute cette branche si importante de la science sociale est encore à l'état empirique et anarchique ; de grands travaux partiels d'économie ont été faits ; toutes les branches spéciales de l'économie existent ; mais la philosophie du travail est à faire, ou du moins n'est pas reconnue. Comte aurait dû revoir les théories particulières de la *production*, de la *consommation*, de la *distribution*, de la *répartition*, de l'*appropriation*, et les différentes lois qui ont régi jusqu'à ce jour toutes les relations de l'activité humaine ; les élever à la hauteur des sciences qui composent la philosophie naturelle, et démontrer comment elles se lient, s'enchaînent à cette dernière, qui doit leur servir de fondement positif. Loin de là ! il dit :

« L'économie politique, qui a une certaine existence officielle, n'est pas même une ébauche de la science sociale. Se donnant pour but la recherche des lois de la production des richesses, elle prétend pouvoir y arriver en considérant exclusivement le seul point de vue de l'activité matérielle. Or, le caractère le plus fondamental des phénomènes sociaux, est leur solidarité. Il en résulte immédiatement que les vues d'ensemble conviennent seules à leur étude, et qu'il est impossible de connaître les règles fixes auxquelles sont assujettis les phénomènes d'un ordre quelconque, en faisant abstraction de tous les autres. »

Si l'étude exclusive de la production des richesses ne peut seule conduire à la science sociale, elle en est au moins une des branches les plus importantes puisqu'elle embrasse

l'activité industrielle à laquelle le monde réel est nécessairement soumis. Or, la science sociale ne pouvant être science générale qu'à la condition de la science particulière de l'activité, la synthèse de Comte ne peut être à son tour qu'incomplète et à l'état d'ébauche. Sa prétention de régénération est donc illusoire.

Reproduisons un passage déjà cité :

« La solidarité des différents aspects sociaux est évidente. A un moment quelconque du développement social, les états correspondants, intellectuel, moral, politique, industriel, sont connexes : de telle sorte que l'un d'eux, appelant nécessairement les autres, ne se modifie pas tant qu'ils ne sont pas produits. »

Or, puisque le règne du travail pacifique, qui n'a jamais existé dans le passé, se produit avec une si puissante énergie au milieu de la décomposition du vieux monde, Comte aurait dû commencer par reconnaître les divers aspects sous lesquels se révèle l'activité humaine, préciser leur mode particulier d'évolution, déterminer quelles étaient les modifications que devaient subir les états intellectuel, moral et politique correspondants pour être solidaires et connexes avec le grand fait nouveau de l'avènement du travail. Malheureusement pour son savoir, il est si arriéré, si aveuglé dans cette importante question, qu'il en est resté au prolétariat. Il considère cet état comme le dernier auquel l'humanité puisse s'élever ; c'est sur lui qu'il a spéculé. Il est curieux de voir le résultat qu'il a obtenu, et comment la méthode historique l'a égaré et fossilisé.

Dans sa sociologie, après avoir montré que chaque époque prépare instinctivement celle qui va la suivre, il arrive, après le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme, à l'état métaphysique moderne, qu'il divise en trois phases. Dans la dernière, s'accomplit la décomposition systématique du régime du moyen-âge. Dans toute cette dissolution du régime passé qui se continue encore de nos jours, quelle est l'institution qui frappe l'esprit de Comte et le fascine exclusivement ? C'est l'organisation sociale qui fut réalisée d'Hildebrand à Boniface VIII, sous la constitution de deux pouvoirs, l'un temporel et l'autre spirituel, séparés et indépendants. Cette combinaison, qui a été essayée et réalisée imparfaitement au moyen-âge, Comte la regarde comme le vrai fondement de l'organisation sociale. Cette admirable transition, dit-il, fit surgir tous les germes essentiels du régime final. Il prétend que le positivisme est en mesure d'éviter toutes les erreurs qui ont amené la chute de cette admirable conception. C'est un régime analogue qu'il veut appliquer au présent pour être la base de l'évolution future de l'humanité : il veut par conséquent recommencer le *duel* qui a eu lieu pendant dix siècles entre le temporel et le spirituel ; il dit « que sa division ne doit plus être motivée par l'opposition entre les intérêts terrestres et de chimériques intérêts célestes, mais comprise et reconnue, en conséquence de l'organisation humaine, comme la condition nécessaire du véritable ordre social, le principe fondamental de la société. Cette admirable division peut seule concilier la soumission et la dignité, le concours et l'indépendance. »

On peut objecter *à priori* que si les deux aspects dont la lutte a été si fatale et si cruelle au pouvoir spirituel existent *seuls* au fond de *l'organisme humain,* il ne suffira pas de substituer l'intérêt réel terrestre à l'intérêt fictif céleste pour les mettre d'accord : le duel recommencera, comme par le passé, avec une énergie d'autant plus grande que l'objet de la lutte sera plus positif, plus déterminé, plus circonscrit. Là est l'erreur fondamentale de Comte. L'ordre tel qu'il l'a conçu est une utopie rétrograde, condamnée par l'expérience, l'observation, la *science de l'homme* et la *sociologie,* avec laquelle il se met en contradiction flagrante.

En effet, il reconnaît que le physique et le moral dans l'homme, qui correspondent dans la société aux deux aspects temporel et spirituel, sont indivisibles, inséparables dans l'individu. Contrairement à cette observation très judicieuse, il veut les séparer, les rendre indépendants dans la société présente, et cela dans le but avoué d'arriver à faire prédominer, comme au moyen-âge, le spirituel sur le temporel pour diriger ce dernier. Il a la naïveté de croire que le temporel actuel sera assez peu *spirituel* pour se prêter à cet escamotage, pour se remettre niaisement sous la *tutelle morale* d'un nouveau sacerdoce qui, comme l'ancien, composé d'hommes ayant toujours les mêmes attributs irréductibles, cherchera à envahir et à réunir *l'inséparable, l'indivisible temporel et spirituel.*

D'autre part, avec les philosophes et les physiologistes, il a adopté empiriquement, dans ses études et sa classifica-

tion des facultés de l'âme, la division trinaire des attributs fondamentaux, qu'il désigne par *qualités pratiques, fonctions intellectuelles* et *moteurs affectifs*. Il y aurait donc organiquement dans l'homme *trois aspects, trois forces, trois pouvoirs*, et non deux, qui devraient nécessairement être représentés dans la société et fonctionner simultanément ou alternativement en bonne harmonie. Mais, dominé par sa monomanie dualistique du moyen-âge, il s'arrange pour escamoter l'un des trois aspects et organiser sa chère théocratie fantastique comme le passé n'en connut jamais, et que le présent repousse de toute son énergie spontanée et raisonnée. Ainsi, voilà Comte entraîné par la méthode dite historique à vouloir organiser la société sur une base dualistique quand la physiologie et l'observation sont arrivées à découvrir une base trinitariste, et à indiquer qu'il faut spéculer sur trois aspects, et non sur deux.

Bien plus, il confond et intervertit le rôle des aspects fondamentaux, et se met en contradiction avec lui-même en voulant que l'affection relie et dirige l'ensemble du système social ; car, dans sa classification, il désigne le cœur comme donnant *l'impulsion*, l'esprit ou l'intelligence *conseillant*, et ce qu'il appelle le caractère *exécutant*. Par conséquent, le cœur, qui sert de lien et donne l'impulsion, ne *dirige* pas, ne *conseille* pas, ne sait pas, ne prévoit pas. Selon sa propre théorie de l'âme, c'est la raison, l'intelligence, qui doit diriger, éclairer l'affection aveugle, ainsi que les mouvements de l'activité musculaire pratiquant indistinctement le bien et le mal. Est-on bien sûr qu'il n'y a que trois

aspects principaux dans l'homme, et non quatre, cinq ? Ce nombre d'aspects primaires est-il scientifique et définitif ?

Avec des erreurs, des contradictions, des inconséquences, des incertitudes pareilles à la base d'une doctrine, on peut être certain que la construction va être viciée dans tous ses détails, boîter constamment, et ne pouvoir soutenir une critique sérieuse. Sa classification de l'âme se décompose :

En *dix* affectives, *cinq* intellectuelles et *trois* pratiques.

Ensuite il sous-divise les dix affectives :

En *sept* penchants personnels : l'instinct nutritif, l'instinct sexuel, l'instinct maternel, l'instinct militaire, l'instinct industriel, le besoin de domination, le besoin d'approbation ;

En *trois* sociaux : l'attachement, la vénération, la bonté ;

En *cinq* fonctions intellectuelles : synthétique, analytique, de généralisation, de systématisation et de communication ;

En *trois* pratiques : courage, prudence, persévérance.

Selon Comte, le progrès consiste à faire de plus en plus prédominer la sociabilité sur la personnalité ; il faut donc soumettre et faire diriger le système social par les facultés sympathiques. Mais comment vaincre et dompter les sept penchants personnels avec les trois sympathiques quand, outre le nombre, les sept sont plus énergiques ? Le duel est difficile à soutenir : les plus faibles seront nécessairement vaincus.

L'histoire nous montre que de tous les temps c'est un petit nombre d'individus qui ont gouverné et soumis le plus grand. Le procédé consiste à réunir les penchants

personnels d'un groupe d'hommes ayant les cinq facultés intellectuelles très développées relativement à celle de la masse. Ce groupe cherche, au moyen de l'habitude, de l'éducation, des séductions de l'art, de l'exploitation de l'ignorance, de l'aspiration au bonheur exalté ou comprimé par un système de peines et de récompenses terrestres et célestes, à soumettre les masses à sa loi. C'est ainsi que, depuis l'origine des hommes sur la terre, ils ont été liés, reliés et gouvernés pour satisfaire les intérêts et les passions de leurs chefs. Les attributs irréductibles de ces hommes supérieurs ne pouvant se développer et prendre un essor plus élevé qu'à la condition d'être mieux compris par le grand nombre, sans le concours duquel ils n'auraient pu atteindre le but de leur ambition, ils ont, malgré eux, développé et fait progresser l'intelligence des masses.

D'autre part, tant que les divers membres du pouvoir trouvent à satisfaire leurs intérêts personnels et corporatifs, l'association se maintient, les peuples sont stationnaires et despotiquement gouvernés. Mais surviennent les querelles de ménage, qui, en se divulguant, initient les ignorants aux ruses et à la politique égoïste des gouvernants, ces masses, éclairées par l'expérience et par le raisonnement, excitées par leur propre ambition, finissent par y voir clair et perdent le respect, la confiance et la vénération qu'elles avaient pour leur chef et leurs lois. Dès-lors elles font tous leurs efforts pour briser les lois hypocrites qui les comprimaient; une vie nouvelle circule dans l'organisme social; les fan-

tômes séculaires s'évanouissent; un des aspects de la vérité une et multiple restée à l'état latent se révèle, et la société finit par se reconstituer sur une base plus large et supérieure à celle qui l'a précédée pour accomplir sa destinée. C'est par cet incessant labeur, par la lutte sanglante ou pacifique, que l'homme *se rachette* chaque jour de son *ignorance* et de *l'erreur,* son inséparable compagne. *L'ignorance* est le véritable péché originel de l'homme, et non la *désobéissance* à de prétendus commandements divins. L'ignorance est la condition naturelle, fatale, dont l'homme ne se dégagera jamais complètement.

A côté du travail industriel qui arrive et cherche instinctivement son émancipation sociale, se trouve le travail artistique qui réclame aussi ses droits à la liberté. La branche d'art littéraire est la plus importante, parce qu'elle pénètre dans toutes les branches des connaissances humaines pour les répandre, les critiquer, les exploiter, et aussi les dénaturer et les fausser par ses appréciations superficielles ou mensongères. Ces païens, ces panthéïstes, ces bohêmes, ces enfants prodigues de la chair et de l'esprit sont un vrai cratère en ébullition permanente qui lance, par mille fissures et dans toutes les directions, ses gerbes de flamme éblouissante aux mille couleurs, émerveillant et fascinant les mortels avides d'émotions et de fantastiques visions. C'est le Satan moderne contre lequel se débattent les pouvoirs politique et religieux usés; que maudissent les réformateurs aveugles et impuissants dont l'intelligence atrophiée, ne sachant trouver la place et la fonction nor-

male des attributs irréductibles, à prépondérance esthétique et sympathique, veut, comme le rêveur Platon, le bannir de leur république. Comte, plus habile, veut l'absorber dans le sacerdoce, qui doit embrasser le vrai par la science, le beau par l'art, et le bon par la médecine. Il veut concentrer dans le même pouvoir des éléments qui, dans l'organisme cérébral, ne sont jamais également développés quand l'un d'eux est très puissant. Il veut se servir de l'art comme d'un comparse, d'un frère servant d'un prestidigitateur qui fait de son mieux pour amuser, éblouir, tromper, séduire les mortels, et faire disparaître dans la gibecière sacerdotale les prétentions des attributs mécontents que son égoïsme ou son impuissance n'aura pu ni su satisfaire. Pour que son sacerdoce soit omnipotent dans sa conception, il suppose que le savant n'est propre qu'à discerner le faux du vrai; qu'il est peu aimant et peu moral; que l'artiste est peu savant, médiocrement moral, et n'est apte qu'à juger le beau et le laid ; que le prolétaire n'est ni savant, ni artiste, ni moral, qu'il n'est bon qu'à discerner l'utile du futile. Puisque le pouvoir religieux, selon Comte, doit tout dominer, régler et relier, il ne peut accomplir cette haute fonction qu'à la condition d'être le résumé, la synthèse vivante de toutes les spécialités, et d'être supérieur à chacune d'elles pour les diriger, se faire respecter, et mériter la confiance et la vénération de tous. Or, il a démontré dans la sociologie qu'à proportion que l'humanité grandit, les spécialités se développent, se compliquent, s'élèvent, et tendent à se créer un règne à part. Il

faudrait donc, pour gouverner la société comme il l'entend, qu'il existât des hommes à connaissances universelles et à degré supérieur. Ces prodiges étant chimériques, le pouvoir sacerdotal de Comte est une utopie. L'antiquité théocratique a pu réaliser cet idéal, parce que toutes les connaissances étaient à l'état de germe et de fiction, et que les masses étaient d'une ignorance à peu près bestiale dans laquelle les prêtres les entretenaient. Mais, dans les temps modernes, une pareille concentration est impossible. Il faut donc des conceptions bien autrement larges et savantes, et d'une moralité bien supérieure à celles qui ont gouverné les sociétés au maillot.

Ainsi voilà un positivisme prétendu scientifique qui, pour diriger les hommes modernes, se trouve forcé d'emprunter à la politique du passé ses vieilles ruses, ses mensonges, ses fraudes, ses séductions immorales, pour soumettre les peuples à une théocratie, à un patriciat dont l'ambition et l'égoïsme sont percés à jour, et qui ne peut recueillir que mépris et dérision au lieu du respect et de la vénération nécessaire pour gouverner. Il se trouve donc frappé d'impuissance.

Ce qui a émerveillé Comte dans le moyen-âge, c'est la puissance papale qui dominait tous les pouvoirs humains, distribuait les couronnes terrestres, soumettait les grands comme les petits à la même discipline morale, grâce à l'unité de foi. Pour fonder un régime analogue, il lui faut un dogme, un culte, et un régime ; il lui faut un être suprême auxquels les hommes rapportent toutes leurs affec-

tions; il lui faut *une armée sacerdotale hiérarchisée* avec son pape spirituel; il lui faut un pouvoir temporel constructeur pacifique soumis à la suprématie morale du pouvoir spirituel. Voilà comment, en se servant de l'histoire, il est amené à constituer son système d'activité pacifique. Citons un passage que nous avons déjà mentionné à la sociologie :

« Organisée jusqu'ici, l'activité militaire est très propre à montrer le caractère précaire et passager de cette distinction des fonctions en privées et en publiques. Malgré tous les intermédiaires hiérarchiquement distribués qui les séparent l'un de l'autre, le dernier soldat et le chef suprême y ont le même caractère de fonctionnaires publics, et y sont voués également aux communes entreprises. Pour tous, dans cette activité, le mobile suprême de la conduite est l'honneur, c'est-à-dire le désir, la passion de bien remplir son devoir, quelque difficile et périlleux qu'il soit, et la plus haute récompense est d'être jugé par tous l'avoir bien rempli. L'universalité de l'activité militaire et son développement continu indiquent qu'elle a dû être indispensable au progrès des sociétés naissantes, et qu'elle comporte des propriétés sociales qui lui sont propres et que n'a pas l'activité industrielle. C'est sous la protection de l'activité militaire et grâce à elle que l'activité industrielle a pu se développer et arriver à la division du travail. Cette division, très lente à se produire et à être comprise, a fait naître l'idée de l'association des travailleurs. L'activité militaire, pour l'attaque et la défense, est vite arrivée à une

intime association ; chacun a bien vite senti l'étroite solidarité qui les lie en face du danger. Une facile appréciation des chefs et l'importance pour le succès de leur autorité disposent à la subordination. Aussi, la guerre a-t-elle toujours été la meilleure école de l'obéissance et du commandement, comme l'organisation militaire a été la source et la base de toute organisation politique. Elle développe l'attachement des égaux et le respect pour les chefs ; elle contribue à l'extension de la société ; les vaincus soumis prennent des habitudes de travail, très répulsives à l'homme primitif. Mais l'activité militaire, arrivée à un certain degré de développement humain, doit cesser, et se transformer par la renonciation à la conquête, qui commence à prévaloir de notre temps. De même que nous avons vu trois régimes intellectuels, de même aussi nous reconnaissons trois modes successivement systématisés de l'activité sociale, — la conquête, la défense, la production. »

Comte, en suivant la série *simple* du développement des institutions du passé, est par conséquent amené à l'idée d'une organisation de la production, analogue à celle de la destruction. D'après ce type, l'armée industrielle se composera de prolétaires, de chefs entrepreneurs ou directeurs, et de patriciens banquiers détenteurs de toutes les richesses produites devant servir aux dépenses des diverses entreprises et à solder les travailleurs, qui sont tous fonctionnaires. Les appointements des entrepreneurs et des patriciens seront réglés, d'accord avec les prolétaires, par l'entremise du sacerdoce.

Le pouvoir spirituel, comme dans le catholicisme, sera formé par une armée, une hiérarchie de prêtres mariés, par conséquent de familles ; il sera, de plus, aidé et inspiré par le sexe féminin ou le pouvoir affectif, qu'on peut appeler le *féminat*, destiné par Comte à gouverner l'intérieur du ménage et à diriger l'éducation de l'enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans. Le sacerdoce, rétribué comme toutes les autres catégories de fonctionnaires, a pour mission de diriger, de discipliner la conduite individuelle domestique et publique ; il intervient dans tout ce qui concerne l'accord des intérêts entre le prolétariat et le patriciat ; il dirige tous les efforts, et les fait converger vers l'amour et l'adoration de la grande déesse. Pour faciliter le gouvernement de la sociocratie, il divise le territoire en petites républiques. Considérant les grands états formés par l'anarchie conquérante comme très compromettants pour l'ordre, ils doivent donc être réduits pour faciliter le gouvernement des sociétés.

On voit comment ce pauvre révélateur se trouve conduit, pour réaliser sa conception, à répéter un passé qui ne peut plus revenir. La simple observation aurait dû lui faire comprendre l'énorme différence qui existe entre les conditions dynamiques de l'armée destructive et celles de l'armée constructive. En effet, la première est composée de célibataires réduits à leur plus simple expression passionnelle, n'ayant à remplir qu'une fonction temporaire, à obéissance passive, machinale, sous une discipline qui ne tient nul compte des attributs qui font de l'homme un être

libre et social; tandis que la seconde est composée de familles appelées à développer toutes les facultés humaines pendant toute leur vie. Il y a ici un mode d'éducation, d'instruction, d'administration, d'approvisionnement, de transport, de casernement, de campement, d'activité réfléchie et spontanée, qui exige une organisation si différente, si compliquée, que le type sociologique choisi pour exemple, avec ses données rudimentaires historiques, ne peut servir qu'à fausser et à égarer l'organisateur. Comme on le voit, notre savant, entraîné par sa monomanie historiologique, laisse de côté la philosophie naturelle, la biologie, sa propre théorie de l'âme, la psycologie, l'économie politique, en un mot toutes les acquisitions positives modernes, pour aller puiser dans un passé vermoulu et empirique le type de sa construction sociale. C'est avec cet illogisme, l'oubli de ses prémisses naturelles, son *rétrogrès* religieux, qu'il veut faire du progrès philosophique et scientifique!

Il est curieux de suivre et de constater les ravages que produit une méthode fausse, vicieuse et contraire à la loi du développement des attributs humains. Continuons donc notre exploration doctrinale.

CULTE.

Quel a été, au moyen-âge, le puissant levier qui a servi à la papauté pour soulever et soumettre le monde chrétien? C'est la croyance à Dieu triple et un, la foi à l'im-

mortalité de l'âme, à la continuité indéfinie du moi après la mort, recevant une récompense éternelle dans le séjour céleste pour l'accomplissement des devoirs imposés par ce Dieu, et les tourments éternels infligés aux pécheurs endurcis, impénitents, refusant ou négligeant la pratique des lois de Dieu et de l'Eglise. L'excommunication était la peine la plus terrible qui pût être infligée aux grands coupables. Les rois qui violaient ouvertement la loi morale ou se révoltaient contre le pouvoir spirituel du vicaire de Dieu sur la terre, étaient foudroyés, les sujets fidèles; les serviteurs qui auraient fait le sacrifice de leur vie terrestre pour défendre et soutenir leur maître, reculaient devant l'idée des peines éternelles qu'ils encouraient en se rendant complices des délinquants. Dès-lors le vide s'opérait autour du possédé, du démon de la désobéissance; on le fuyait comme un pestiféré, on le séparait, on le retranchait du troupeau resté fidèle; la brebis égarée, privée de toute relation humaine, se trouvait forcée, ne voulant pas renoncer à la vie, de faire amende honorable pour obtenir son pardon. Sur quelle faculté irréductible de l'âme humaine repose cette conception? C'est sur la *merveillosité* (dont ne parle nullement Comte) combinée avec la *conservation* indéfinie du moi individuel.

En se conformant aux enseignements et à la discipline religieuse instituée pour *aimer son prochain comme soi-même et Dieu par-dessus toute chose*, le croyant obtenait les jouissances éternelles de la vie céleste. Qu'est la durée de la vie terrestre par rapport à l'éternité? Un instant, une

pulsation du cœur. Que sont les sacrifices, les douleurs physiques, les peines morales de cet instant, comparées aux jouissances ineffables? Rien ou à peu près. Le croyant donnait un fétu pour obtenir des richesses infinies; pour son *devoir terrestre* accompli pendant un instant, il avait *droit* au bonheur céleste éternel. En fait, les plus glorieux de tous les saints théologiques ont été les plus grands de tous les égoïstes; mais, ne pouvant faire leur salut qu'à la condition des œuvres bonnes et utiles au prochain, l'essor donné à l'égoïsme indéfini, soumis à la loi de réciprocité humaine, a tempéré et limité cet essor. Cette combinaison a été d'une fécondité inouïe pour faire progresser la sociabilité humaine. *L'art moral* chrétien a obtenu ainsi d'immenses bienfaits terrestres de l'égoïsme humain artistiquement exalté et religieusement dirigé et discipliné. La *bonté, l'attachement* et la *vénération* phrénologiques, qui ont toujours existé au fond des entrailles humaines, bien que méconnues par le théologisme, n'en ont pas moins produit le bien que le sacerdoce attribuait à la grâce et aux influences surnaturelles.

Le positivisme, tout en admirant le christianisme et lui rendant hommage pour le bien qu'il a fait, constate qu'il n'a pu devenir universel ni établir l'ordre. Il faut donc, puisque la devise du régime nouveau est *ordre et progrès,* qu'il établisse l'ordre, et réalise le progrès religieux qui doit conduire à l'universalité de foi.

La devise morale du catholicisme est par-dessus tout égoïste, selon Comte. L'amour de Dieu donné comme prin-

cipal stimulant de l'amour d'autrui, a pour sanction la menace éternelle, la crainte des enfers constamment dirigée contre l'âme du croyant; or, le paradis, l'enfer, l'âme immortelle, immatérielle, etc., sont illusoires, chimériques, incompatibles, d'après le positivisme, avec l'intelligence contemporaine. Le saint Paul moderne doit donc, pour être en progrès, dégager le précepte chrétien de l'impur égoïsme qui le souille, élever l'homme à l'amour desintéressé et le rendre heureux de *vivre pour autrui.*

Le positivisme, pour faire prévaloir en tout et partout cet amour, substitue à la croyance au surnaturel la croyance au naturel, au réel, au positif; il fait succéder la foi clairvoyante à la foi aveugle, au credo *quia absurdum* le credo *quia demonstratum*. Ainsi, à la hiérarchie céleste fantastique qui commence par Dieu et descend à l'homme par les anges, les saints, il substitue la déesse *humanité.* Ces anges sont des types féminins, ces saints des types masculins. Il a son culte public, domestique et privé, ainsi que son régime, etc. Toute son organisation sacerdotale est calquée sur le catholicisme. C'est avec une seconde édition diminuée, matérialisée et hypersentimentalisée de cette doctrine, qu'il prétend donner une nouvelle impulsion au progrès religieux et l'universaliser.

Nous avons vu que le savant réformateur n'a pu trouver le centre de gravité de l'ordre vital : voyons comment il va faire mouvoir son ordre moral autour de la déesse humanité, — centre de l'amour social.

La déesse est triple et une, comme le dieu théologique.

Elle se compose de l'immense majorité des *morts passés*, de la minorité des *vivants présents*, et des *successeurs futurs*. La partie morte constitue les ancêtres, de qui nous avons tout reçu gratuitement. Cette portion de l'être suprême n'a par conséquent rien à nous donner, à nous promettre pour l'aimer et la servir; le *droit* à une récompense quelconque de sa part n'a aucune raison d'être. Nous n'avons qu'à la remercier, lui rendre des actions de grâces, la vénérer pour le bien qu'elle nous a fait.

Quant à la partie *vivante* contemporaine, le positivisme remplace le précepte évangélique d'aimer son prochain *comme soi-même* par celui de *vivre pour autrui*, délivré de son égoïsme et de son épouvantail satanique. « L'expérience de l'humanité, dit le positivisme, nous a appris que le bonheur réside dans les bonnes actions, dans la vertu définie par un sage du XVIIIe siècle : *un effort sur soi-même en faveur des autres*. Nous sommes assez payés des bienfaits et des affections par les seules joies qu'ils nous procurent. Il sera d'autant plus facile de vivre pour autrui, qu'il est généralement senti par les âmes tendres qu'il est meilleur d'aimer que d'être aimé. Etre aimé ne constitue qu'une douce satisfaction passive; aimer constitue une immense félicité active. Les affections désintéressées sont les plus vives; elles sont supérieures aux autres par leur énergie; aussi, dans les relations les plus humbles comme envers les plus hautes, l'humanité régénérée pratiquera bientôt l'évidente maxime évangélique : *Donner vaut mieux que recevoir.* » Ce plaisir, cette récompense, repose sur les

trois penchants irréductibles : *la bonté, l'attachement, la vénération.*

Puisque, d'après le positivisme, l'homme trouve le vrai bonheur dans le libre cours de ses penchants sympathiques, le devoir et le bonheur ne faisant qu'un, il peut ériger en principe que *nul n'a droit qu'à faire son devoir.* Dès-lors le ciel glacial du théologisme disparaît et se trouve remplacé sur la terre par le bonheur de se dévouer à autrui. Mais comme tous n'ont pas les penchants sympathiques assez développés pour éprouver ce bonheur, il faut y suppléer par des sanctions et des excitations terrestres. Les peines et les récompenses de l'enfer et du ciel sont remplacées par l'opinion publique ramenée à l'unité de foi; elle récompense par ses éloges, par son approbation, et punit par sa réprobation, par son excommunication, tous les actes entachés d'égoïsme.

« Le positivisme, dit M. de Lombrail, place dans l'altruisme la règle du devoir et celle du bonheur. Tout égoïste doit être regardé comme frappé d'aliénation mentale. La postérité traitera cette anomalie désormais exceptionnelle comme une affection cérébrale. De même qu'on impose un régime salutaire aux êtres privés de raison, on ne tardera pas à l'imposer, avec des modifications relatives, aux êtres privés de sentiment ; en face de l'hôpital des fous, on bâtira l'hôpital des égoïstes, sur le fronton duquel on lira : *Vivre pour autrui.* Il fonde son grand principe subjectif sur la prépondérance de l'affection, sur la spéculation et sur l'action. Il soumet dans la vie privée nos investigations et nos

entreprises ; et dans la vie publique il lui fait rallier tous les hommes en les disposant à l'amour universel, en rapportant tout au grand être que nous devons adorer et servir en nous améliorant. »

L'idée d'immortalité d'une âme spirituelle qui se sépare du corps après la mort pour souffrir ou jouir dans le monde suprà-terrestre, est une croyance chimérique, selon Comte. Cette idée est remplacée par celle de l'incorporation à l'humanité, après une canonisation méritée par quelques rares élus de la grâce ; ils continuent à vivre dans la mémoire des vivants, qui célèbrent les vertus des défunts dans les fêtes du culte public.

D'après la théologie, l'âme des défunts pouvait assister en silence aux effusions, aux actions de grâce des vivants ; ils étaient heureux de ce souvenir, de ce commerce intime. La crainte de troubler par des actes répréhensibles le bonheur des âmes chéries suffisait souvent pour soutenir le croyant dans les moments difficiles de la vie ; il puisait dans cette foi la force nécessaire pour résister à des sollicitations dangereuses. Cette vie immatérielle étant une chimère, les évocations de ces êtres chéris, qui ne peuvent participer en aucune manière à notre mode d'existence, en détruisant la croyance à la communication réelle, transforment l'immortalité en une sorte de fantasmagorie mentale qui, entretenue et surexcitée par la méditation et l'habitude, peut finir par l'hallucination et la folie. Cette immortalité purement mentale a pour terme la vie du sujet contemplateur, si toutefois le défunt mérite ce souvenir.

Cette immortalité est une dérision, car elle fait descendre l'homme au-dessous d'un caniche ou d'un serin regretté. La masse des humains, après la mort, n'est plus qu'un engrais animal.

Les saints qui, d'après le théologisme, avaient mérité la béatitude céleste et la canonisation, étaient publiquement fêtés et invoqués à titre de patrons, comme pouvant obtenir des grâces spéciales du Seigneur pour leurs protégés. Ceux-ci puisaient dans cette foi la force de lutter contre toutes les misères de la vie, en imitant la conduite de leur protecteur chéri. Cet échange, cette communication spirituelle avec l'âme vivant dans la cité divine, est rompu ; l'échelle mystérieuse de Jacob, qui liait la terre au ciel, est brisée ; l'homme, détrôné, est précipité du ciel et écrasé sur le roc de la réalité terrestre.

Le Dieu théologique avait une prédilection des plus touchantes pour les malheureux et les plus infimes des hommes ; il les encourageait à supporter le lourd fardeau qui les écrasait sur la terre, en leur promettant pour toutes leurs privations et leurs souffrances terrestres une vie bien heureuse. Les actes de vertu les plus secrets n'échappaient point au Dieu invisible et universel ; le croyant était toujours sûr d'avoir sa récompense, d'obtenir son pardon par la pénitence et le repentir.

Le positivisme offre à la masse prolétaire le bonheur de vivre pour autrui en ce monde, et après sa mort dans le souvenir éphémère de quelques individus qui l'ont connu, pour disparaître ensuite dans la vie inconsciente, gazeuze

le précepte ainsi : *vivre plus pour les autres que pour soi, et par-dessus tout pour l'humanité.* Toutes les variantes imaginées par les philosophes pour rendre plus juste le précepte évangélique, sont fausses et illusoires.

La maxime positiviste *il vaut mieux aimer qu'être aimé* est contraire au dicton populaire *aimer sans être aimé, c'est la peine des damnés.* La maxime *donner vaut mieux que recevoir* est assez vraie pour les biens temporels : aussi ceux qui les possèdent se gardent bien de trop vivre pour autrui ; ils se bornent à donner les miettes de leur table, leurs vieilles nippes en un mot, ce qui ne les gêne en rien. C'est ainsi qu'ils se ménagent le bonheur de toujours donner pour ne jamais recevoir. Cet altruisme exhale une odeur d'orgueilleux égoïsme passablement prononcée ; il a pour maxime : *charité bien ordonnée commence par soi-même.* Il se traduit par *vivre plus pour soi que pour les autres et pour l'humanité.*

Dans l'Evangile, nous voyons un jeune homme riche qui demande à Jésus ce qu'il faut faire pour entrer dans le royaume des cieux. — Donner tout aux pauvres, répond Jésus. Le brave jeune homme se gratte l'oreille, ne répond rien et s'éloigne : sa foi aux richesses célestes n'était pas assez profonde pour faire l'échange proposé ; il était trop réaliste. Il est d'autres croyants qui pratiquent la maxime inverse — *recevoir vaut mieux que donner ;* ils s'en font même un mérite religieux. A la vérité, ils offrent leur protection auprès de Dieu et des saints en retour des biens temporels qu'ils reçoivent. Il est des altruistes qui font des

efforts inouïs pour donner leur cœur, leur corps et leurs biens temporels pour quelques caresses en retour. Eh bien! il est des gens très religieux qui leur donnent toute sorte de qualifications injurieuses, tout cela parce qu'ils veulent trop vivre pour autrui et en autrui : ce qui prouve *qu'il faut de la vertu, et pas trop n'en faut.*

Quant au culte, à ces tendres épanchements de reconnaissance et d'amour envers notre grande déesse ou ses dignes représentants et organes qu'aucun motif intéressé ne peut plus souiller, voyons ce qu'il en est.

Si l'homme vivant trouve son bonheur à remplir ses devoirs envers autrui, autrui ne lui doit aucune reconnaissance, aucun retour : il s'est satisfait lui-même en obéissant à son penchant naturel. Chacun des trépassés des générations antérieures ayant agi sous la même impulsion, nous vivants, nous ne leur devons aucun amour, aucune reconnaissance.

Quant aux biens accumulés qu'ils ont laissés, *ne pouvant les emporter,* ils sont le résultat de leurs facultés irréductibles *conservatrices,* excitées par la crainte de manquer de provisions pendant leur vie, et nullement pour enrichir leurs descendants connus ou inconnus. Les vivants se servent des richesses de toute sorte laissées par leurs prédécesseurs; ils les approprient le mieux qu'ils peuvent et qu'ils savent à leurs besoins présents, en obéissant à la même loi biologique; ils continuent la vie sociale en la perfectionnant pour leur propre satisfaction. Tout le culte comtiste, tout ce grand amour que nous devons à la partie

passée de la grande déesse, à ses représentants, à ses organes, est ruiné par la théorie même des attributs inhérents à notre organisme. On n'a jamais exprimé de reconnaissance, ni célébré, évoqué ou adoré personne pour l'accomplissement de ses fonctions digestives, respiratoires, circulatoires, excrétoires, reproductives, etc. Nos fonctions intellectuelles et morales s'accomplissant en vertu de leur action propre, sous l'impulsion de la même force vitale plus ou moins bien exécutée par chaque individu, nous n'avons au fond aucun culte à rendre pour célébrer ces actes individuels qui trouvent leur récompense dans le seul fait de leur accomplissement. D'ailleurs, en société, nul individu ne peut se satisfaire sans une participation d'autrui, plus ou moins directe, présente ou prochaine, au bien qu'il cherche à se faire exclusivement. Si l'avare le plus sordide fait souffrir ceux qui l'entourent pendant sa vie, ceux-ci sont amplement dédommagés après sa mort par l'augmentation des biens accumulés dont ils peuvent jouir.

Il ne reste, en fait de culte et d'excitant positif, que l'art d'exalter la vanité, l'orgueil, l'ambition terrestre des vivants, et le désir d'obtenir l'immortalité par l'histoire. Cette dernière passion est si puissante chez certains individus qu'elle les pousse, dans son essor subversif, à chercher la célébrité par le crime. Dans le temporel comme dans le spirituel, on ne manque pas d'agir par la double sanction de l'opinion, des récompenses pécuniaires et honorifiques. Les plus désintéressés ou dévoués en apparence

se croiraient mystifiés, crieraient à l'injustice, si l'on se bornait à de simples éloges. C'est le paradis positif auquel aspirent le sacerdoce chrétien ainsi que les croyants, tout spirituels qu'ils sont, espérant et recherchant en outre le paradis céleste. On fait chanter par les arts les louanges des illustres morts bien plus pour exciter l'égoïsme des vivants, obtenir d'eux les services qu'ils peuvent rendre à la société, que pour perpétuer et célébrer leur mémoire. Les facultés supérieures qui distinguent les grands hommes, dont les talents excitent notre admiration, étant un don de nature et non acquis par l'individu, le culte que nous leur rendons s'adresse, en fait, bien plus à la puissance occulte distributrice des facultés de haut titre qu'à l'instrument en chair et os qui les exécute. Saint Paul a parfaitement exprimé cette pensée quand il a dit : « Car qui est-ce qui met de la différence entre toi et un autre? et qu'est-ce que tu as que tu ne l'aies reçu? et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu? » Les hommes de génie dans toutes les branches n'ont nullement besoin d'excitants extérieurs pour produire leurs œuvres. Ils sont trop heureux d'exercer leurs facultés éminentes pour se préoccuper des récompenses et des honneurs que l'opinion ou la religion leur décernera. Ils sont esclaves, dominés, possédés par leurs facultés : aussi le désintéressement est-il le signe infaillible du véritable génie.

En l'absence du paradis, les récompenses positives terrestres sont le seul moyen efficace qui reste pour obtenir

de la masse des hommes des efforts qui contribuent au bien collectif et individuel. Ils reposent, comme on voit, sur la conservation et l'exaltation du moi individuel, c'est-à-dire sur l'égoïsme, comme dans le christianisme. A tous les degrés de l'échelle sociale dans la succession des générations, les divers attributs humains sont sans cesse stimulés par l'impérieux et irrésistible besoin de se développer et de se satisfaire spontanément et rationnellement pour le *moi*, et indirectement pour le *nous*. Voilà ce qui nous paraît vrai et ressort de l'étude positive, et non fictive et illusoire, des facultés de l'homme.

Nous avons vu que la devise chrétienne repose sur la conservation indéfinie du moi associée à la merveillosité. Quel est, au fond, l'attribut organique sur lequel le comtisme prétend fonder son principe ? Puisque la maxime *vivre pour autrui* se réduit, en fait, à vivre *plus* pour les autres que pour soi, ce plus, cet effort fait sur soi-même en faveur des autres, appelé *vertu*, ne peut être qualifié de vertu qu'à la condition de ne recevoir et de n'espérer aucun retour, aucune récompense terrestre ou céleste. Si cette vertu est permanente et exercée par tous les attributs de l'individu, elle est au fond l'amoindrissement, l'abandon, l'indifférence, le dégoût du moi pour la vie ; c'est un suicide moral passé à l'état chronique. Cet altruisme est ou de l'aliénation mentale ou un état de prostration, de paralysie de l'instinct de la conservation organique, qui conduit à la destruction du moi. Un pareil état ne peut inspirer que la pitié, et nullement l'admiration et la vénération.

Comte a reconnu et constaté que l'instinct conservateur est beaucoup plus puissant que l'instinct destructeur ou le sacrifice du moi, même récompensé. Or, si le christianisme, qui a exalté le principe de la vie par un ensemble de moyens artificiels des plus merveilleux, des plus séduisants, des plus violents, qui ont fait supporter à ses martyrs les supplices les plus cruels, multiplier les prodiges de dévouement et de charité en vue des récompenses éternelles supra-mondaines, échoue après un règne de dix-neuf siècles, comment une doctrine fondée sur l'oppression du moi pendant la vie, sur la *destruction* et sur l'*anéantissement* de ce moi après la mort, sur tout ce qu'il y a de plus répulsif à l'homme, peut-elle avoir la prétention de recommencer le même cycle social épuisé avec des moyens aussi pauvres, aussi prosaïques, soutenus par un sentimentalisme faux, hypocrite et injuste? C'est la folie de l'impuissance.

RÉGIME.

De la conservation de l'espèce.

La famille est la véritable unité sociale. Envisagée au point de vue politique, elle présente le germe des dispositions essentielles qui caractérisent l'organisme social. En la considérant sous l'aspect scientifique le plus élémentaire, c'est-à-dire en ce qu'elle offre de nécessairement commun à tous les cas sociaux, on peut se borner à l'examen de la subordination des sexes et des âges.

Tous les législateurs ont cherché à discipliner l'instinct de la reproduction. L'union de l'homme et de la femme, pendant le cours de l'évolution humaine, varie selon les temps et les lieux. Le mariage égyptien ou oriental diffère du mariage grec, celui-ci du mariage romain. Ces unions diffèrent du mariage occidental moderne tel que le catholicisme l'a constitué.

Après la chute de l'empire romain, dont la dissolution s'opéra au milieu des épouvantables orgies de l'instinct nutritif et sexuel, la société romaine, épuisée par ses monstrueuses débauches, se trouva disposée à faire diète et à se soumettre à un traitement spirituel pour réparer ses forces physiques et les discipliner. Le grand docteur saint Paul parut, et entreprit la guérison du malade. Son système consista à exalter et à prouver la supériorité de l'amour affectif sur l'amour charnel, de l'amour divin sur l'amour humain. Comprenant l'immense difficulté de la réforme qu'il voulait opérer en arrachant l'homme à l'irrésistible penchant naturel sur lequel repose la perpétuité de l'espèce, il transforma l'Olympe païen en paradis chrétien; aux jouissances sensualistes il substitua les jouissances contemplatives et méditatives ; les saints remplacèrent les dieux, les anges succédèrent aux génies, l'enfer remplaça le Tartare, le monothéisme détrôna le polythéisme. Il constitua la famille chrétienne, en subordonnant la femme à l'homme. Cette subordination fut motivée sur le récit biblique de la création, dans lequel la femme est tirée de l'homme et créée pour l'homme, et non l'homme pour la

femme. *L'homme ne doit pas couvrir sa tête quand il prie, vu qu'il est l'image de la gloire de Dieu; mais la femme est la gloire de l'homme,* etc. Quant aux enfants, ils sont en la puissance du père, qui, selon sa volonté et contre leur désir, peut, si bon lui semble, les marier ou ne pas les marier. « Une veuve peut se remarier, mais elle fait mieux de rester veuve. Ceux qui peuvent être continents feront mieux de rester célibataires que de se marier. C'est à titre de conseil que je parle, et non de commandement, » dit saint Paul. Tout le monde connaît le rude et long apostolat de ce colosse d'énergie, profondément versé dans toutes les connaissances de son époque. Ses Epîtres donnent une idée des immenses difficultés qu'il trouva pour maintenir dans le devoir les nouveaux convertis, constamment sollicités par leurs appétits corporels à rentrer dans l'idolatrie. Après des luttes séculaires, la discipline chrétienne finit par prévaloir : les Pères de l'Eglise, sous le rapport de l'infériorité de la femme et l'obéissance qu'elle doit à l'homme, sont unanimes. Si la devise des conquérants guerriers a été : malheur aux vaincus ! celle du théologisme a été : malheur à la femme sur la terre pour sa désobéissance aux ordres de Dieu dans l'éden originel ! Cause du péché, elle doit, selon Tertullien, être toujours soumise au châtiment, car *c'est pour réparer sa faute qu'il en a coûté la vie au fils de Dieu.*

Après être arrivé au sommet de sa puissance spirituelle, l'Eglise a maintenu par l'effroi de l'excommunication et des supplices éternels sa discipline morale parmi les

forts et les puissants. Le mariage, sans dissolution possible, a été un des moyens les plus efficaces pour réglementer l'essor de cet attribut organique si mobile, si enclin au changement. Au point de vue économique, il a contribué à l'accumulation des richesses, et amené peu à peu l'émancipation des industrieux. Le pouvoir spirituel ayant usé et abusé de ses moyens coërcitifs, la foi aux peines éternelles s'étant peu à peu affaiblie parmi les croyants, les rois ont commencé à enfreindre les prescriptions de l'Eglise; le traitement disciplinaire monogamique a fini par être négligé d'une manière scandaleuse; les menaces du courroux céleste n'ayant plus d'efficacité auprès des pécheurs, l'Eglise a alors invoqué le secours du bras séculier à l'égard des petits, lequel s'est appesanti sur eux sans ménagement et sans faiblesse. Les remèdes les plus héroïques, comme le feu, l'eau, la corde, le fouet, etc., n'ayant pu vaincre l'obstination du pécheur, le bras temporel a fini par se lasser. Le mauvais exemple descendu d'en haut s'est propagé; l'Eglise en a été réduite à gémir; des philosophes sceptiques et railleurs, de joyeux littérateurs sont venus égayer le troupeau par toute sorte de grivoiseries fort peu orthodoxes; on a tant ri, que l'hilarité a gagné, au dix-huitième siècle, les pasteurs eux-mêmes; ceux-ci ont fini par suivre le troupeau dans le sentier de la perdition, jusqu'au jour où les brebis et les pasteurs égarés ont rencontré de fort mauvais plaisants qui ont rappelé la société désorbitée à l'ordre moral évangélique, en lui faisant subir une terrible et sanglante expiation. Les pasteurs, guéris, sont rentrés

dans leur discipline normale, mais le virus a continué ses ravages et s'est infiltré dans les rangs les plus infimes de la société. Le grand, le sublime Molière, ce malheureux cocu non imaginaire, n'a pu s'empêcher, malgré sa mésaventure, de faire rire la société aux dépens des maris vexés, des tartufes, et des vieux barbons jaloux de la jeunesse et de ses amours. Cette monomanie moqueuse et désopilante persiste encore de nos jours : le théâtre actuel nous montre trois vert-galants épiciers qui rient de leur mésaventure réciproque ignorée de chacun d'eux, au grand applaudissement des nombreux épiciers réels présents au spectacle.

L'Eglise, après l'insuccès de ses sévérités, après les attaques du satan Luther et les débauches de l'esprit littéraire, a eu recours aux sages enseignements de l'Evangile, qui nous montre Dieu sur la croix pardonnant à ses bourreaux parce qu'ils *ne savaient ce qu'ils faisaient*, renvoyant la femme adultère sans la condamner, pardonnant à la Madeleine parce qu'elle avait beaucoup aimé. A l'imitation de son divin modèle, l'Eglise éclaire, persuade, surveille, encourage le pécheur à suivre la voie du salut ; quand elle ne réussit pas, elle attend patiemment que les enfants prodigues qui l'ont abandonnée aient épuisé leur sève et leur bourse en de folles dépenses, certaine qu'après l'amour charnel, le cœur ayant horreur du vide, les Madeleines et les *Madelins* au cerveau affaibli viendront, après les joies du paradis terrestre, implorer au pied de la croix le pardon de leurs fautes afin de pouvoir goûter les joies du paradis céleste. Quand le diable quitte un vieux corps, le prêtre le

reprend. L'ermite grisonnant que le monde délaisse se réfugie dans sa cellule domestique, et tout confit d'égoïsme religieux, se sentant dépérir, il cherche, au moyen de quelques prières, d'un repentir plus ou moins tardif, de quelques aumônes, de quelque don pieux, à se réconcilier avec Dieu ; il lui offre sa vieille guenille en échange du vêtement immortel que les mites et les vers ne détruiront jamais. On voit que c'est toujours la conservation indéfinie du moi qui fait agir l'homme.

L'Eglise primitive, si sévère pour la femme, s'est peu à peu adoucie ; elle a compris que c'est à son dévouement, à son exaltation contemplative, qu'elle doit son existence et sa durée : aussi l'Eglise moderne témoigne-t-elle sa reconnaissance à la femme par le culte toujours croissant de Marie ; elle a fini par faire partager à la mère immaculée le culte qui était exclusivement réservé à son divin fils, en la proclamant la reine des cieux. La loi civile, à son tour, a amélioré le sort de la femme en lui reconnaissant des droits qui tendent à la rendre maîtresse de sa personne et à l'affranchir de l'égoïste absorption de l'homme. C'est ainsi que les mœurs occidentales, en s'éloignant de la sévérité dogmatique primitive, tendent à constituer une famille nouvelle en harmonie avec une conception sociale plus large, plus religieuse, plus humaine.

Comte constate que, dans l'existence domestique, le théologisme a réalisé deux améliorations d'une extrême importance, — l'émancipation des femmes, et le règlement de l'autorité paternelle et conjugale. Quant à la première,

le catholicisme n'y contribua qu'en consacrant la pureté. Le sentiment féodal présida seul aux principaux perfectionnements de la monogamie occidentale, à laquelle le catholicisme finit par préférer le célibat, en traitant le mariage comme une concession exigée par notre vicieuse nature.

» La doctrine catholique ayant basé son système de sacrifice terrestre sur une récompense céleste, infinie, était, au fond, incompatible avec l'existence sociale; elle poussait les croyants exaltés à fuir leurs semblables pour se vouer dans la solitude, comme les ascètes de la Thébaïde, à leur salut personnel. » Heureusement cette hallucination mentale n'a pas été assez générale, sans quoi le genre humain aurait disparu de la terre.

La société chrétienne est arrivée, au dix-neuvième siècle, à un état analogue à celui où se trouvait l'empire romain lorsque le christianisme apparut pour le régénérer.

En vertu du principe du progrès continu, qui est, selon Comte, l'ordre de plus en plus parfait, ce régénérateur se présente à la société chrétienne, comme saint Paul à la société païenne, pour la réorganiser. Il a la prétention de discipliner le plus perturbateur de nos penchants en le purifiant des souillures égoïstes que le théologisme a laissé encore exister au fond de son institution monogamique.

Le Paul second, en rejetant le système chimérique des peines et des récompenses célestes, les remplace par les peines et les récompenses de l'opinion publique. Mais qu'obtenir d'une opinion qui, sur l'objet en question, ne

sait que rire, fermer les yeux, se voiler la face, et absoudre les pécheurs, ne pouvant leur jeter la pierre qui se retournerait contre elle-même? Comment, après deux mille ans d'un traitement des plus violents, des plus artistiques, des plus séduisants, lequel n'a pu vaincre l'esprit malin, un croqueur d'x et d'y peut-il se flatter d'obtenir une pureté, une régularité supérieure à celle qui a existé, et dont la société s'éloigne de plus en plus?

Voyons un peu comment ce savant géomètre s'y prend pour déterminer d'abord le rôle respectif de l'homme et de la femme dans leur union matrimoniale, et puis en quoi consistent les perfectionnements moraux qui doivent, selon lui, élever la famille positive au-dessus de la famille chrétienne. « Quels que puissent être les changements à venir dont l'analyse historique indique d'ailleurs sûrement le sens général, ils resteront de toute nécessité conformes à l'esprit fondamental de l'institution, qui consiste dans la subordination de la femme envers l'homme. Démontrant à la fois les différences physiques et morales qui existent entre les deux sexes, la théorie positive de la nature humaine peut maintenant faire scientifiquement justice des déclamations sur leur prétendue égalité. Si elle eut été vraie, l'existence sociale n'aurait pas été possible, et la différence des fonctions que chacun d'eux y doit exclusivement remplir est la condition même de leur bonheur réel, attaché, pour l'un comme pour l'autre, à un sage développement de sa propre nature. Malgré la prépondérance des facultés affectives sur les facultés intellectuelles, un certain

degré d'activité spéculative constitue le principal attribut de l'humanité. Or, à cet égard, on ne peut sérieusement contester l'infériorité relative de la femme. La moindre force de son intelligence, la plus vive susceptibilité morale et physique si inconciliable avec toute abstraction et toute contention scientifique, la rendent bien autrement impropre encore que l'homme à la continuité et à l'intensité du travail intellectuel; et de là résulte l'inaptitude du sexe féminin à toute fonction de gouvernement, la nature du travail exigeant alors, en même temps qu'une impartiale indépendance de l'esprit envers les passions, une infatigable attention à un ensemble de relations compliquées dont aucune partie ne doit être négligée.

» Mais, d'autre part, nous avons reconnu la prépondérance, dans la nature humaine, des instincts personnels sur les instincts sympathiques ou sociaux. Or, il est incontestable que les femmes, quoiqu'elles participent, à cet égard comme à l'autre, au type commun de l'humanité, surpassent en général encore plus les hommes en tendresse et en sociabilité qu'elles ne leur sont inférieures en intelligence et en raison. Aussi, leur fonction propre et essentielle dans la famille, et par suite dans la société, est-elle de modifier sans cesse, par une excitation continue de l'instinct social, la direction générale qui doit toujours émaner de la froide raison de l'homme. Des deux attributs qui séparent l'humanité de l'animalité, le plus caractérisque, la force intellectuelle, entraîne donc la prépondérance du sexe masculin; et l'autre, l'aptitude en dévouement, plus

prononcée chez la femme, détermine la fonction modératrice qui seule lui convient. »

On voit, d'après cet exposé, que le Paul du dix-neuvième siècle est d'accord avec le saint Paul du premier, relativement à l'infériorité sociale de la femme. Mais est-il d'accord avec sa théorie? Le passage que nous venons de citer renferme deux contradictions capitales qui ruinent toute sa thèse d'infériorité de la femme. En effet, d'après son principe religieux, l'ordre et le progrès dans l'humanité ne peuvent se réaliser qu'en faisant en tout et partout prévaloir la sociabilité sur la personnalité, l'altruisme sur l'égoïsme. Puisqu'il reconnaît que *les femmes surpassent en général encore plus les hommes en tendresse et en sociabilité qu'elles ne leur sont inférieures en intelligence et en raison,* il est évident que, dans l'ordre positif basé sur le travail pacifique, la souveraineté sociale doit appartenir à la femme; car c'est l'affection qui, non-seulement lie, mais encore, selon lui, dirige la société. L'homme se trouverait donc, d'après sa propre observation, scientifiquement inférieur et subordonné à la femme ; la souveraineté industrielle formerait le domaine l'homme ; il serait, sous ce rapport seulement, supérieur à la femme; bien plus, à la supériorité affective se joindrait chez la femme, de l'aveu de Comte, un degré d'intuition, de pénétration, d'inspiration, que ne possède point l'homme. C'est à cette faculté instinctive qu'elle doit, comme nous le montre l'histoire, le rôle qu'elle joue dans les affaires temporelles du ménage et de l'état; elle gouverne souvent les gouvernants, assez aveugles pour

ne pas s'en apercevoir. Quand ils s'en aperçoivent, ils se trouvent si bien absorbés et fascinés, qu'ils finissent par se soumettre et reconnaître la vérité du proverbe : *ce que femme veut, Dieu le veut.*

Seconde contradiction. Le profond savant veut que la femme s'occupe de l'éducation et de l'instruction de ses enfants jusqu'à l'âge de quatorze ans. Pour la rendre apte à cette fonction, il faut qu'elle s'initie à la philosophie des sciences physique, historique, sociale, esthétique et morale, pour se rendre capable d'élever ses enfants jusqu'au degré supérieur professé par le prêtre. Voilà la femme incapable de contention d'esprit, d'abstraction, de généralisation, etc., qui, pour satisfaire à la loi imposée par le régime domestique du moderne législateur, possède maintenant les qualités que sa théorie de l'âme lui refuse. A la vérité, il n'exige pas que le sexe féminin approfondisse les connaissances humaines comme les membres de l'Institut, *mais qu'elles aient des clartés de tout.* Quelles que soient les perfections auxquelles les méthodes puissent atteindre, la connaissance encyclopédique la plus superficielle exige un développement peu ordinaire de la faculté synthétique, assez rare chez les hommes. Puis, autre chose est avoir pour soi une clarté suffisante de tout, autre chose est la *faculté* de communiquer, d'exposer, d'enseigner à des enfants ce que l'on sait. Des hommes de grande intelligence et riches en savoir sont souvent incapables de professer. Pour développer l'intelligence d'un enfant de sept à quatorze ans, il faut avoir plus que des clartés de quoi que ce

soit. Les principes et les éléments sont tout en fait d'enseignement, et fort peu les possèdent. Mais, outre ces éléments, il faut une rare sagacité pour découvrir les aptitudes du jeune âge, et approprier l'enseignement convenable à son tempérament et à son caractère. Une mère possédât-elle tout ce que suppose Comte, la tendresse maternelle, plus ou moins aveugle de sa nature, les susceptibilités morales et physiques auxquelles sa sensibilité l'expose, la rendent impropre au régime domestique positiviste. L'éducation physique et l'ébauche morale de l'enfant jusqu'à sept ans sont, dans la famille, tout ce qu'en bonne théorie sociale on peut attendre de la femme; encore en est-il beaucoup qui ne sont nullement aptes à remplir cette tâche. Voilà la mère de famille *pion* et institutrice, destinée à former l'enfant et le citoyen par sa constante sollicitude, qui échappe au révélateur. La famille chrétienne perfectionnée par lui est une illusion, une chimère tout-à-fait contraire à sa propre théorie.

Fidèle à son système d'initiation aveugle du passé, la société est réglée, disciplinée et ralliée par le prêtre; chaque individu doit, pendant toute sa vie, être soumis aux lois morales depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort; il passe par une série de sacrements qui consacrent toutes les phases successives de l'existence privée, en liant chacune d'elles à la vie publique. Ces sacrements sont au nombre de neuf : la présentation, l'initiation, l'admission, la destination, le mariage, la maturité, la retraite, la transformation, l'incorporation.

« La *présentation*. — Le parrain et la marraine s'engagent solennellement à élever l'enfant pour le service de la grande déesse.

» *L'initiation* a lieu à quatorze ans, comme marquant le premier essor de la vie publique; il passe de l'éducation spontanée que dirigeait la mère, à l'éducation systématique émanée du sacerdoce.

» Sept ans après, le jeune adepte obtient, d'après l'ensemble de ses préparations, le sacrement de *l'admission*, qui l'autorise à servir librement l'humanité, dont jusqu'alors il reçut tout sans rien lui donner. Cette émancipation peut être ajournée ou refusée par suite d'une organisation trop imparfaite. Ces individus restent sous la tutelle familiale ou sacerdotale. A cet âge, l'individu ne sait trop souvent à quel service, à quelle fonction il est propre; il cherche sa carrière jusqu'à vingt-huit ans, où il reçoit le sacrement de la *destination* choisie.

» Le *mariage* vient ensuite. Ce sacrement, le plus important de tous, s'accomplit entre vingt-huit et trente-cinq ans pour les hommes, de vingt et un à vingt-huit pour les femmes. Le plein développement organique de l'homme coïncide avec son entière préparation sociale, vers l'âge de quarante-deux ans, époque de sa *maturité*. Relativement aux actes de l'homme dans cette période, les déviations graves doivent être sévèrement appréciées et jugées. Après la période de la maturité, l'homme arrive à l'âge de soixante-trois ans, qui sonne l'heure de la retraite.

» Vient enfin la *transformation* ou la mort. Le sacerdoce

mêle ses larmes à celles de la famille, et apprécie dignement l'ensemble de l'existence qui s'achève.

» Sept ans après la transformation, vient la *consécration* finale. Le sacerdoce fixe irrévocablement le sort de chacun : si le défunt est reconnu digne de l'incorporation, les restes sanctifiés sont transportés du champ civique au bois sacré qui entoure le temple de l'humanité.

» Quant aux cas exceptionnels d'indignité caractérisée, la flétrissure se manifeste en transportant convenablement le funeste fardeau au désert des réprouvés, parmi les suppliciés, les suicidés et les duellistes.

» Relativement aux femmes, elles n'ont pas droit à trois des neuf sacrements, parce que leur vie moins troublée n'exige pas autant de soins religieux. Puisque le principal office des femmes consiste à former et à perfectionner les hommes, la mère, l'épouse et la sœur seront honorées en partageant la tombe sacrée des sanctifiés. Les personnes qui ont concouru avec le sacerdoce à former les grands et bons citoyens, ont aussi droit à l'immortalité subjective. » Comte n'a pas oublié le signe de la croix positiviste, qui consiste à promener les doigts sur les bosses de la sociabilité.

On voit, par ce détail sacramentel, comment le comtisme entend régler, discipliner et conduire l'homme à son salut terrestre humanitaire. Examinons maintenant comment il s'y prend pour épurer le mariage chrétien de l'égoïsme qui le souille encore, et l'élever à un degré supérieur de pureté morale.

Selon lui, « le mariage chrétien a été constitué d'après un principe purement égoïste, comme satisfaction légitime des appétits sexuels tendant à la reproduction de l'espèce. Mais l'existence reconnue des instincts altruistes découverts par la science fait concevoir désormais le mariage comme destiné surtout au perfectionnement mutuel des deux sexes, abstraction faite de toute sensualité. Elle démontre directement la double prééminence affective de la femme, d'après la moindre intensité des penchants personnels, surtout les plus grossiers, et l'énergie supérieure des inclinations sympathiques. De là résulte la théorie positive du mariage, où le sexe féminin améliore le masculin en disciplinant l'impulsion charnelle, sans laquelle l'infériorité morale de l'homme ne lui permettrait presque jamais une suffisante tendresse.

» La supériorité masculine est incontestable en tout ce qui concerne le caractère proprement dit, principale source du commandement. Quant à l'intelligence, elle offre, d'un côté, plus de force et d'étendue; de l'autre, plus de justesse et de pénétration. Tout concourt donc à procurer l'efficacité mutuelle de cette intime union qui constitue la plus parfaite amitié, embellie par une incomparable possession réciproque. Hors d'un tel lien, les rivalités actuelles ou possibles empêchent toujours la plénitude de confiance qui ne peut exister que d'un sexe à l'autre.

» Les appétits sexuels n'ont ici d'autre destination que de produire ou d'entretenir, surtout chez l'homme, les impulsions propres à développer la tendresse; mais il faut

pour cela que leurs satisfactions restent très modérées ; autrement, leur nature profondément égoïste tend, au contraire, à stimuler la personnalité presque autant que le font les excès nutritifs, et souvent même avec plus de gravité, parce que la femme s'y trouve odieusement sacrifiée aux brutalités de l'homme. Quand le sexe masculin devient assez pur, comme l'est ordinairement le sexe féminin, pour que la tendresse y surgisse assez sans cette grossière excitation, la principale efficacité du mariage se développe beaucoup mieux. »

C'est toujours, comme on voit, sur la prétendue découverte des trois penchants altruistes que Comte fonde son système d'épuration morale. Ce raisonnement pourrait avoir quelque valeur, si ces trois affections n'avaient pas existé dans l'âme humaine avant l'étude phrénologique. Mais depuis que l'homme existe sur la terre, sa constitution organique et le nombre de ses attributs intellectuels et moraux n'ont point changé, ils sont toujours les mêmes ; ils se sont perfectionnés par l'expérience, voilà tout. Il n'est pas une religion du passé qui n'ait cultivé les penchants bienveillants. Le christianisme a été la religion par excellence de la prépondérance exclusive du cœur.

L'ignorance du siége de ces penchants est indépendante de leur mode d'action et de l'emploi que les révélateurs en ont fait. Ce n'est donc pas sur la découverte, mais sur leur fonction sociale, que le réformateur doit spéculer et prouver que sa conception matrimoniale est supérieure à celle de toutes les religions, et en particulier à celle du

catholicisme; il doit prouver encore qu'elle est possible. D'après les citations que nous venons de faire, on voit qu'il faut avoir, selon cet aveugle moraliste, plus en vue le perfectionnement moral des deux conjoints que la perpétuité et le perfectionnement intellectuel et physique des enfants. Dans les rapports sexuels, il ne voit, du côté de l'homme, que l'appétit grossier, la sensualité, l'animalité, la personnalité dominant les instincts altruistes. Chez la femme, au contraire, l'affection, la tendresse, le dévouement dominent en elle les instincts personnels et les grossières excitations. Pour s'élever au-dessus du théologisme, ce savant est obligé de faire de l'hypersentimentalisme, de viser à l'ange. Hélas! biologiquement il fait la bête et il l'est positivement. En effet, pour que la femme, après les fatigues de la gestation, les douleurs de l'enfantement, les sollicitudes de l'allaitement d'un premier enfant, puisse recommencer plusieurs fois la fondamentale fonction de la perpétuité de l'espèce, il faut que l'attrait dit grossier, impur, animal, sensuel, égoïste, soit bien plus puissant chez elle que chez l'homme. Ce pitoyable rêvasseur, s'imaginant faire l'éloge de la femme, l'élever par sa tendresse affective au-dessus de l'homme, en méprisant, en avilissant l'attrait sexuel qui la rend mère, l'insulte et l'avilit indirectement. Dans la légende du paradis terrestre, que symbolise le fruit défendu offert par la femme à l'homme? C'est l'ardeur générante, instinctive, de la femme qui invite naïvement l'homme à faire germer la vie qu'elle recèle dans ses flancs. Les Pères de l'Eglise ont pu mal interpréter,

mal comprendre le rôle de la femme ; mais ils ne se sont nullement mépris sur la puissance attractive dont elle est le foyer. Toutes les diatribes qu'ils lui adressent sont motivées sur l'impression, sur le trouble intérieur, sur la puissance irrésistible à laquelle la plupart d'entr'eux ont obéi dans leur jeunesse et qui les poursuit encore après leur conversion. Le charme prestigieux de la femme est d'autant plus puissant, qu'elle est parée de son innocente pudeur et de sa chasteté virginale. Ce n'est pas la femme qui remue l'homme, ce n'est pas l'homme qui se jette aux genoux de la femme, c'est la vie qui agit et circule dans ces deux êtres, les pousse dans les bras l'un de l'autre pour créer la famille, alvéole de l'humanité.

Le catholicisme permet aux veufs de se remarier, car, dit l'apôtre, *il vaut mieux se marier que brûler*. Le Paul second, qui prétend compléter et épurer la grande institution du mariage chrétien, institue le *veuvage éternel*. « Sans un tel complément, dit-il, la monogamie devient illusoire, puisque les nouvelles noces produisent toujours une polygamie subjective, à moins que la précédente épouse ne soit oubliée : ce qui doit peu rassurer l'autre. La seule pensée d'une telle mutation suffit pour altérer beaucoup l'union actuelle, d'après une éventualité toujours possible. Ce n'est que par l'assurance d'une inaltérable perpétuité que les liens intimes peuvent acquérir leur efficacité morale.

« Le veuvage peut seul procurer à l'influence féminine sa principale efficacité : car, pendant la vie objective, les relations sexuelles altèrent beaucoup la réaction sympathi-

que de l'épouse, en y mêlant une grossière personnalité. Voilà pourquoi la mère reste alors notre principal ange gardien. Les anges n'ont pas de sexe, puisqu'ils sont éternels. Mais quand l'existence subjective a purifié l'intimité supérieure qui distingue l'épouse, celle-ci devient définitivement notre meilleure providence morale. Une seule année de digne mariage suffit pour procurer à la plus longue vie une source de bonheur et de perfectionnement que le temps développe sans cesse en l'épurant toujours à mesure que, les imperfections étant oubliées, les qualités ressortent davantage. On supprimerait l'action morale de la femme sur l'homme au moment même où doivent surgir ses principaux résultats, d'après la plénitude et la pureté qu'elle acquiert par la mort. Quand ce complément de mariage sera suffisamment apprécié, il fournira l'un des meilleurs caractères pratiques de la religion positive, d'après l'évidente incompatibilité d'une telle institution avec le principe théologique. »

Le moderne législateur, voulant que la portion vivante des humains se consacre à adorer, à vénérer les ancêtres de qui nous tenons tout, prépare l'individu, par le culte privé, au culte public de la déesse. Après avoir vécu pour autrui et par autrui, quand l'un des conjoints meurt, le survivant doit conserver et cultiver le souvenir du défunt, l'immortaliser en le faisant revivre mentalement. Ce commerce intime purement spirituel avec les anges gardiens domestiques, est, dit-il, essentiellement favorable à notre perfectionnement moral. Selon lui, le culte des morts n'a

jamais pu avoir d'efficacité sociale dans le théologisme, car l'affection, en se concentrant sur la créature, se détournait de l'adoration due au Créateur. « L'institution du culte subjectif de Comte convertit l'existence idéale en un simple prolongement de l'existence réelle. Pour que cette existence se rapproche le plus possible de la réalité, il faut évoquer les images qui raniment à la fois les sentiments qu'inspira l'être ravi et les pensées qu'il suscita; conserver avec soin toutes les relations extérieures qui furent habituelles à l'être adoré, les employer même à mieux ranimer son image ; chercher à préciser le lieu, le siége ou l'attitude, le costume propre à chaque cas spécial de l'être chéri que nous avons perdu. Dans l'existence intérieure, il faut idéaliser presque toujours par soustraction, et rarement par addition. L'idéalité doit améliorer la réalité, sous peine d'insuffisance morale : c'est la compensation normale de sa netteté et de sa vivacité, beaucoup moindre. Mais il faut qu'elle s'y subordonne toujours, sans quoi la représentation ne serait plus assez fidèle, et le culte deviendrait mystique; tandis qu'il resterait empirique si la réalité s'y trouvait servilement respectée. La règle évite également ces deux déviations opposées : elle est naturellement indiquée par notre tendance à oublier les défauts des morts pour ne nous rappeler que leurs qualités. Ainsi connue, il faut n'y voir qu'une déduction spéciale du dogme de l'humanité; car, si la grande déesse ne s'incorpore que les morts vraiment dignes, elle écarte aussi de chacun d'eux les imperfections qui rentrent dans leur vie objective. »

D'après ces citations, on peut comprendre combien le veuvage éternel est nécessaire au comtisme : car le veuf qui aurait eu trois ou quatre femmes, ne pourrait donner ordre à la représentation mentale et spéciale à chaque type ; tout serait brouillé dans son cerveau ; il y aurait une promiscuité abominable, à moins que ce veuf ait été dirigé dans ses noces, successives par le simple appétit sexuel. Dans ce cas, cet être serait abruti et profondément égoïste, il ne sortirait pas du règne animal, il ne serait pas comtiste. Il faut espérer que pour les veufs et les veuves les procédés d'embaumement se perfectionneront au point de pétrifier les corps morts et les rendre indestructibles. Il est vrai que, puisqu'il faut idéaliser même les formes, la vue du faciès cadavérique serait peu propre à ranimer les souvenirs des situations intimes et bienheureuses. On pourrait y suppléer par des mannequins qu'on habillerait avec les défroques des défunts ; une tête en cire idéalisée entretiendrait le souvenir. Ces images mises sous verre orneraient le sanctuaire nuptial où les effusions, les oraisons affectives et physiques ont eu lieu ; l'oratoire positiviste, purgé du Dieu chimérique et de tout sensualisme, serait un lieu de perfectionnement comme il n'en a jamais existé. Ici le mort saisit le vif et s'en empare ; c'est sous son impulsion exclusive qu'il agit. Les trépassés ont un sépulcre vivant dont ils sont l'âme. Les sauvages, qui tuent les vieux pour les inhumer dans leur ventre en les mangeant, sont l'antithèse physique du système d'immortalité comtiste. Il n'y aura plus moyen de plaisanter sur les veufs et les

veuves inconsolables : ils seront réellement inconsolables de ne pouvoir se consoler. Ces sarcophages en chair et en os, ces spectres livides et décharnés errant dans la société, seront vénérés comme des types et des martyrs de perfection conjugale.

La monogamie comtiste est encore épurée par la déshérence des femmes. Les aspirants au mariage seront alors guidés par la pure sympathie. La femme étant destinée à vivre dans l'intérieur du ménage pour faire l'éducation des enfants et concourir au perfectionnement moral de son mari, trop occupée d'ailleurs pour exercer aucun art, aucune profession, le législateur décide que *l'homme doit nourrir la femme.* S'il n'accomplit ce devoir, c'est à la société à le remplir, car la femme fait partie du sacerdoce.

L'instinct sexuel qui se révèle à la puberté, âge beaucoup trop précoce relativement au rôle social que le mariage impose, a de tout temps occasioné de grandes perturbations physiques et morales dans la société. Les pouvoirs temporel et spirituel n'ont jamais pu résoudre ce problème. Le comtisme, qui fixe l'époque du mariage à 28 ou à 35 ans pour l'homme, laisse, pendant quatorze ou vingt et un ans, la faculté génésique sans exercice légitime, précisément pendant la période où l'exhubérance de vie rend l'attrait sexuel irrésistible : aussi, le commandement de l'Eglise relatif à cette œuvre a toujours été fort mal observé.

L'Eglise, nous en sommes certain, brûlerait bien des cierges en l'honneur du savant et vénérable Comte s'il pouvait lui donner le moyen de maintenir la jeunesse dans la

virginité du corps et de l'esprit jusqu'au moment du sacrement matrimonial. Il est probable, il est même certain que ces hommes vierges de 28 à 35 ans auraient auprès des chrétiennes les plus ferventes de notre époque une fort mauvaise réputation. Ces phénomènes de pureté seraient instinctivement repoussés par les vierges féminines avec dégoût et mépris, comme soupçonnés d'être tout-à-fait impropres aux fins du mariage.

L'Eglise canoniserait le pieux et pur moraliste Comte s'il avait trouvé aussi le moyen de faire observer aux époux leurs devoirs de fidélité réciproque, et de préserver ce contrat des nombreux coups de canif qu'il reçoit de part et d'autre. Ces difficultés ne sont qu'apparentes pour le savant qui a inventé les divisions de la biologie et étudié à fond la biotomie, la biotaxie, la bionomie végétative et animale, l'anatomie et la physiologie comparée. Il n'est embarrassé sur rien; il résout tous les problèmes présents et futurs avec une facilité admirable, car, selon lui, *savoir c'est prévoir*.

La plus grande faute qu'ait commise le catholicisme, selon Comte, c'est d'avoir abandonné aux laïcs la science médicale, d'avoir laissé croître à côté du pouvoir moral le pouvoir médical. Puisque l'homme est le plus indivisible des êtres vivants, quiconque n'étudie point en lui l'âme et le corps simultanément ne peut s'en former que des notions fausses ou superficielles. Quand l'homme se trouve entre deux docteurs qui professent des doctrines entièrement opposées sans la moindre entente cordiale, sans unité de

doctrine, le sujet qu'ils traitent ne peut manquer de mal vivre et de plus mal mourir. Aussi, le prêtre positiviste doit-il pratiquer la médecine du corps et de l'âme ; il doit s'occuper, conjointement avec la mère, de l'éducation de l'enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans ; il instruit seul l'adolescent qui reste toujours dans sa famille, et l'initie graduellement aux sciences en l'éclairant et en prévenant toutes ses déviations organiques par sa surveillance morale et une hygiène appropriée à tous les cas. Le prêtre positiviste est marié ; il ne peut recevoir le sacrement de l'ordre qu'à l'âge de quarante-deux ans : il a eu par conséquent le temps, par sa science et l'expérience, de tout prévoir.

Les pères de l'Eglise n'étaient point forts en biologie, mais ils avaient fait par eux-mêmes des observations et des expériences très judicieuses sur les attractions et les répulsions sexuelles. Très peu versés sur les lois et les causes de la gravitation sidérale, minérale, végétale, animale et hominale, ils avaient eu recours aux explications fictives acceptées à leur époque. Ils avaient attribué tous les phénomènes qui se passaient, malgré eux, dans leur organisme, à des entités démoniaques que l'on chassait du corps par l'exorcisme et les moyens de la thérapeutique théologique.

Les savants de l'antiquité avaient pourtant ébauché le système atomistique qui sert aux savants modernes à expliquer les phénomènes de l'ordre physique. Malheureusement, les grandes perturbations du monde politique et religieux ayant empêché le développement normal des

sciences, les théologiens n'ont pu traiter les questions physiologico-morales comme elles peuvent l'être aujourd'hui. Le régime théologique est insuffisant ; ses prescriptions sur le gras et le maigre, étant appliquées sans discernement, n'atteignent point leur but ; les dispenses sont abusives et détruisent l'efficacité du principe. Il est temps que le comtisme remédie à tous ces relâchements.

Le principe du régime hygiénique et moral positiviste repose sur cette maxime de l'Imitation : *Frena gulam, et omnem carnis inclinationem faciliùs frenabis.*

« La saine restriction de l'instinct nutritif, dit Comte, est encore fort loin de l'extension systématique que lui procurera graduellement la religion positive : car notre sensualité sophistique continue d'ériger en besoins essentiels beaucoup d'excitations matérielles qui sont plutôt nuisibles qu'utiles. » Le positivisme interdira l'usage du vin dans l'Occident comme Mahomet l'a fait en Orient, « car les excitations de l'organe nutritif ont une influence directe sur l'organe de la conservation de l'espèce. » On sait, en effet, que *sine baccho friget venus.* Le régime alimentaire doit être profondément modifié, et réduit, quant à la quantité, à la dose nécessaire pour entretenir les forces qu'exige le service de la famille, de la patrie et de l'humanité. La qualité des aliments sera choisie, dans le but de régler tous nos appétits ; le régime végétal sera recommandé et prescrit pendant l'adolescence et jusqu'au mariage ; les anti-aphrodisiaques, les exercices du corps, les saignées et les calmants indiqués par la thérapeutique médicale seront

pratiqués. De grands honneurs pendant la vie et l'incorporation après la mort seront décernés aux savants biologistes qui auront découvert des spécifiques pour chloroformiser à volonté et temporairement les organes sur lesquels la volonté n'a aucun pouvoir. On saura alors nouer et dénouer à propos l'aiguillette ; les prières, les conseils, les sermons, tous les encouragements moraux possibles pour lutter contre les penchants dits égoïstes seront employés. Quant aux organismes réfractaires à tous ces traitements, ils seront considérés comme malades et soignés dans l'hospice des égoïstes, situé en face de celui des aliénés. On pourra opérer sur les natures les plus rebelles une demi-castration nullement homicide. On sait que cette opération ne détruit point la faculté reproductive ; elle la réduit à de *sages* limites en régularisant les désirs déréglés. Tous ces moyens plus ou moins héroïques ne sont pas détaillés dans le régime de Comte ; mais comme il admet la peine de mort et tient surtout au bon ordre et au progrès moral, il faut admettre, dans certains cas, cette soustraction qui, du reste habilement exécutée, n'offre aucun inconvénient pour la santé. Au contraire, en procurant au sujet un embonpoint raisonnable, elle prouve les avantages de l'opération. Cette ablation sera sans doute rare, car les jeunes adeptes seront habitués dès l'enfance à regarder le triomphe de la sociabilité sur la personnalité comme la principale destination de l'homme ; de plus, « la mère garantira son fils contre toute idée déshonnête en le disposant à placer dignement ses affections personnelles, qui

doivent ensuite fixer ses destinées domestiques, au lieu d'attendre qu'elles surgissent brusquement de contacts fortuits. Une profonde tendresse constituera toujours le meilleur préservatif du libertinage. »

Le régime comtiste exercera une influence morale des plus efficaces sur une propension fort peu orthodoxe du sexe féminin, très porté à la coquetterie et à s'énorgueillir des effets impurs que produisent ce qu'on appelle vulgairement ses charmes sur le sexe masculin, dont les appétits grossiers et animaux n'ont nullement besoin de ces excitants charnels. La vie retirée des femmes volontairement enfermées dans le sanctuaire domestique remédiera, en partie, aux occasions de pécher. L'hygiène religieuse contribuera à la réduction systématique des formes sphérique, elliptique et cylindrique, qu'un grossier préjugé considère comme le type idéal de la géométrie féminine. La géométrie plane est le vrai principe de l'idéal moral comtiste. Le théologisme avait pressenti, avant l'inventeur Lépine, que les femmes et les montres devaient être réduites à leur plus simple expression, et leurs agents provocateurs soigneusement aplatis, et bannis d'une société où la sympathie, la vénération et la bonté, *abstraction faite de toute sensualité,* doivent dominer. Le comtisme vient inaugurer une esthétique nouvelle, antithèse de la grossière idée païenne sur le beau. Rien au monde de plus merveilleux que le mécanisme physiologique et anatomique du corps humain. Le mécanicien terraqué, fier de montrer à l'œil émerveillé les rouages, les ressorts de ses chefs-d'œuvre industriels,

doit aussi faire tous ses efforts pour montrer le jeu des organes, des tendons, des muscles, des veines et des nerfs ; éliminer ces masses informes de tissu cellulaire, ces chairs impures et opaques sous-cutanées qui ôtent à l'épiderme sa diaphanéité et empêchent l'œil de suivre la vie jusque dans ses plus infimes rameaux. L'idéal de la morale positive, qui consiste *à vivre au grand jour,* sera alors pleinement réalisé, car rien ne pourra être caché à autrui. La force et l'agilité physiques gissent dans les tendons : dans des corps dégagés de toute matière superflue, la circulation des fluides s'opérera avec une facilité admirable. Chez les païens et les chrétiens à surcharge charnelle produite par une alimentation trop animalisée, le cerveau s'allourdit, se dégrade ; notre faible intelligence scientifique, esthétique ou technique, devient plus obtuse, les images plus confuses, les inductions et les déductions moins faciles et rapides ; tout se trouve atténué, allangui ; nos talents d'expression sont sans justesse, sans beauté. La santé, chez les comtistes, sera parfaite ; ils jouiront d'une longévité séculaire.

Le costume des femmes, qui, par une folle inconstance, change incessamment, porte un trouble notable dans toutes les notions scientifiques de l'ordre. La vie domestique remédiera à cette corruptrice monomanie, car elle transforme les femmes en de détestables courtisanes qui, aux séductions charnelles, joignent toutes les séductions artificielles qu'un industrialisme corrompu ne fait, hélas ! que trop surexciter. Une simple tunique partant du cou jusqu'aux malléoles, sans ceinture, avec des manches d'une ampleur

modérée, d'une étoffe souple aux plis ondoyants, ne laissant accuser que les saillies osseuses d'un squelette admirable dans ses proportions, est très suffisante pour les besoins pudiques, hygiéniques, actifs et moraux. C'est entre cette divine charpente osseuse que se logeront des organes d'une contexture merveilleuse, d'une épiderme parcheminée exempte de cette transpiration à odeur nauséabonde qu'exhalent ces corps à lymphe et à sang trop animalisé. L'alimentation calculée et appropriée à chaque organisme individuel procurera à chaque sujet une digestion facile et exempte de ces gaz qui s'échappent en crépitations honteuses, à molestations olfactives. Un régime ainsi perfectionné tiendra les deux sexes à une distance respectueuse et vénérable ; les contacts fortuits ou prémédités, d'où jaillissent les fluides éthérés et érotiques perturbateurs de l'ordre, pourront être savamment détournés et soutirés par le prêtre paratonnerre moral, et dirigés selon les lois de l'électro-magnétisme religieux.

Si l'on s'élève au-dessus des conceptions préparatoires et spontanées du passé, et que l'on se place au point de vue purement biologique, universel et individuel en scrutant la conduite de chacun, dans une partie de nos cités populeuses l'on trouvera pratiquées, sous le rapport de l'instinct sexuel, toutes les combinaisons possibles de relations qui ont été dans le passé et sont dans le présent approuvées civilement et religieusement parmi les diverses associations humaines répandues sur la surface de la terre. Comment ce révélateur, qui prétend ne faire que coordonner et sys-

tématiser *les aperçus de la raison vulgaire,* qui veut arriver à l'unité et à l'universalité de foi en se mettant toujours *d'accord avec la nature humaine,* peut-il espérer soumettre tout le genre humain à la *seule* monogamie et au veuvage éternel? Il faut être un *coquebin* philosophique tout-à-fait halluciné pour édicter de pareilles lois, et s'imaginer les faire adopter volontairement par l'humanité.

L'adorateur du moyen-âge qui trouve dans cette époque tous les germes de l'avenir, n'a pas manqué de chercher l'emploi religieux de la chevalerie, qui, après l'époque défensive, se mit à courir le monde pour défendre la veuve et l'orphelin, les faibles et les opprimés, redresser les torts, soutenir son Dieu, son roi et sa dame, selon la devise *fais ce que dois, advienne que poura.* Ces preux, à notre époque, vont surgir du milieu de notre société pour défendre le *sacerdotat* et le *féminat* contre les attaques brutales des chrétiens aveugles et des grossiers sceptiques, et plus tard contre le patriciat et le prolétariat qui pourraient abuser de leur puissance. Comte pousse trop loin sa monomanie féodale. Une religion qui se démontre, qui ne s'attache qu'à l'utile, qu'au réel, qu'au palpable, qu'à l'évident, ne peut jamais passionner et aveugler les hommes au point de les faire s'entre-déchirer. On n'a jamais vu dans les sciences les théories diverses, adoptées pendant des siècles et délaissées ensuite pour d'autres plus claires, plus savantes, plus en harmonie avec les lois de la nature, soulever des tempêtes sociales semblables à celles du fanatisme religieux. L'homme est de glace pour la vérité

scientifique, et de feu pour l'illusion, le mensonge poétique et religieux. Les Don-Quichottes comtistes n'auront pas même l'ombre d'un moulin à vent à pourfendre. Toujours, à l'instar des premiers chrétiens, les positivistes se serviront des premières Eglises chrétiennes abandonnées et délaissées par les fidèles. Pour le moment, ils vivent paisiblement et tout-à-fait ignorés, non dans les catacombes de Lutèce, mais au milieu de chrétiens dégénérés, en attendant que leur nombre soit assez grand et les illusions théologiques dissipées pour convertir la société.

Le seul livre chrétien qui trouve grâce auprès du positivisme, c'est l'Imitation : aussi, il s'en empare et substitue sa déesse au Dieu pur esprit, les maximes positivistes à celles du catholicisme. Ce livre deviendra le bréviaire des humanistes. C'est ainsi que le comtisme donne une idée de son aptitude, de son sentiment et de sa fécondité esthétiques. Il ne se doute pas le moins du monde que son intégration, pour parler la langue des géomètres, est une profanation littéraire, un sacrilége d'unité. Ces nouveaux iconoclastes sont capables d'empoisonner tous les orateurs sacrés du catholicisme en interpollant dans ces chefs-d'œuvre d'éloquence chrétienne leurs idées hétérogènes, sans se douter de leur vandalisme artistique.

Pour l'Evangile, il n'en est nullement question. Ce livre, pour le savantissime Comte, ne peut avoir aucune valeur positive, et ne mérite pas l'honneur d'une discussion scientifique. Quant à son auteur présumé, il le considère comme un personnage obscur idéalisé par saint Paul, qui s'en est

servi comme foyer subjectif monothéiste, à la divinité duquel il ne croyait nullement.

DE LA LIBERTÉ.

Terminons l'étude du comtisme par la théorie de la liberté humaine, question capitale toujours controversée et jamais résolue. Il est intéressant de connaître la définition d'un savant sur cette palpitante question. Voici ce que dit Comte dans son catéchisme :

« Loin d'être aucunement incompatible avec l'ordre réel, la liberté consiste partout à suivre sans obstacle les lois propres au cas correspondant. Quand un corps tombe, sa liberté se manifeste en cheminant, selon sa nature, vers le centre de la terre, avec une vitesse proportionnelle au temps, à moins que l'interposition d'un fluide ne modifie sa spontanéité. De même, dans l'ordre vital, chaque fonction, végétative ou animale, est déclarée libre si elle s'accomplit conformément aux lois correspondantes, sans aucun empêchement extérieur ou intérieur. Notre existence intellectuelle et morale comporte toujours une équivalente appréciation qui, directement incontestable avec l'activité, devient dès-lors nécessaire pour son moteur affectif et son guide rationnel. Si la liberté humaine consistait à ne suivre aucune loi, elle serait encore plus immorale qu'absurde, comme rendant impossible un régime quelconque individuel ou collectif. Notre intelligence manifeste sa plus grande liberté quand elle devient, suivant sa destination

normale, un miroir fidèle de l'ordre extérieur malgré les impulsions physiques ou morales qui tiendraient à la troubler. Aucun esprit ne peut refuser son assentiment aux démonstrations qu'il a comprises; mais, en outre, chacun est incapable de rejeter les opinions assez accréditées autour de lui, même quand il ignore leur vrai fondement, à moins qu'il ne soit préoccupé d'une croyance contraire. On peut défier, par exemple, les plus orgueilleux métaphysiciens de nier le mouvement de la terre, ou des doctrines encore plus modernes, quoiqu'ils n'en connaissent aucunement les preuves scientifiques. Il en est de même dans l'ordre moral, qui deviendrait contradictoire si chaque âme pouvait, à son gré, haïr quand il faut aimer, et réciproquement. La volonté comporte une liberté semblable à celle de l'intelligence, lorsque nos bons penchants acquièrent assez d'ascendant pour rendre l'impulsion affective conforme à sa vraie destination, en surmontant les moteurs contraires.

» Ainsi, la véritable liberté se trouve partout inhérente et subordonnée à l'ordre, tant humain qu'extérieur ; mais à mesure que les phénomènes se compliquent, ils deviennent plus susceptibles de perturbation, et l'état normal y suppose plus d'efforts que d'ailleurs y permet une plus grande aptitude aux modifications systématiques. Notre meilleure liberté consiste donc à faire, autant que possible, prévaloir les bons penchants sur les mauvais, et c'est aussi là que notre empire a le plus d'étendue, pourvu que notre intervention s'y conforme toujours aux lois fondamentales de l'ordre universel.

» La doctrine métaphysique sur la prétendue liberté morale doit être historiquement regardée comme un résultat passager de l'anarchie moderne, car elle est directement destinée à consacrer l'individualisme absolu, vers lequel tendit de plus en plus la révolte occidentale qui *dût succéder au moyen-âge.* Mais cette protestation sophistique contre toute *vraie discipline publique ou privée* ne saurait aucunement entraver le positivisme, quoique le catholicisme n'ait pu la surmonter. On ne parviendra jamais à représenter comme hostile à la liberté et à la dignité de l'homme le dogme qui consolide et développe le mieux l'activité, l'intelligence et le sentiment. »

La première partie de cette citation est une bonne définition de la liberté. Mais quand l'auteur passe à la liberté intellectuelle et morale, il la perd de vue, en ce sens qu'au lieu de la loi *fidèle miroir de l'ordre extérieur,* qui doit être notre régulateur, il substitue la loi d'ordre conventionnel, artificiel, incohérent, fidèle miroir de l'ignorance, de l'incertitude, de l'intelligence humaine, qui n'a pu encore trouver la véritable loi. Jusqu'à ce jour, ces lois sont inconnues; elles varient selon les temps, les lieux, et les besoins sociaux divers. Dans la vie affective, d'après la définition de Comte, la liberté devrait consister à suivre sans obstacle le chemin qui nous conduit à ce qui nous plaît et à nous éloigner de ce qui nous déplaît. La sagesse vulgaire a depuis longtemps formulé la loi *qu'il ne faut jamais disputer sur les goûts et les couleurs,* c'est-à-dire qu'il faut les respecter, bien entendu quand ils ne nuisent pas à ceux

d'autrui. En effet, chacun est seul juge de ce qui lui est sympathique ou antipathique ; les démonstrations scientifiques n'ont rien à faire dans cet ordre de rapports qui s'établissent entre le moi et le non-moi, selon les lois particulières aux affinités électives organiques. La prétention des moralistes — de vouloir faire aimer ce qui nous blesse sous prétexte d'ordre et de devoir moral, n'est au fond que de la tyrannie. On l'a si bien compris, qu'en l'absence de la véritable loi, ne pouvant vaincre directement nos répulsions instinctives, on a employé l'art de persuader, de séduire, de tromper, de créer des dérivatifs passionnels plus ou moins absorbants pour diriger les affections selon la loi conventionnelle et passagère. Cet art, qui a eu et possède encore son utilité et sa nécessité tant que la vraie loi est inconnue, est au fond très immoral, car il se sert du mensonge et de l'imposture pour tromper les crédules et les simples. Les moralistes ont si bien compris qu'ils étaient dans le faux, que, pour s'excuser des mauvais moyens employés, ils ont qualifié leur ruse de *pieuse fraude*.

Comte va comparer l'assentiment que nous donnons aux lois scientifiques que nous n'avons pas comprises, à celui que nous devrions donner aux lois morales variables qui jaillissent d'un cerveau humain. La comparaison entre ces deux ordres de lois n'est pas soutenable.

Dans l'ordre scientifique, l'esprit donne son assentiment aux démonstrations qu'il a comprises, parce qu'elles reposent sur des axiomes assez évidents par eux-mêmes pour

être acceptés librement et sans opposition aucune par notre intelligence. Nous acceptons également les explications de beaucoup de questions scientifiques que nous n'avons pas cherché à comprendre, parce que nous croyons et savons qu'elles sont une représentation *fidèle du monde extérieur,* que nous pouvons d'ailleurs toujours vérifier. Nous les acceptons encore, parce qu'elles nous intéressent indirectement. Ainsi, que ce soit la terre qui tourne autour du soleil ou que ce soit ce dernier qui gravite autour de la terre, les relations humaines ne paraissent nullement troublées ; que le phénomène de la lumière ait lieu par émission ou par ondulation, la vision ne s'opère pas moins bien dans un cas que dans l'autre. Quant à l'ordre vital, si l'homme était toujours bien portant, il lui serait parfaitement indifférent de connaître les lois de la circulation des fluides et de la formation des solides ; mais comme nos fonctions organiques sont souvent troublées, nous avons un grand intérêt à connaître ces lois sur lesquelles repose notre conservation. Quand la santé est altérée, nous nous adressons à un médecin pour lui confier notre corps ; nous nous soumettons à son traitement, parce que nous avons *foi* à son expérience, à son savoir, bien que nous soyons incapables de juger par nous-mêmes de son mérite et d'apprécier la valeur de la science médicale. Tous les hommes ressentent les souffrances physiques, chacun est apte à juger s'il est malade ou bien portant. Pour recouvrer la santé, nous surmontons la répugnance que nous avons pour des remèdes fort désagréables, dans l'espoir d'obtenir un bien durable

par un mal passager. La santé rétablie, nous remercions le médecin jusqu'à nouvel accident.

Dans l'ordre moral, il est fort difficile de préciser le vrai *critérium* du bien et du mal individuel et social. Ce bien et ce mal sont relatifs, conventionnels, temporaires, et variables. Beaucoup d'individus, n'ayant nullement conscience de leur état, se croient bien portants et vivent sans se soumettre au traitement moral officiel. Les médecins religieux prétendent que c'est lorsque nous nous croyons en parfaite santé morale, que nous sommes alors le plus malades ou près de le devenir. Cette santé exige une surveillance constante : il faut s'administrer toute sorte de remèdes préventifs, soumettre chacune de nos fonctions intellectuelles, affectives et physiques à des diètes, à des pratiques contraires à toutes nos satisfactions. Pour obtenir la vraie santé morale et s'y maintenir, il faut être systématiquement malade et s'en rapporter, quant au traitement, à un docteur qui doit avoir une *foi* aveugle au *codex* médical divin et infaillible qu'il suit. Il serait frappé de mort morale s'il avait la prétention de raisonner les prescriptions qu'il ordonne, de les trouver impuissantes, de les changer et de les perfectionner.

En médecine organique, un docteur qui voudrait nous médicamenter quand nous nous trouvons bien portants, serait considéré comme un visionnaire, on l'enverrait prendre des douches. En médecine morale, il en est autrement : si vous ne suivez pas le traitement exigé par un des mille traités soi-diant divins inventés par les législa-

teurs moraux, tous différents et souvent aux antipodes les uns des autres, chacun des docteurs attachés à ces divers systèmes vous déclare immoral, sceptique, égoïste, corrompu, athée, et vous rejette sans la moindre hésitation de sa société comme pestiféré. Au point de vue de la morale universelle, ces divers docteurs qui s'anathématisent entr'eux sont logiquement hallucinés et dans l'erreur. Comte, qui s'imagine avoir trouvé la loi du véritable ordre, vient à son tour demander la foi aveugle à sa panacée morale — *vivre pour autrui,* d'après laquelle il faut toujours faire prévaloir les penchants bienveillants sur les penchants contraires. Malheureusement, il a oublié la chose la plus importante pour un *positiviste :* c'est de *démontrer* qu'il s'est conformé *aux lois fondamentales de l'ordre universel et du véritable ordre humain,* et non à la loi empirique de son cerveau malade et fort mal ordonné.

Quant à l'assertion *que chacun est incapable de rejeter les opinions assez accréditées autour de lui,* elle est vraiment comique de sa part, car, lui le premier, avec tous les sectaires des diverses religions, rejette des opinions acceptées depuis des siècles par des millions d'individus qui les entourent.

Dans la philosophie naturelle, des hypothèses fort accréditées parmi les savants ont fini par être attaquées par un individu assez clairvoyant qui en montre la faiblesse et la fausseté ; la démonstration se propage ; une doctrine plus conforme à la vérité se révèle, renverse et remplace celle qui l'a précédée et préparée. Tout ici se passe pacifique-

ment, sans carnage, sans persécution ni excommunication, et se borne à quelques injures, à quelques mauvais procédés entre les savants, qui, en définitive, sont mis forcément d'accord par la vérité démontrée. Le progrès humain, dans toutes les directions, ne s'effectue que par la critique, l'examen, la démonstration, la négation raisonnée des erreurs, des illusions accréditées du passé. L'intelligence continuera dans tous les ordres de connaissances sa marche destructive jusqu'à ce qu'elle ait saisi la vérité, c'est-à-dire la loi incontestée de l'ordre intérieur, qui a pour type celle de l'ordre extérieur.

On voit comment Comte, en partant d'une bonne définition scientifique de la liberté, s'en éloigne peu à peu et la fausse pour arriver à son idée empirique d'ordre, d'autorité despotique, tyrannique, théocratique, et à la négation de sa définition.

La véritable liberté se trouvera partout inhérente à l'ordre tant humain qu'extérieur lorsque le véritable ordre humain naturel, et non artificiel, fantastique, sera trouvé; lorsque la loi selon laquelle chaque faculté cheminant *selon la nature et le mode d'action qui lui est propre* sera organisée dans la société. Alors la liberté ne sera point subordonnée à l'ordre; elle sera la liberté et l'ordre coordonnés, associés, régularisés. Le véritable progrès n'est pas l'ordre de plus en plus parfait, mais *l'accord de plus en plus parfait de ces deux antinomiques.* Ce n'est pas avec des prépondérances toujours oppressives qu'on doit chercher à diriger, mais avec des équilibres instables, combi-

nés ou alternés, se rapprochant de l'équilibre stable idéel, lequel ne pourra jamais se réaliser. Si, au lieu des véritables lois, l'intelligence aveugle, rétrograde, encroûtée, oppose partout des empêchements extérieurs et intérieurs, illogiques, absurdes, faux, contradictoires aux *lois fondamentales de l'ordre universel* de manière à opprimer, à détruire, à escamoter la liberté au nom de l'ordre, les droits au nom des devoirs, la sentinelle rationnelle qui s'aperçoit de cette manœuvre la signale comme hostile, comme traître à la liberté, à la dignité humaine, à l'ordre véritable, et traite le malencontreux révélateur de visionnaire et d'empoisonneur social.

Auguste Comte, en parlant de bons et de mauvais, de nobles et de grossiers attributs, comme fait le théologisme qu'il a la prétention d'éclipser par son savoir, ne s'aperçoit pas qu'il nie le fondement scientifique de la biologie. Si, en anatomie, en physiologie, l'organisme humain est une merveille de la création dans laquelle chaque organe quel qu'il soit est nécessaire, bon et utile à l'existence de l'individu, comment les actes de la vie de relation, qui sont le résultat des fonctions de ces merveilleux organes, peuvent-ils être qualifiés en eux-mêmes de bons et de mauvais, de nobles et de grossiers, de purs et d'impurs, de corrompants et de corrompus par ce même savant? Toutes les notions de bien et de mal social se rapportent pour lui à l'idée du progrès, qu'il fait consister à toujours faire prévaloir dans l'individu et dans la société les penchants bienveillants sur les penchants égoïstes. Les premiers sont

bons, les seconds sont mauvais. Mais si ces deux aspects irréductibles par leur action et leur réaction constante sont nécessaires à la vie individuelle et collective, comme la respiration et l'aspiration, l'absorption et l'excrétion physiologiques, le double mouvement dynamique contraire de la vie morale est tout aussi nécessaire dans le milieu social que dans le milieu organique individuel. Le mal ne peut alors consister que dans le défaut *d'isochronisme fonctionnel,* dans la prépondérance oppressive d'une des forces sur l'autre. Quand un organe dans le corps humain fait sentir son action, il y a trouble intérieur, malaise, fièvre, maladie; l'harmonie des fonctions est détruite. Dans la société, quand l'intérêt collectif absorbe, sacrifie et opprime l'intérêt individuel pour cause d'ordre ou de sûreté publique, il y a exploitation, oppression injuste de l'individualité par la collectivité, et par suite désordre, trouble intérieur, qui finit toujours par envahir l'ensemble de l'organisme social et le détruire.

Le vrai progrès social doit donc consister à découvrir et à réaliser les véritables conditions d'accord de tous les antinomiques, tant individuels que collectifs, qui permettront aux divers attributs, tous également bons, utiles et nécessaires à l'association humaine, d'agir, selon leur nature et la loi correspondante à leur mode d'essor, autour du vrai centre de gravité un et divers du grand et du petit monde qu'il faut découvrir.

Il est curieux de voir notre monomane regarder la liberté morale réclamée par les penseurs présents comme le ré-

sultat passager de l'anarchie moderne. « Cette protestation sophistique, que n'a pu surmonter le catholicisme, ne saurait, dit-il, arrêter le positivisme, » qu'il a la naïveté ou l'orgueilleuse fatuité de présenter comme développant le mieux possible l'activité, l'intelligence et le sentiment.

Malheureux sont les aveugles d'esprit et les pauvres de cœur : le royaume des ténèbres leur appartient !

RÉSUMÉ.

Dans l'œuvre de Comte, il faut distinguer deux catégories de travaux : la première comprend la philosophie naturelle, la science de l'homme, et la sociologie ; la seconde s'occupe de la régénération religieuse.

En réunissant toutes les sciences abstraites et positives pour en faire un tout complet et systématisé, il a, comme nous l'avons vu, indiqué le côté faible de chaque science particulière. A l'aide des travaux de Bichat et de Gall, il a cherché à constituer la théorie de l'âme humaine et à la rattacher par la biologie aux sciences abstraites. Ici encore il a montré combien cette science laisse à désirer. N'ayant pu qu'ébaucher la science de l'homme par l'analyse anatomique, physiologique, négligeant la psychologie et l'économie politique qu'il rejette comme insuffisante, il a entrepris de la compléter par l'histoire, qu'il a eu la prétention de transformer en une science aussi certaine que l'astronomie et la physique : entreprise chimérique en tant que science de précision et de prévision. Au lieu de révéler la religion universelle, il n'est arrivé par sa méthode qu'à un système hybride ayant un cachet tout personnel, produit informe d'institutions prises à tous les régimes du passé

qui ne peut s'adapter à aucune des sociétés présentes; il a fait un pot-pourri éclectique qui n'est en beaucoup de points qu'un grossier brutisme; il a démontré, contrairement à son intention, que le développement systématique de l'unité humaine n'est pas encore possible et exige de nombreux travaux scientifiques.

Nous voyons dans Comte un homme doué d'une grande puissance d'analyse, d'une patience et d'une persévérance rares, un formidable collecteur fouillant tous les travaux du passé, s'attachant aux points fondamentaux pour en démontrer le lien et le développement historique, dans le but d'arriver à une coordination générale. Sous ce rapport, il peut être regardé comme le saint Thomas d'Aquin du XIXe siècle. Quant au rôle de saint Paul qu'il a voulu jouer, il n'a été qu'une ridicule doublure de son chef d'emploi : il a pitoyablement parodié son modèle. Cet archéologue, ce chiffonnier historique, a prouvé que *savoir* n'est ni *pouvoir* ni *prévoir*, et encore moins *créer*. Il a montré la stérilité la plus déplorable en moyens régénérateurs; à force de disséquer le passé putréfié, il s'est maladroitement blessé et inoculé le virus cadavérique qui a gangréné tous ses organes. S'il a eu la puissance d'approfondir les phénomènes intellectuels qui président au mouvement général du passé, dont la source est dans la vie individuelle, il n'a pas découvert le moyen de préserver l'individu qui cherche des aberrations qui lui font prendre ces visions et ces erreurs pour la vérité; il n'a pu aussi préciser ce qu'il faut faire dans le présent pour être dans la voie du progrès.

Ce savant sociologue, dépourvu de vraie lanterne progressive, est allé, la hotte sur le dos, à l'aide de son crochet émoussé, fouiller confusément dans les guenilles du passé. Après avoir fait ample provision de haillons de toute couleur, de toute contexture, rongés des mites, il s'est mis à les coudre avec son fil féodal sur le vieux et antique patron théocratique abandonné depuis des centaines de siècles; il a ainsi confectionné un habit d'arlequin éclectique pour la taille d'un enfant contrefait nullement viable. Enchanté de son œuvre, il a écrit de nombreux volumes pour démontrer à des hommes qui ont atteint l'âge de leur émancipation sociale, que, pour être sages, heureux et religieux, ils doivent ceindre leur front de son bourrelet moral et s'emmaillotter dans son étroite, mesquine et ridicule défroque de l'extrême et moyen âge. Nous le voyons diviser la société en quatre classes à prépondérances tranchées, qui la ramènent aux castes de l'Inde. Par le mariage des prêtres, il conduit à l'hérédité sacerdotale, et par la prépondérance universelle de ce corps, à la théocratie égyptienne. L'activité, enrégimentée, hiérarchisée, tranformée en simple fonction, détruit l'émulation, la propriété, la liberté, et l'initiative individuelle. La femme, mutilée dans ses attributs, est façonnée par l'éducation pour rester cloîtrée dans le ménage, comme les chinoises. Ce mandarin occidental détruit ainsi sa bienfaisante influence sociale. L'hygiène sentimentaliste, nécessaire pour combattre les instincts dits égoïstes, paralyse l'industrie agricole, manufacturière et artistique ; l'ichtiophagie trop prolifique doit

restreindre l'industrie de la pêche. Pour épurer et maîtriser l'instinct sexuel dit immoral, impur, il crée de nouveaux ascètes méditatifs, réduits à l'état d'échalas ambulants. Par son veuvage éternel, il condamne l'homme et la femme au supplice de Tentale, à la folie, à l'idiotisme, à l'hystérisme, etc.

Comte dit que « les illusions auxquelles peut conduire la méthode historique la plus commune et la plus répandue, est celle de confondre le *progrès continu* avec le *progrès illimité.* » Voilà le savant observateur qui, après le progrès continu opéré par le catholicisme sur le seul aspect affectif, lequel trop prolongé échoue dans tous ses efforts, vient précisément faire du *progrès illimité* sur ce même aspect, progrès qu'il démontre absurde et impossible!

C'est quand le catholicisme en est venu à bénir les grands travaux de l'industrie et à glorifier religieusement l'activité humaine; c'est quand il est amené à reconnaître indirectement à l'homme le droit de jouir des fruits de ses travaux, qu'il avait qualifiés jadis d'*œuvres et de pompes de Satan;* c'est quand un éloquent orateur catholique proclame que « la domination de l'industrie est un fait qui échappe, comme le soleil, à la discussion; qu'elle se lève à l'orient, qu'elle se lève à l'occident, qu'elle se lève au midi, au septentrion, partout, fière et dominatrice, montrant dans ses mains les instruments féconds de l'activité humaine, et disant au monde qui la regarde : me voilà! je suis la reine du monde et les peuples sont à moi; » c'est quand l'Eglise est forcée de constater ce grand fait

universel, qu'un prétendu régénérateur *positif* et progressif se présente pour frapper en ultra-rétrograde la production de son *veto* sentimental pour cause d'ordre et de pureté morale !

Puisque le développement social lui a fait reconnaître que la société entrait dans l'ère toute nouvelle du travail pacifique constructeur, il aurait dû chercher à fonder l'organisme nouveau sur l'activité pacifique, trouver la loi de cette activité, et déterminer, comme nous l'avons déjà dit, le rôle que devaient jouer le sentiment et l'intelligence dans cet ordre naissant. Il aurait été alors un homme de génie créateur, au lieu d'être un répétiteur aveugle du passé et un eunuque doctrinal. En suivant le mouvement *composé* et non *simple* de l'histoire et du développement des attributs humains, il eût compris qu'après le clergé catholique, un sacerdoce quelconque ayant les mêmes attributions devenait tout-à-fait inutile et impossible ; il aurait compris que son nouveau clergé, quelles que fussent ses bonnes intentions, ne serait en fait qu'un grugeur d'huîtres et un parasite de plus à ajouter à tous ceux qui dévorent la société, que celle-ci doit par ses progrès éliminer peu à peu et transformer; il aurait compris que la prépondérance scientifico-industrielle, destructive et constructive, qui se développe fatalement à notre époque et entraîne la société, devait être, non combattue, mais dirigée, contre-balancée par un principe moral supérieur à celui du passé. Ce principe, il ne l'a pas même soupçonné, car sa conception dérisoire n'en offre pas la moindre trace.

Interrogeant les sépulcres blanchis, couverts de mousse et de broussailles, cherchant à déchiffrer les inscriptions et les hiéroglyphes usés du passé, vivant au milieu d'un ossuaire humain, il n'a pu sentir sous son doigt les pulsations de la période contemporaine et reconnaître la présence du germe de vie nouveau qui s'agite dans les entrailles de la société européenne.

Leibnitz a dit que le *présent est fils du passé et gros de l'avenir :* c'est très bien ! Mais pour être gros, il faut être vivant et fécondé aussi par un être vivant possédant la vertu prolifique : or, le passé, mort ou décrépit, ne peut rien féconder. S'il fécondait, il ne pourrait créer qu'un fils à son image : or, d'après la loi du développement historique, pour qu'il y ait progrès, il faut que le fils ressemble fort peu à son père, bien qu'il soit de même nature. La formule de Leibnitz manque de justesse : le présent est héritier du passé, mais il est fils de ses œuvres. Notre savant croque-mort, en suivant à la lettre l'idée de Leibnitz, a accouplé le treizième siècle avec le dix-neuvième, une momie avec un être plein de force et de vie, pour faire un enfant! Il s'est fait Dieu, pape, prêtre et parrain de ce *caput mortuum* soi-disant religieux qu'il a baptisé du nom de positivisme, d'humanisme; il a condamné la société vivante au supplice de Mézence. Foin du vampire et de l'équarrisseur social ! il a commis, sans le vouloir et sans le savoir, le plus grand de tous les crimes, le crime d'*humanicide !* Comment ce pauvre homme a-t-il pu être conduit à une telle extrémité? Quelle est la cause de cette

vertigieuse abomination? Nous allons la trouver écrite dans l'œuvre de Saint-Simon, son démon familier, qu'il n'a pas eu la puissance de conjurer, bien qu'il ait fait tous ses efforts pour le chasser.



SAINT-SIMON.

La lecture des Mémoires de Saint-Simon prouve surabondamment que l'œuvre d'Auguste Comte n'est autre chose que le développement des idées de ce grand chercheur. Saint-Simon n'a jamais quitté la région des généralités pour descendre dans les détails. Autre chose est de poser des problèmes généraux, autre chose est de les décomposer dans leurs parties spéciales et de résoudre les problèmes particuliers dont les solutions doivent servir à la conception intégrale.

La critique que nous venons de faire de la doctrine de Comte sert indirectement à celle des idées répandues dans les Mémoires de Saint-Simon.

En philosophie naturelle, seule base scientifique sur laquelle puisse s'élever une doctrine positive comme l'a conçue Saint-Simon, nous avons montré, et Comte a constaté, que les matériaux sont encore insuffisants.

En science de l'homme, après les travaux de Vicq-d'Azir, de Richerand, de Cabanis, de Bichat, de Gall et de son école, que Saint-Simon n'a pas connus, Comte n'a fait que de l'empirisme, du conjectural, du contradictoire. Saint-Simon, regardant tout à vol d'oiseau, n'a pu pénétrer dans cette forêt à peu près vierge.

En sociologie, Saint-Simon conduisait au fatalisme absolu. Or, l'irrégularité du développement humain démontre que, si l'homme est soumis à l'immuabilité de la loi universelle, il a la puissance de la modifier, de la dévier, de la contrarier en partie dans sa marche.

Ainsi l'individu est fatalement soumis aux actions qu'exercent les corps extérieurs sur les sens ; mais en réagissant par son intelligence ou son instinct sur ces impressions perçues et concentrées en lui, il les modifie et les fait autres que ce qu'elles étaient avant leur perception. Il y a donc action du milieu sur l'homme, réaction de l'homme sur son milieu, qu'il améliore ou détériore en cherchant à satisfaire tous ses attributs. Au lieu d'une fatalité stable, c'est une fatalité rendue instable par l'action de l'homme. Cette action constitue sa liberté. Cette erreur de St-Simon a été reconnue et corrigée par Comte. De l'immuabilité du mouvement cosmologique et de la modificabilité produite par l'homme à l'aide de ses facultés indestructibles, mais modifiables aussi, résulte le mouvement social très composé et irrégulier. Dans la sociologie, Comte démontre les avantages et les inconvénients des états successifs du développement humain, et explique comment chacun d'eux est supérieur dans sa résultante à celui qui l'a précédé et préparé : d'où naît le progrès continu, quoique intermittent. A chaque étape de l'humanité elle a été dans la meilleure situation possible, malgré les plaintes et les souffrances de l'individu et les calamités sociales passagères. Pour éviter le reproche d'optimisme et s'ériger en réformateur contemporain, notre

savant pérore et déclame sur l'anarchie, sur le désordre, sur l'immoralité de la société présente. Mais, d'après la *loi* du développement humain démontrée pour toutes les périodes antérieures, celle dans laquelle nous sommes doit être nécessairement dans la moins mauvaise situation possible.

Sa majesté le roi Arouet de Voltaire, quand il écrivait son *Candide,* ne se doutait guère qu'un Pangloss docteur ès-sciences mathématiques suerait sang et eau, emploierait tout le savoir des Bossuet, des Montesquieu, des Vico, des Herder et des Condorcet, découvrirait quinze lois, accoucherait de la philosophie première, seconde et troisième pour démontrer sa thèse facétieuse, spontanée, artistique, laquelle, selon cette *même loi,* précède toujours la thèse positive. Ainsi, voilà le profond, le vénérable, l'auguste, le moral, le divin révélateur de l'histoire et de la morale transcendentale du XIXe siècle rendant hommage au génie intuitif du révélateur esthétique du XVIIIe siècle, qualifié par lui et par les talons-rouges de l'éclectisme de superficiel, d'immoral, de cynique. Or, ces philosophes modernes doivent la liberté de débiter publiquement leurs sottises, leurs injures et leurs appréciations erronées aux hommes dont ils méconnaissent les immenses services. Nous avons ainsi l'optimisme artistique, amusant et ingénieux, et l'optimisme historique, injuste et ennuyeux, tout aussi ignorants l'un que l'autre de ce que doit être l'avenir le plus prochain.

Saint-Simon, sans s'en douter, frappe de stérilité l'histoire et rend les historiologues fort ridicules. Il dit :

« Les évènements du jour sont la base la moins solide que puisse avoir un raisonnement sur l'avenir, puisque l'influence des plus petites circonstances sur l'individu qui raisonne modifie ses opinions, et qu'il n'a d'autre moyen de se défendre de cette influence que d'avoir les yeux fixés sur le froid tableau du passé le plus reculé et de l'avenir le plus éloigné. »

En conséquence de cette observation qui est assez juste, un sociologue, avec la seule histoire, ne peut juger la valeur et la portée d'une institution qu'après quatre ou cinq cents ans ; il n'y voit clair qu'à cette condition. A deux cents ans, il est myope ; à cent ou même à soixante, il n'y voit goutte.

Ainsi, voilà le savant Comte qui, à quarante ans, se met à raisonner très pertinemment et *froidement* sur tous les phénomènes qui se sont produits pendant ses mois de nourrice ; il analyse avec un aplomb imperturbable et avec le plus grand détail toutes les circonstances de cette période de sa vie, et puis de ces faits il a la prétention d'en déduire avec une certitude positive la conduite qu'il devra tenir de quatre-vingts à cent ans. Quant à la période dans laquelle il se trouve, il ne peut rien dire de certain, car les conditions dans lesquelles il vit, les contrariétés, les tribulations incessantes par lesquelles il passe, l'exposent à déraisonner sur le présent. Il se borne à maugréer contre ses contemporains, sans rien observer, conseiller et étudier dans les institutions du présent ; mais il a la prétention de déterminer comment il devra se conduire à la fin

de sa carrière, c'est-à-dire quand il radotera, qu'il sera passé à l'état de ganache et tombé en enfance sénile.

Les savants en histoire nous disent que le présent est intermédiaire entre le passé et l'avenir ; et puis, pour trouver et découvrir cet avenir, ils suppriment le présent ou le considèrent comme n'existant pas ; ils veulent trouver le quatrième terme d'une proportion en laissant de côté les deux termes moyens, parce qu'ils ne sont pas sûrs de leur valeur et peuvent se tromper sur leurs propriétés. Comme ils n'ont guère vu plus clair dans l'extrême passé, il leur est impossible de découvrir l'inconnu qui doit être prochain ou éloigné ; ils étalent avec pompe une colossale érudition pour arriver à ignorer absolument ce qu'ils sont si désireux de découvrir.

En dehors des faits vrais ou supposés de l'histoire, tout en démontrant leurs relations passées avec celles du présent, ils ne peuvent raisonner que sur le probable, jamais sur le certain, comme dans les sciences naturelles. Aussi, la méthode historique ne sera jamais que conjecturale. Ils reconnaissent, en outre, que *les phénomènes sociaux les plus décisifs quant à l'avenir sont les plus inaperçus quand ils arrivent.* Or, l'expérience nous démontre que lorsque ces phénomènes sont aperçus et appréciés, ils se sont si bien emparés de la société, qu'elle est dominée par eux et fatalement condamnée à les subir. Les efforts que fait l'homme se réduisent alors à atténuer, à abréger, s'il le peut, leur malfaisance, à améliorer empiriquement la situation, sans être sûr des résultats qu'ils produiront dans

l'avenir. C'est ainsi que nous voyons nos législateurs produire des centaines de lois et réglements contradictoires avec ceux qui les ont précédés, et vivre politiquement et économiquement au jour le jour.

Quant aux fameuses leçons d'histoire dont la chaire, la tribune, les réunions académiques retentissent, et qui remplissent de nombreux volumes de philosophie de l'histoire parfaitement bien écrits, ces prétendues leçons n'ont jamais servi ni aux rois, ni aux ministres politiques ou religieux, ni aux philosophes, ni à personne, par la très-bonne raison que le *progrès continu* amenant un changement incessant, il est absolument impossible que l'ensemble des circonstances au milieu desquelles s'est accompli un fait quelconque dans le passé, se reproduise exactement dans le présent. Par conséquent, le fait qui semble identique, semblable ou analogue à celui du passé, ne l'étant jamais, on ne peut se servir des mêmes moyens pour résoudre la difficulté contemporaine sans s'exposer à une faute, à une erreur, à une déception. Aussi voyons-nous les sociologues, comme les astrologues, tomber dans le puits historique et s'y noyer ; tandis qu'un homme complètement ignorant en histoire, doué d'un jugement sain, rompu aux affaires, appréciant les hommes et les choses de son époque, saisit habilement l'occasion, accomplit un *fait imprévu* qui prend rang dans la série historique contemporaine. Ce fait, commenté dans une centaine d'années par un historiologue, sera démontré avoir été en parfaite harmonie avec les circonstances qui l'ont fait naître et rentrer dans la *loi du progrès*. Ce savant

aura, au fond, démontré une vérité de la force de celle-ci : qu'un quart d'heure avant sa mort, un homme est toujours en vie.

La prétention à prévoir et à déterminer d'une manière précise, comme dans les sciences naturelles, ce que peut et doit être l'avenir par ce qu'on appelle la méthode historique, est une illusion, une chimère. Là où il n'y a pas de série régulière, il n'y a pas de *loi;* il ne peut y avoir par conséquent de prévision certaine. L'observation a constaté le mouvement progressif dans le développement général de l'humanité, quels qu'aient été les désordres par lesquels les sociétés aient passé : voilà tout ce dont nous sommes certains. Quant à la meilleure voie à suivre pour arriver au but d'une manière sûre par le progrès *régulier,* c'est un inconnu qui est et restera dans les inconnaissables par la *seule méthode historique* et sans le secours de la vraie science de l'homme, encore inconnue.

Dans sa conception religieuse, Comte a suivi aveuglément les indications de Saint-Simon. Ce rénovateur a eu la malheureuse idée de vouloir reprendre le catholicisme en sous-œuvre pour le dégager de ses erreurs et l'élever à la hauteur des connaissances actuelles. Nous avons vu comment Comte s'est fourvoyé dans cette impasse.

Citons dans Saint-Simon le point de départ des bévues de son disciple. Saint-Simon dit que « les évènements du jour sont la base la moins solide qu'on puisse avoir en raisonnant sur l'avenir. C'est toujours sur le passé qu'il faut s'orienter. Il est constant que, depuis le neuvième

siècle jusqu'au quinzième, les actions du pouvoir spirituel et celles des pouvoirs temporels se sont équilibrées, puisqu'aucun de ces pouvoirs n'a réussi à envahir l'autre. » Il dit encore que les moments les plus heureux pour l'espèce humaine ont été ceux où les pouvoirs spirituel et temporel se sont le mieux équilibrés. » Comte s'empare de cette idée : il prend la division dualistique pour une vérité scientifique immuable, sur laquelle il échafaude la conception qui doit rendre l'humanité à tout jamais heureuse. Il fallait que Saint-Simon fût d'un optimisme des plus aveugles pour voir au moyen-âge les peuples heureux d'être décimés par les luttes du pape et de l'empereur ou celles des seigneurs entr'eux. Parler d'équilibre dans une période des plus troublées, c'est plus que singulier !

Saint-Simon prétend « qu'il faut établir un système religieux dont la morale soit supérieure à celle du christianisme. » L'écolier suit sans hésitation cette pensée, et donne son régime et son culte sentimentaliste transcendental *illimité*, bon à suivre par des spectres et des ombres chinoises.

Au lieu de la gravitation universelle que Saint-Simon mettait à la place de Dieu pour faire converger tous les hommes vers le même principe, Comte la remplace par la déesse *humanité*, plus positive, plus compréhensive, plus humaine, puisque chacun de nous fait partie de ce grand corps. En l'adorant, chacun s'adore ; il est prêtre et marguiller de sa petite paroisse individuelle.

Saint-Simon, dans ses ébauches, ne parle pas de la science du développement des richesses ; Comte laisse de

côté cette importante et fondamentale question qui, s'il l'eût abordée scientifiquement, aurait complètement changé son plan d'organisation. Saint-Simon se tait sur le panthéisme ; Comte n'en dit mot.

Saint-Simon prétend « qu'un seul individu commencera l'époque positive. Cela ne peut être autrement : la combinaison des pensées de plusieurs personnes ne pourrait former une conception dont le caractère fût unitaire. » D'après cette observation, Saint-Simon se donne pour cet individu ; il est Socrate ressuscité. Comte, ayant l'ambition d'être le révélateur positiviste, enfonce son éteignoir religieux sur le crâne de son père spirituel pour le plonger dans les ténèbres de l'oubli. Comte n'est pas Socrate, mais Aristote doublé de saint Paul : en conséquence, il fait tous ses efforts pour escalader le pic le plus élevé de la planète, s y campe fièrement, et se pose modestement en phare lumineux, en soleil des intelligences, pour donner aux mortels les Tables de la nouvelle Loi d'où vont jaillir les rayons scientifiques, politiques, artistiques, économiques, moraux et religieux qui inspireront et vivifieront la future humanité.

Ce brave Comte, qui fait de la *vénération* pour les ancêtres de qui nous avons tout reçu le premier des devoirs des vivants, invoque ses prédécesseurs lointains ; mais son prédécesseur immédiat, il l'aime et le vénère comme la corde aime le cou du pendu qu'elle étrangle, comme le boa-constrictor aime la victime qu'il étouffe pour l'engloutir ; il fait de sa maxime *il vaut mieux donner que recevoir* celle-ci : *il vaut mieux prendre que rendre. — Il a agi par*

affection pour sa personne, *et a pensé* pour la glorifier et la diviniser ; il a été *son subjectif* et *son objectif.* Au lieu *de vivre pour autrui,* il n'a songé qu'à vivre pour lui-même et à travailler à la conservation et à la béatification éternelle de son moi exclusif, selon la maxime « *qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même.* »

Rien de curieux comme la préface de son catéchisme qui doit convertir les femmes et les prolétaires. Là il montre avec quel soin la *déomanie* qui le fascine et l'obsède prépare sa divinisation, toujours en parodiant le passé. Dans l'Evangile, on voit la Mère du Sauveur, les Saintes Femmes, la Samaritaine, Marthe et Marie, la Magdeleine pécheresse que Jésus recommande à tous les croyants de l'avenir en mémoire de ce quelle a fait pour lui. Comte, pour suivre cet exemple, fait observer « *qu'il serait absurde de prétendre terminer sans les femmes la plus complète des révolutions humaines, tandis qu'elles participèrent profondément à toutes les rénovations antérieures.* » En conséquence, il nous donne sa synthèse comme le produit de l'hymen de sa puissance conceptive masculine avec la puissance affective féminine de madame *Clotilde de Veaux.* « C'est par elle, dit-il, que je suis enfin devenu pour l'humanité un organe vraiment double, comme quiconque a subi l'ascendant féminin. » Jusqu'à cette conjonction mystique, il n'avait été qu'un laminoir à déductions et à inductions. Il paraît que sa *Béatrix,* comme il l'appelle, *lui fut ravie avant qu'elle pût être suffisamment initiée au positivisme.* Il suppose que la plupart des femmes éprouvent,

comme son éternelle compagne, un profond désir de connaître la religion capable de surmonter l'anarchie moderne et une sincère vénération pour son prêtre.

« Après de tels services, ma sainte interlocutrice deviendra bientôt chère à toutes les âmes vraiment régénérées ; désormais inséparable de la mienne, sa propre glorification constituera ma plus précieuse récompense. Irrévocablement incorporée au véritable être suprême, sa tendre image m'en fournit aux yeux de tous la meilleure personnification. »

Voilà comment, au XIXe siècle, se pond l'œuf qui, couvé par l'ignorance prolétaire, chauffé par le charlatanisme sacerdotal, fera sortir de sa coque un dieu et une déesse avec un fils doctrinal qui nous donnera la trinité (père, mère et fils), laquelle ne sera plus un mystère, mais une vérité spirituelle positive. Nous sommes parfaitement persuadé que si Mme Clotilde de Veaux eût vécu, elle se serait empressée de répudier cet hymen. Cette dame a pu faire des observations très judicieuses dont Comte a profité, mais bien certainement elle n'a nullement *collaboré*. En matière de conception dogmatique, Comte et tous les révélateurs peuvent dire à la femme les paroles de Jésus, qu'on a fort mal interprétées : *Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi?* Hélas ! rien ne supplée à ce que la nature nous a refusé; le vrai génie est androgyne. Comte, par sa constitution physiologique et le caractère de ses travaux, paraît avoir appartenu à la famille des Newton, des Pascal, des Leibnitz, des Kant, etc., en qui l'hypertrophie des facultés in-

tellectuelles avait paralysé, atrophié les facultés affectives; dont le cerveau constamment chauffé à blanc avait desséché son conjoint le cervelet, qui avait été, avec ses organes correspondants, réduit à l'état de friton calciné. L'organe double a toujours été à peu près seul. Nous sommes sûrs que le répétiteur d'analyse mécanique n'a jamais fait tourner de fuseau aux pieds d'aucune Omphale; qu'il n'a jamais laissé la moindre mèche de ses cheveux entre les doigts d'aucune Dalila. Son chef devait être dénudé comme un œuf d'autruche. Sa doctrine porte l'empreinte irréfragable de son infirmité. Dieu a fait l'homme à son image et ressemblance, dit la Genèse; notre Vaucanson social a fait des automates à la sienne : aussi, c'est merveille de voir comme ses marionnettes se meuvent dans la société régénérée.

« Nos conceptions quelconques résultent, dit-il, d'un commerce continu entre le monde qui fournit la matière et l'homme qui en détermine la forme. » Au lieu de commercer directement avec le monde extérieur, c'est-à-dire avec la philosophie naturelle, pour être fécondé par le vrai, il est allé marauder, faire l'école buissonnière dans le monde artificiel sociologique. Ce puritain moral a fait de sa cervelle une prostituée qui a hébergé une foule d'aventuriers avec lesquels elle a forniqué : c'est ainsi qu'elle a mis au monde un enfant de trente-six pères ressemblant à tout le monde et à personne, un vrai Tortillard doctrinal, trouvé admirable, adorable, par MM. de Blignères et de Lombrail, etc., fétichistes à foi ardente pour qui le transport des

montagnes, le passage d'un chameau à travers le trou d'une aiguille sont des bagatelles. Ils entreprennent quelque chose de bien autrement merveilleux : ils travaillent, au XIXe siècle, à fondre un dieu à creux perdu. Dans sa thèse de *l'humanité par rapport aux hommes supérieurs qui la dirigent en s'y subordonnant*, M. de Lombrail démontre la différence qu'il y a entre le révélateur et les hommes supérieurs, papes ou rois, qui dirigeront l'humanité selon les prescriptions de la doctrine révélée. Ainsi il dit :

« Que serait devenu le catholicisme sans le grand saint Paul? Le positivisme enfin, quoique systématisant les élans naturels, serait-il révélé, serait-il formulé, serait-il pratiqué après avoir été résumé par une doctrine sublime, une religion irrévocable, si le chef spirituel que nous révérons ne fût venu au monde? Ajoutons qu'on n'ose concevoir l'apparition d'un être aussi synthétique qu'un tel fondateur, quand on est pénétré des efforts prodigieux d'action, de pensée, de sentiment, qu'exigea l'établissement de la nouvelle doctrine. »

Or, au-dessus de saint Paul, il y a pour le christianisme Jésus-Christ, Dieu-homme ou homme-Dieu. Comme *on est au-dessus de ce qu'on perfectionne*, Comte est au-dessus de l'humanité et au-dessus des hommes supérieurs qui dirigeront sous son inspiration cette humanité, à laquelle ils pourront être incorporés s'ils le méritent. Quant au révélateur, il ne peut qu'être transfiguré, dominer, régner spirituellement sur l'humanité jusqu'à la consommation des siècles. Comte, qui s'imagine avoir trouvé la loi de l'avenir

humain, dit intérieurement : *l'humanité, c'est moi ;* — la loi morale qu'elle doit suivre, c'est *moi ;* — la plus haute et la plus transcendante intelligence de l'époque actuelle, c'est *moi.*

Il est très curieux de voir ce révélateur mentionner dans son calendrier Moïse, Numa, Boudha, Confucius, Mahomet, saint Paul ; quant à Jésus-Christ, il n'est nulle part. Il place Bonaparte (Napoléon I[er]) dans les *réprouvés, comme un rétrogradateur.* S'il avait existé il y a deux à trois cents ans, le profond sociologue en aurait fait un demi-dieu.

C'est lorsque le miracle théologique va disparaître devant la police correctionnelle, que de savants prétendus positifs se font de nos jours les pères nourriciers d'un Dieu ! C'est tout-à-fait réjouissant.

On voit comment Comte, en s'assimilant frauduleusement les pensées de Saint-Simon, s'est empoisonné, n'ayant pu les digérer. Le révélateur de l'altruisme s'est étranglé avec son égoïsme ; gonflé d'orgueil scientifique, il s'est crevé par une trop forte dose d'ambition révélatrice parodiée et rentrée.

Nous allons, en homme religieux, fervent et généreux, faire notre offrande à l'Eglise comtiste, en esquissant l'objectif divin que le ciseau ou le pinceau offrira à l'adoration des croyants futurs.

Ce dieu final sera représenté par un homme dont les extrémités inférieures amaigries seront à moitié découvertes. Un tatouage des plus riches, des plus variés, illustrera cette base fétichiste.

La région moyenne, au lieu de la feuille de vigne biblique, sera remplacée par un pagne sauvagique qui ceindra les reins du dieu.

Le tronc, vêtu d'une courte tunique grecque sans manches, agraffée sur l'épaule gauche, laissera voir une poitrine à forme païenne.

Sur ce tronc, s'élèvera une tête dont le crâne aura un front très saillant. L'occiput présentera, au contraire, une concavité théologique très profonde qui renfermera un cervelet microscopique. Le crâne, ravagé par les grandes pensées *qui viennent du cerveau,* aura perdu sa chevelure.

La face sera ornée de deux yeux à prunelle grise, enfoncés dans leur orbite, abrités par de longs et épais sourcils; d'un nez crochu, aux narines cartilagineuses, sentinelle avancée d'une fente sans lèvres; au-dessous, d'un menton osseux et saillant, sans la moindre fossette, signe de fermeté et de persévérance. Le tout offrira un faciès de vampire inspirant une répulsive et vénérable terreur.

Les doigts de la main droite se poseront sur les trois organes principaux de l'amour, de l'ordre et du progrès, signe de croix positiviste. L'autre main tiendra un goupillon dont le manche sera un humérus humain trempé dans un vase contenant l'eau lustrale, composée d'une infusion de pavot pour tempérer les passions égoïstes.

Pour coiffure, il aura un turban mahométan ajusté avec un chapeau de mandarin, le tout surmonté d'un cône tronqué sur lequel sera une houppe, gobelet noir de prestidigitation théologique qui a eu et a la puissance de faire pa-

raître et disparaître, au moyen du talent merveilleux des artistes religieux, des millions de muscades craniennes. Le dieu sera assis sur une pierre à sacrifice humain; les bras du siége seront formés par deux sphinx égyptiens; des ornements grecs enrichiront le dossier jusqu'à la hauteur de la tête : le tout couronné par un fronton ogival orné de clochetons gothiques. A ses pieds seront des instruments relatifs aux sciences, à la médecine et à l'art. Le régime positiviste sera disposé à droite et à gauche du dieu; il sera figuré par un eunuque oriental au corps monstrueux appuyé sur un énorme bocal rempli de pilules du diable. Sa main tiendra un bistouri qu'il montrera en épanouissant sur sa face bouffie un rictus bestial. Son autre main sera posée sur une table à opérations chirurgicales, avec ses terribles accessoires. De l'autre côté, sera la mère Canule, son nez orné de lunettes, à la face placide, au teint lymphatique, au sourire bienveillant, le corps enveloppé d'un tablier à bavette; elle sera debout et au port d'arme avec son immense seringue patriarchale. Son autre main reposera sur un bocal renfermant des sangsues. A ses pieds seront des paquets d'herbes émollientes et tous les spécifiques calmants.

Au-dessus du trône flottera la bannière sur laquelle sera représentée la grande déesse, peinte sur fond blanc, sous la figure d'une femme de trente ans tenant son fils entre ses bras. Sur la face postérieure verte, sera inscrite la formule sacrée du positivisme. A droite et à gauche, seront disposées de petites bannières représentant les divers

types d'anges féminins qui auront mérité d'être incorporés à la grande déesse.

Quant au temple du dieu, à son architecture, ainsi qu'à celle d'une ville sociocratique qui paraît avoir embarrassé le révélateur, nous serons à la disposition des comtistes pour leur donner l'ensemble et les détails très originaux de ces constructions qui ne ressemblent en rien à celles du passé théocratique. Il y a des perfectionnements admirables pour maintenir l'ordre moral au moyen de toutes les découvertes modernes.

Pour Saint-Simon, quel que soit le jugement qu'on porte sur son œuvre, on ne peut qu'exprimer son admiration pour la sincérité, la modestie, la probité qu'il a apportées dans ses recherches, et s'incliner respectueusement devant la beauté et la simplicité d'un tel caractère.

Mon cher Enfantin,

Après la glorieuse mission que vous avez remplie pendant quelques années, entouré d'une famille composée de l'élite des intelligences qui occupent de nos jours les postes les plus élevés de la société ; après vingt-cinq ans de silence, pendant lesquels la doctrine de Fourier a été vulgarisée, les travaux considérables de Comte publiés, ainsi que beaucoup d'autres études, il était permis d'espérer qu'un ouvrage qui a pour titre *Science de l'Homme* offrirait aux chercheurs un traité magistral sur la matière. *Renommée oblige.* Il est à regretter que votre belle intelligence qui, dans un moment d'ébullition rénovatrice, avait eu la puissance de grouper autour d'elle et de faire vibrer à son diapason de nobles cœurs, n'ait pas eu assez de tact et de force de caractère pour garder le silence ; et qu'un travail aussi peu substantiel en tant que science soit venu faire pâlir l'auréole de gloire qui rayonnait encore autour de votre front.

Cette longue paraphrase d'une partie des Mémoires de Saint-Simon et des travaux de Cabanis, à propos des idées du docteur Guépin dont vous faites sans gêne votre porte-drapeau involontaire, n'a eu évidemment pour but que de reproduire, à propos de physiologie, votre conception reli-

gieuse que vous avez la prétention de donner pour base et pour but d'étude à toutes les classes de savants, pour régénérer la science. C'est une noble ambition qu'on ne saurait trop louer sans doute. Mais, hélas! autre chose est vouloir, autre chose est pouvoir et savoir. Sous ce rapport, vous paraissez n'avoir rien oublié et fort peu appris. Dans l'état conjectural où se trouve encore la science de l'homme, on peut faire des hypothèses, des analogies plus ou moins ingénieuses, et trouver, soit dans l'histoire, soit dans l'organisme humain non encore *scientifiquement et intégralement décomposé*, la justification de tout ce que l'imagination peut rêver. Ainsi vous vous emparez des deux pôles, des deux piles électriques du docteur Guépin; vous énumérez les organes du corps humain, vous les divisez en couples pour faire des conjonctions, des unions, sous l'impulsion du grand sympathique qui préside et dirige ces hymens : tout cela, pour démontrer très subtilement et longuement la thèse d'après laquelle la société, pour être le fidèle miroir de l'homme et de la nature, pour accomplir sa destinée normale, doit être divisée, selon vous, en savants et en industriels *égaux en importance sociale* pour être gouvernés, reliés, associés par les artistes dont vous faites les prêtres, les liens vivants de la société, parce qu'ils participent des deux conjoints et sont en outre plus aimants et attrayants. En vérité, on ne peut être plus aimable pour une classe de la société. Je ne comprends pas que des littérateurs, des artistes, aient le caractère assez mal fait, soient assez ingrats pour se livrer à d'amères cri-

tiques envers une conception qui leur donne la plus belle part. Ces simplistes de la forme vous crucifient sans pitié. Savent-ils ce qu'ils font ?

Quelle est, au fond, la cause de la répulsion qu'éprouvent pour votre dernière œuvre ces oiseaux à beau plumage et à brillant ramage? Elle est en partie dans l'exclusive et superficielle instruction qu'ils reçoivent. Beaucoup d'art littéraire, peu de sciences exactes, pas la moindre notion de physiologie! La majeure partie meurt sans avoir eu une idée du merveilleux mécanisme des sens qui leur servent à saisir, à percevoir les nombreuses qualités physiques des corps que l'intelligence combine, féconde, et que l'imagination embellit. La vue du visage d'une jeune fille enthousiasme un poëte ; il s'exalte, s'enflamme et exprime avec un tact exquis, une finesse d'observation merveilleuse, les nuances les plus délicates des sentiments divers qui rayonnent à travers tous ses traits. Montrez-lui une préparation anatomique en cire d'une partie quelconque de ce visage, cet idolâtre de la surface et de la forme deviendra sérieux, sa physionomie exprimera un sentiment de curiosité répulsive, il détournera ses regards du divin mécanisme qui sert à traduire à travers l'épiderme l'expression sentimentale qu'il adore. Le savant étudie, admire le dessous, l'artiste le dessus. Qu'un écorché vivant vienne danser sur la scène, il fera l'admiration de tous les carabins de France et de Navarre ; quant à la foule, elle jettera un cri d'horreur, et dans sa fureur contre *l'impressario,* elle démolira la salle.

Saint-Simon a constaté que la science de l'homme est la dernière venue dans le développement des connaissances ; il en a conclu tout naturellement que cette science serait introduite la dernière dans l'instruction publique. L'astrologie a précédé l'astronomie, l'alchimie la chimie ; en physiologie, vous faites observer que depuis Saint-Simon la science n'a guère fait de progrès. Pour la faire avancer, vous commencez par avouer que vous n'êtes point physiologiste, que vous êtes ignorant sur la matière, et vous voilà vous lançant dans l'empirisme, dans le romantisme, dans *l'alphysiologie*, avec l'ambitieuse prétention de tracer un programme d'études aux physiologistes de profession pour qu'ils aient à démontrer et à trouver scientifiquement dans l'homme les hypothèses qu'il vous plaît d'imaginer. En vérité, vous êtes d'une révélomanie par trop naïve. Vous faites de la physiologie religieuse au XIX[e] siècle comme votre maître saint Augustin faisait de la physique au IV[e].

Foudroyé par l'idée réhabilitoire de la chair, fort mal menée par le christianisme qui a promis sa résurrection à la fin du monde terrestre, vous avez entrepris de réaliser cette résurrection symbolique qui doit avoir lieu *à la fin du monde théologique*, et qui vous semble trop tardive. J'aime, pour ma part, votre grand courage. Dominé par cette idée, vous placez sur la table de votre amphithéâtre religieux l'homme vivant dans le simple appareil édénique avant le péché ; vous faites passer un faisceau de lumière électrique à travers le corps de votre sujet pour le rendre transparent ; vous invoquez, le sourire sur les lèvres, les grands

maîtres de l'art païen et chrétien pour vous inspirer et dignement exposer votre physiologie religieuse. Les profanes sont introduits dans le sanctuaire; ils espèrent entendre une exposition catholico-physiologique à la façon du Père Lacordaire ou du Père Félix... miséricorde! vous leur lancez à bout portant tous les termes de la langue *carabinique;* vous leur faites parcourir le labyrinthe organique, en les conduisant dans les réduits les plus secrets, dits honteux; vos piles électriques partent à leur nez, sous leurs doigts; leurs commotions engourdissent leurs membres, paralysent leur cerveau, blessent leurs sens; revenus à eux-mêmes, ils se sauvent, étourdis, ahuris de vos leçons; remis de leur surprise, ils se considèrent comme mystifiés.

Pour moi, qui vis et flaire la chair vivante bien portante et morte, qui suis aguerri à ces émanations et descriptions, cela ne me choque nullement; mais pour les lecteurs ordinaires, que votre nom et votre long silence allaient attirer à votre enseignement, il devait en être tout autrement.

Depuis bientôt deux mille ans, le christianisme a fait de merveilleux efforts pour purifier le corps de l'homme de toutes ses souillures et le rendre digne, à l'aide de son mystère ou de son sacrement eucharistique, d'être le temple vivant de Dieu. Vous paraissez, et, nouveau saint Paul ou nouvel Hercule, vous vous emparez du corps des incroyants pour nettoyer cette écurie d'Augias de toutes ses ordures; vous lui faites honte de ses orgies charnelles et spirituelles, avec la louable intention de le préparer à de-

venir le séjour des grands hommes du passé, qui, selon vous, vivent en nous, pour nous et par nous. Cette pensée est d'une pureté morale irréprochable.

Maintenant, que saint Paul, saint Augustin, Constantin, Clovis, Charlemagne, Cabanis, Condorcet, Turgot, Napoléon Ier et Saint-Simon soient heureux et se réjouissent de revivre en vous, au milieu de votre pâte cérébrale, de votre bouillie estomacale, de votre marmelade cœcale; qu'ils circulent avec bonheur à travers vos liquides, vos gaz et votre fluide électrique; qu'ils visitent incessamment votre rate, vos poumons, votre cœur, vos reins et votre système glandulaire; que dans leur pérégrination ils se rencontrent avec les belles et célèbres païennes, les douces, les chastes et saintes chrétiennes; que, dans ces chocs, leurs piles électriques, en se dégageant, accomplissent des unions ou des divorces selon les lois des combinaisons de *chimie transcendentale*, pour produire de belles et nobles pensées qui puissent se manifester en de bonnes et grandes actions, pour ma part j'en serai enchanté. Mais je comprends fort bien que des lecteurs peu préparés à cet amalgame d'idées, à cette langue théologico-physiologique, trouvent tout cela obscur, amphigourique, ridicule, cynique et immoral.

Je ne suis nullement étonné *que les petites taches noires répandues sur le papier,* volatilisées par votre électricité vitale, s'emparant des molécules morales et sensitives du lecteur, produisent sur lui, non l'effet de l'opium, mais celui d'un purgatif.

On conçoit que d'honorables et pudiques bourgeois, ado-

rateurs fervents de la lorette, très versés dans la mélasse, le trois-six, les peaux de lapin, le cinq pour cent, qui n'avaient jamais spéculé sur les controverses scolastico-artistico-religieuses, anciennes ou modernes, aient condamné, dans le temps, le pape saint-simonien pour offense à la morale publique. Ces honnêtes défenseurs de la famille et de la vertu ont été instinctivement guidés par l'aphorisme vulgaire : *si vous voulez avoir votre maison nette, n'ayez ni pigeon ni prêtre;* et par cet autre : *entre l'arbre et l'écorce, il ne faut jamais mettre son doigt.* En vérité, vous conviendrez qu'il fallait être un vrai prophète de malheur pour transformer ces préceptes négatifs en commandements positifs de l'Eglise nouvelle. Grand Dieu! est-ce lorsque le bourgeois, traqué, pourchassé, berné, ne sait où cacher sa tête pour la mettre à l'abri des tortures et des avanies que lui fait subir l'aveugle et satané *grand sympathique* par sa rage de vouloir toujours se mettre à la place de l'aubier dans son arbre généalogique, qu'on peut vouloir organiser religieusement ce parasitisme conjugal, sous prétexte de relier moralement et physiologiquement les mortels et les mortelles? Evidemment le bourgeois ami de l'ordre traditionnel ne pouvait manquer, pour vous faire méditer et expier une telle énormité, de vous mettre en cellule et vous faire reconnaître qu'il est des choses sur lesquelles il faut rire pendant des siècles avant de les prendre au sérieux pour les transformer en les systématisant.

Je suis vraiment en peine sur la nature des jubilations que peut éprouver Saint-Simon dans l'intérieur de son suc-

cesseur. Il avait enseigné « que toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre » : or, depuis longues années votre famille s'est mise, comme vous, à exploiter avec Israël la classe la plus et la moins nombreuse de la société, pour l'amélioration de sa prospérité individuelle. Sous ce rapport, si Saint-Simon ne fait pas en vous son enfer, il y fait au moins son purgatoire. Quand entrera-t-il en paradis? Je ne fais pas cette observation à titre de reproche, je vous prie de le croire. Il est clair que, ne croyant plus à la béatitude céleste, les apôtres de la réhabilitation de la chair doivent commencer par la soigner en eux-mêmes, et religieusement la servir en recherchant la béatitude terrestre que procure la richesse : cela est on ne peut plus logique. Reste à savoir si les moyens employés pour l'obtenir sont justes et selon la vraie morale.

Il me semble que votre maître doit voir en vous et en Auguste Comte son bon et son mauvais larron. L'un, après s'être emparé de ses idées, cherche à l'étouffer en détournant la tête ; l'autre le divinise, le porte au quatrième ciel. A la vérité, il s'asseoit fort commodément sur les épaules de son dieu, et se drape majestueusement dans le manteau des anciens prophètes pour révéler de plus haut au monde un troisième Testament.

Au fond, mon excellent Prosper, c'est la passion exclusive de la conservation, de la glorification éternelle et universelle du moi, *qui s'agite en vous deux et vous mène.* Elle se manifeste chez Comte par un pédantesque dédain

pour tout ce qui n'est pas lui, et par son aveugle et monstrueux égoïsme ; chez vous, par une admiration intéressée, partant égoïste, et une ambition non moins exaltée. Le puritain Comte vous traite de *jongleur superficiel et dépravé;* vous, vous le signalez au monde comme *un nouveau Judas reniant son maître, lui crachant à la face,* etc.

C'est le cerveau Comte qui se dispute avec le cervelet Enfantin dans le crâne de Saint-Simon, heureusement assez solide pour ne pas éclater par les dégagements de vos électricités antipathiques. Je m'estimerais heureux si je pouvais, en interposant mon grand sympathique entre vos organismes, faire votre paix spirituelle et morale. Vous n'auriez pas dû oublier que dans le temps vos discussions, l'excès de son labeur et de sa subjectivité, lui avaient fait perdre la raison. *Si vis pacem, para pacem.*

Comte a été victime de ses préjugés théologiques, de son infirmité cervelétique et de sa monomanie papale. Cette préoccupation se révèle dans sa théorie de l'âme ; son tableau porte les traces patentes de cette fascination. Ainsi, remarquez qu'il admet et affirme l'instinct de la *conservation* et son antinomique la *destruction ;* mais pour les qualités pratiques — le *courage,* la *prudence,* la *persévérance,*— il ne mentionne point leurs contraires — la *lâcheté,* la *témérité,* l'*inconstance,* attributs tout aussi réels et positifs. Même observation pour les attributs sociaux.

Quand vous avez voulu résoudre le problème scabreux de l'union des sexes en tenant compte de l'inconstance, vous n'avez pas été heureux dans votre solution. Le pru-

dent Comte, de peur de mésaventure, supprime tout bonnement cet attribut avec ses effets embarrassants, et nous donne son système lymphatique et séraphique de morale occidentale. Ainsi, par ignorance, par impuissance, par calcul, par lâcheté spirituelle et morale, il tourne le dos à la question, l'escamote, et se sauve à toutes jambes en vous injuriant, pour placer sur son front une couronne d'immaculée rosière. Vous auriez mieux fait de rire que de vous fâcher de son accusation.

La pensée qui vous domine, qui vous exalte, qui fait votre valeur et votre mérite, c'est celle de vouloir unir l'orient à l'occident, le beau et l'inconstance païenne avec le bon et la constance chrétienne. Vous voyez les fiancés de la renaissance se tendre les bras depuis trois siècles, se donner des rendez-vous clandestins où le cœur, excité par les sens, fait ses pâles couleurs; les sens, ébranlés, troublés par le cœur, s'étiolent, s'épuisent, se dépravent dans de fantastiques excitations ou en des contacts impurs. Vous avez la noble et grande ambition de vouloir accomplir cet hymen que vous considérez comme pouvant seul faire cesser toutes les luttes homicides ; c'est, guidé par cette grande pensée, que vous avez cherché les conditions auxquelles les unions que vous voulez former peuvent se réaliser. Croyant les avoir trouvées, vous êtes resté calme au milieu du douloureux et pénible enfantement de la conception qui cherche dans la société à se dégager de son arrière-faix. C'est cette foi aveugle à vos moyens illusoires qui vous a fossilisé et transformé en borne : aussi, le convoi des cher-

cheurs passe, vous dit adieu, en riant de votre *passion malheureuse*.

Si je compare votre conception à celle de Comte, vous admettrez tous les deux que le sentiment ou l'amour doit être le *lien* des sociétés et doit encore les diriger. C'est la classe des artistes, supérieure selon vous aux deux autres, à qui vous confiez cette fonction : vous en faites une classe d'ambigus, d'*hommes-liens*, qui doivent, quelles que soient leurs bonnes intentions, toujours finir, comme dans le passé, par garrotter la société, et détruire la liberté pour la soumettre à *leur ordre*. Au lieu de faciliter le jeu des ressorts, comme la synovie dans le corps humain, ces *aimants* passent à l'état de glu, de gélatine très poisseuse, produisent des nodosités, des enchyloses qui empêchent le jeu des articulations et donnent la goutte à la société. Je ne pense pas qu'elle soit disposée à se laisser engluer par un nouvel amour systématique prétendu religieux.

Saint-Simon désigne la classe des savants pour former son sacerdoce. Pour Comte, le prêtre doit être la synthèse de tous les aspects, afin de diriger l'ensemble du mouvement. Son prêtre est plus complet que le vôtre et que celui de Saint-Simon, mais il est une chimère. Voilà des différences très grandes dans vos manières de comprendre le pouvoir recteur.

Vous établissez l'égalité entre l'amour moral et l'amour physique ; Comte subalternise tellement ce dernier et exalte si fort son opposé, qu'il les détruit tous les deux. Vous faites la femme égale en importance sociale à l'homme ;

lui, tout en l'adorant et la gonflant de sa crinoline sentimentale, l'étouffe dans ses embrassements. Vous arrivez l'un et l'autre par des voies différentes à l'asservissement des industrieux, à la théocratie, à la banquocratie, tout en parlant d'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre : vous en êtes au jésuitisme industrio-sentimental. Les enfants de Loyola exécutent bien plus habilement que vous cette phase du mouvement ; ce n'est pas la peine, pour pareille œuvre, de tourmenter votre judiciaire et de tomber dans le tartufinisme social. Par sa philosophie naturelle, à laquelle il aurait dû, selon les indications de Saint-Simon, rattacher sa conception, il vous est très supérieur ; mais en tant que moyens de régénération trouvés, il est descendu à votre niveau. Vous êtes deux fruits avortés de *germes* d'idées vraies, fausses, illusoires, incomplètes de Saint-Simon, qui, en langage de *marin*, vous a *coulé*, et qui en coulera bien d'autres s'ils n'y prennent garde et s'ils n'ont point d'autre guide.

Il est très curieux de voir, au XIXe siècle, les épurateurs ou les régénérateurs religieux se débattre, s'embrouiller dans le mystère de la Trinité encore à l'état théologique, et ne savoir ni pouvoir en sortir. Comte reconnaît que *partout les connaissances spontanées précèdent et préparent les études systématiques :* or, dans toutes les religions dites révélées, on trouve le mystère de la Trinité. Ce mystère est donc fondamental ; il doit recéler des principes *positifs* de la plus haute importance ; mais aucune des écoles modernes n'a entrepris sa dévoilation *scientifique* ni celle des

autres inconnus théologiques. Comte ne s'est nullement occupé de ces questions. Son positivisme n'est qu'une conception à dominante rationnelle maladroitement accouplée avec le mysticisme sentimental chrétien, lesquels ne peuvent faire qu'un mauvais ménage et se repousser constamment. Votre école a repris la question trinitaire, mais elle l'a traitée dans l'esprit scolastique, qui n'éclaire et ne résout rien ; elle est restée dans l'empirisme mystagogique.

Devant le criticisme rationnel de notre époque, cette discussion, avec sa phraséologie surannée, est sans valeur et sans portée : aussi lui est-elle profondément répulsive. Il lui faut des démonstrations appuyées sur des phénomènes bien observés, des lois certaines et non du symbolisme, des rapprochements, des analogies numérales plus ou moins ingénieuses se perdant dans d'interminables accouplements de fonctions, d'attributs, d'abstractions plus ou moins élastiques qui se plient fort docilement aux prédilections individuelles des habiles presti-raisonneurs *reliants*.

Pour le *simple* rationaliste qui ne peut séparer les mots dogme, mystère, miracle, culte, régime, sacrement, etc., de ceux de fanatisme, superstition, persécution, oppression, intolérance, carnage, imposture, exploitation des crédules, etc., ces dissertations lui paraissent stériles, rétrogrades, dangereuses et indignes de ses études. L'idée de Dieu, au nom duquel chaque religion a commis les actes déplorables qui la souillent, lui est devenue très suspecte. Ce gérant irresponsable, qui s'associe sans la moindre opposition et avec un imperturbable laissez-faire, laissez-passer, à tou-

tes les sottises, à toutes les folies qui passent par la tête des hommes, n'est pour le rationaliste qu'un fantôme enfanté par l'imagination déréglée et maladive de l'enfance humaine, qui, instinctivement, s'est toujours déifiée et adorée elle-même sous des noms divers. Ces nouveaux Titans escaladent le ciel avec une audace incroyable pour en chasser ce dieu, et le reléguer dans un coin de l'infini comme un vieux meuble usé, une curiosité archéologique, espérant qu'après cette exclusion, cette disparition fantasmagorique, l'homme, reconnaissant qu'il n'a que lui-même à servir, à aimer, à connaître, deviendra plus moral, plus juste, plus sage et plus heureux. Ils travaillent à réaliser l'idée du savant Laplace qui, en démontrant que l'univers subsistait par lui-même au moyen du jeu combiné d'un petit nombre d'éléments, prouvait ainsi que le monde n'avait nullement besoin de main, d'assistance divine, pour se soutenir et se mouvoir. Les confectionneurs de religions nouvelles choisissent bien mal leur temps, il faut en convenir, pour lancer leur ballon d'essai religieux, que le vieux théologisme et le criticisme rationnel s'ingénient de leur mieux à crever pour l'empêcher de se gonfler et de s'élever.

Quant au mystère de la Trinité, je crois que la synthèse philosophique ne se trouvera que par la solution scientifique de ce même mystère au point de vue cosmique, logique et social, sous la direction d'un principe neutre, arbitral, immanent dans la conscience humaine, dégagé de toute obscurité, clair, évident pour tous, savants et igno-

rants. Ce n'est qu'à cette condition qu'il peut y avoir unité et universalité de foi positive.

Après avoir donné l'esquisse du dieu Comte, il y aurait injustice à ne pas essayer de donner la vôtre. Les traductions plastiques et graphiques des idées qui caractérisent les conceptions spirituelles, sont la langue par excellence des masses ; l'opposition et le contraste des divers types font apprécier au premier coup-d'œil les différences qui les caractérisent. Ici, ce n'est plus l'homme isolé abusant de sa force physique et intellectuelle pour subalterniser et soumettre la femme à son despotisme franc ou hypocrite : la divinité doit être représentée par le couple humain, qui n'aura pas d'enfant, la conception doctrinale n'ayant pas encore vu le jour. Le dieu et la déesse seront assis sur un trône ; cette dernière s'appuiera sur l'épaule du dieu ; sa main pressera la sienne. Le dieu sera accoudé sur une table ; son occiput sera très développé ; le coronal, fuyant, s'élèvera au sommet de la tête pour former une protubérance très prononcée de la religiosité ; il aura un nez charnu, des joues pleines un peu pendantes, un teint légèrement vermillonné, la poitrine saillante, un abdomen d'une ampleur modérée, des cuisses replètes, et des jambes un peu lourdes. Son chef sera couvert d'une calotte théologique ; un turban oriental, sur lequel reposera un oiseau aux ailes déployées de l'espèce que renferme le cabinet secret des antiquités d'Herculanum, coiffera le dieu. Il sera vêtu d'une tunique violet foncé et d'un manteau orange agraffé sur la poitrine.

Une couronne d'épis de blé et de bluets ceindra la tête de la déesse ; une robe souple et soyeuse couleur maïs avec un ample manteau azur l'envelopperont, en laissant paraître çà et là la beauté de ses formes. La table sur laquelle s'appuiera le dieu aura servi au repas que vient de de prendre le couple divin. Sa physionomie exprimera cette douce et tendre béatitude qu'éprouvent les gourmands d'élite qui mangent peu, savourent beaucoup, et dont les fonctions digestives s'accomplissent sans le moindre trouble. Les traits de la déesse exprimeront néanmoins une nuance du regret qu'elle éprouve de n'être pas mère.

Au bas de la table seront groupés des instruments de science, d'industrie et d'art, ainsi que l'Evangile et les œuvres de saint Augustin, de saint Paul, de Saint-Simon, etc. Des attributs de travail féminin et des arts que la femme cultive avec amour et succès seront artistement ajustés près de la déesse.

Un jeune et bel Indien sera placé en arrière pour le service du dieu, une luxuriante négresse pour celui de la déesse. Ils représenteront le prolétariat.

Après l'absorption et l'*assimilation* opérée par l'axe sacré, lien et base de tout l'organisme, vient l'excrétion qui humilie si fort l'orgueil humain et sa sotte vanité, analogue à l'émission intellectuelle du viscère cérébral qui élève l'homme au-dessus des animaux, mais qui le fait descendre aussi au-dessous d'eux pour toutes les sottises, les folies, les mensonges, les erreurs et les calomnies qu'il secrète.

Vous avez bien cherché à mettre au même niveau les

deux extrémités du tube digestif, vous avez bien parlé de diarrhée et de constipation cérébrale, mais vous avez reculé devant la thèse de l'équivalence *morale* de leurs produits. Fi donc ! pour un crâne de votre force et d'une subtilité de dialectique si consommée, vous me faites pitié ! Non-seulement il y a égalité, mais il y a supériorité. Que de discussions, que de luttes, que de sang versé pour des idées absurdes, des points de science illusoires, des droits politiques ridicules, des croyances bizarres et chimériques que les uns affirment et que les autres nient ! Or, sur le produit en question, quelque caché qu'il soit, tous les hommes déclarent, affirment sans la moindre hésitation : *Ça en est !* et cela au premier flair.

Qu'on me cite un révélateur qui, je ne dirai pas pour son résidu, mais pour sa transpiration spirituelle, ait pu obtenir une unanimité de suffrages aussi positive, aussi catégorique ? L'excrément abstrait mathématique est le seul produit cérébral qui soit au niveau du produit obtétrical. Tous les travaux des législateurs religieux depuis nos six mille ans historiques n'ont eu pour but que de faire converger toutes les intelligences vers une même vérité morale, sans pouvoir encore y parvenir. Pour complaire aux susceptibilités sensitives du lecteur, je crains vraiment de commettre un crime de lèse-vérité en cherchant à détruire le cachet d'authenticité qui caractérise dans toutes les parties du globe ce produit de l'organisme humain. Sachons nous faire tout à tous, et compatissons aux faiblesses et aux misères humaines en nous taisant sur la confection

des pilules olfactives, qui remplaceront avantageusement dans l'avenir la fève du *Tonquin,* si prisée des priseurs. Son arôme, mêlé avec celui du tabac, modérera l'acreté de la nicotine, et procurera à cette poudre inconnue des anciens des qualités précieuses qui n'ont pas échappé à de fins débitants de poudre nasicale. D'après les rapports qui existent entre les papilles olfactives et le cerveau, l'accord synergique qui s'établit entr'eux par l'effet des décharges électriques opérées au contact de la muqueuse, dégagent ce dernier des mucosités qui l'obstruent, et rendent les facultés intellectuelles plus alertes, plus lucides et plus pénétrantes. C'est ainsi que la communion des produits extrêmes accomplit la loi universelle des actions, des réactions et des transformations matérielles en spirituelles, et réciproquement. La philosophie de l'avenir fera jaillir de tous les ordres de rapports de hauts préceptes de morale sociale que le spiritualisme exclusif a toujours méconnus et n'a pu soupçonner. Il fallait toute la légèreté d'esprit du dix-huitième siècle pour avoir honni les mystères des diverses religions qui cachent tous, sous leurs formes symboliques, des vérités réelles et positives que l'intelligence humaine doit chercher à découvrir.

Je vois à notre époque des érudits en histoire, comme M. Ernest Renan, qui font des études sur les religions du passé, assis sur les marches du trône du Jupiter olympien. Ces béats historiques, qui considèrent les religions comme des freins bons à modérer la fougue de la bête chez les masses incultes et incapables, d'après eux, par suite de

leurs travaux incessants sur la matière, de s'élever jamais aux contemplations et aux conceptions idéelles, arrivent ainsi à former dans le sein de la société une microscopique caste de pédants bouffis d'orgueil, vivant des plus délicates substances produites par l'ignorante multitude, blutant la fine fleur de la farine spirituelle pour s'en poudrer, s'en faire une atmosphère de gloire, et finir par ne donner en retour dans le champ de l'intelligence qu'une vapeur subtile exhalant une odeur nauséabonde de bouquin moisi, sans consistance et sans utilité pratique. Si ce penseur éthéré, avec tous ses confrères, avait plongé son nez aristocratique dans les profondeurs du lamanisme, il eût trouvé dans ce qui a paru jusqu'à ce jour une pratique des plus ridicules et des plus bizarres des vérités fécondes en résultats hygiéniques, agronomiques, politiques et moraux de premier ordre.

La transpiration cutanée, dans un corps sain et d'une propreté parfaite, exhale en plusieurs parties du corps des odeurs variées qui, perçues par des nez délicats, à organisme concordant, pénètrent leur être, ébranlent leurs molécules cérébrales et les plongent dans une extase physiologico-mystique ravissante. Quand ces arômes divers ont imprégné pendant un certain temps une étoffe, cette amulette transpiratoire a des propriétés curatives et préventives très efficaces. On sait que les furoncles aiment assez à se loger sous l'aisselle : eh bien ! un fragment d'étoffe imprégnée d'essence *aissélienne* provenant d'un sujet d'élite, placé sur la partie souffrante au moment de l'apparition du bou-

ton, le résoudra très promptement. Je laisse à votre tact religioso-médical à trouver l'emploi des autres parfums organiques.

On ne dira plus : cet homme est mort en odeur de *sainteté*, mais en odeur de *santé*. Eh ! qu'on ne s'imagine pas qu'il soit aisé de mourir dans cet état exceptionnel ! outre une constitution privilégiée de la nature, il faut une attention, une surveillance, un soin et des pratiques hygiéniques tout aussi difficiles et délicates à observer que les exercices de piété chrétienne. Tous sont appelés, mais peu sont élus, dans tous les genres de perfection. Je suis étonné que vous ayez oublié cette importante partie du culte et du régime de la religion de la chair. J'espère que votre testament nous édifiera à cet égard, et qu'il indiquera aux chimistes et aux physiciens ce qu'ils doivent chercher dans cette branche de la science.

Comte n'a pas oublié le signe de croix positiviste ; quant à vous, vous ne pouvez vouloir, comme vous le dites, de *signe de croix* théologique ni de signe frontal positiviste. Plus de mortifications ascétiques ! plus de jeûnes, de disciplines ! plus d'orgies physiques et d'indigestions cérébrales ! modération hygiénique pour tous nos appétits, exercice normal de toutes nos facultés ! *L'excès en tout est le seul péché mortel de l'homme,* parce qu'il détruit le jeu harmonique de nos batteries électriques ; la prépondérance des unes ne se fait qu'aux dépens de celle des autres : aussi il m'est difficile de croire, mon cher Enfantin, que vous ayez *sué sang et eau* pendant vingt-cinq ans pour mastiquer, di-

gérer et excréter votre science de l'homme. Si la longévité est proportionnelle à la gestation, mourdious ! vous vivrez comme Mathusalem.

Vous ne donnez pas la moindre indication de votre signe religieux : c'est pourtant de toute nécessité. Vous me paraissez, du reste, vouloir planer dans les hautes régions des généralités, comme Saint-Simon. Ce système a cela de bon, que par son élasticité, son vague et son obscurité il permet aux disciples et aux croyants futurs de supposer et de croire que le révélateur avait tout prévu, tout conçu entre peau et chair, mais qu'il n'avait pas voulu tout dévoiler et exprimer quand, en fait, il avait tout ignoré. Dans les âges primitifs ce mode de révélation était fort usité, mais dans l'âge positif il est usé et ne fait pas ses frais ; le prophétique, l'apocalyptique, le théologique, est devenu synonime de cataleptique, de somnambulique, de lunatique, de visionnaire et de mystagogique, voire même de mauvais plaisant.

Allons, vulgaire praticien plastique, barbouilleur de la surface, inspiré par l'idée mère du génie révélateur des conjonctions, remplis ta tâche et donne-nous le signe enfantinien ! — A son lever, le croyant, après les ablutions ordinaires, se placera, vêtu du costume primitif que lui donna la nature, devant une glace qui lui permette de se voir des pieds à la tête. Cette précaution est nécessaire pour toujours étudier et relier le bon avec la grâce des mouvements.

Le dévot se posera debout, en portant sur la jambe droite ; il appliquera une main sur l'occiput, l'autre sur le

coronal, en signe d'union du rationnel et du matériel ; puis la droite se placera sur le cœur, la gauche sur le sommet de la tête, en signe de communion affective religieuse.

La main gauche couvrira la région pubienne, la main droite celle du cervelet, signe de communion générative.

Les deux mains exécuteront ensuite une friction verticale sur l'estomac et l'abdomen, signe de digestion et d'assimilation matérielle.

L'enfantinien changera d'attitude : il se posera sur la jambe gauche ; il lèvera le bras de ce même côté, à la hauteur de la face, et dirigera l'index vers l'ouverture buccale; l'autre bras se portera vers la partie postérieure et inférieure du tronc, et la main droite dirigera son index vers l'ouverture anale, en signe de communion des deux pertuis du tube, lien fondamental de la vie. S'ils éternuent simultanément, le dévot s'écriera : *Alleluia*. Après ces signes exécutés, l'enfantinien fera six fois le tour de sa chambre en lançant à chaque pas la plante de ses pieds vers la fesse correspondante qu'ils devront frapper. Cet exercice facilitera le jeu des articulations des extrémités inférieures, en les faisant communier avec la région moyenne du corps. Il terminera cet exercice par six sauts, dans lesquels il devra faire communier la plante des pieds.

Les extrémités supérieures se croiseront fortement sur la poitrine, de manière que chaque main frappe le flanc opposé, comme le pratiquent les ouvriers en hiver quand le froid engourdit leurs doigts, signe de communion brachio-troncale.

Puis chaque bras devra exécuter un mouvement rotatoire très utile pour donner de la force et de l'élasticité aux muscles qui lient le bras au tronc.

Enfin, le dévot se revêtira de l'*imus* grec, qui laisse le torse nu ; il appellera son serviteur, revêtu du même costume ; en entrant, ils se salueront en disant : *que la paix soit entre nous!* Le patron se courbera, et le serviteur, après avoir mis dans le creux de sa main quelques gouttes d'huile hygiénique, lui frictionnera la colonne vertébrale pendant une minute. Le patron, à son tour, exécutera la même opération sur le dos de son serviteur ; après quoi, ils se salueront en disant : *aimons-nous et servons-nous les uns les autres!*

Si le patron est uni à une femme, après leur toilette et avant de sortir de l'appartement, la femme baisera le front de l'homme, celui-ci la poitrine de la femme, et se prenant les mains, ils diront en se regardant amicalement : soyons dignes l'un de l'autre, de la société, et de Dieu ! *Amen.*

Tous ces signes seront représentés sur le soubassement qui supportera le groupe divin ; ils serviront de type aux fidèles pour leurs prières hygiéniques et morales.

Quant à la fondation sur laquelle s'élève le monument, elle est composée d'outres gonflées de vent, lesquelles, en éclatant et en s'affaissant sous son poids, ouvriront un vide dans lequel il disparaîtra en partie, en ne laissant à la surface que quelques fragments bons à exercer la sagacité des sociologues futurs.

Si cette traduction est fidèle, il est clair que votre portraiture, n'ayant pas la laideur de celle de Comte, et le signe religieux que je viens d'indiquer étant plus complet, vous place plus près de la vérité sociale. Si vous avez une foi entière à votre système d'immortalité, il doit peu vous importer que l'on discute ou rejette votre conception actuelle, comme insuffisante. Quand on a l'éternité, l'universalité pour soi et devant soi, on a tout le temps, par ceux en qui nous devons revivre, de réparer, de retoucher, de compléter son œuvre. Avec cette foi, on n'a nullement à se préoccuper des tentatives rénovatrices que secrètent d'autres cerveaux contemporains. Cette manière d'être doit produire en vous un calme, une quiétude morale très favorable à votre santé physiologique : aussi, vous ne vous êtes pas abîmé d'études ; vous n'avez été distrait par rien de votre idée fixe, comme ce damné Proudhon qui, voulant élever aussi une synthèse sociale, s'est échauffé la bile, calciné le cerveau, et pétrifié le cervelet. Après les diverses doctrines qui se sont produites depuis le commencement du siècle, trouvant la place prise, voulant à tout prix produire son œuvre et ne sachant comment faire, il a imaginé de miner, de saper, d'ébranler, de faire sauter par sa poudre criticiste tous les systèmes, tous les travaux contemporains, en pulvérisant les auteurs de ces diverses doctrines ; puis, choisissant les débris qu'il croyait pouvoir servir à son plan d'édification personnelle, il les a taillés, retouchés, pour les employer à l'érection de son monument qu'il a voulu asseoir sur le roc de l'égalité et de la justice absolue. Il a

adopté le système d'architecture de Comte ; il s'est aussi servi de son ciment moral fort peu *romain ;* modifiant le régime des prolétaires employés à sa construction à l'endroit de leur puissance prolifique, il les nourrit mieux que Comte, mais il les épuise par un travail excessif : aussi, dès qu'ils ont pris leur repas du soir, ils se couchent et ronflent de leur mieux jusqu'au lendemain auprès de leur moitié, qu'ils doivent nourrir selon les prescriptions religieuses de Comte. Ces dignes et chastes femmes, chez qui le *farniente* musculaire n'affaiblit nullement l'ardeur générative, ont des insomnies, elles s'impatientent, et sont crispées par les sons peu harmonieux qui s'échappent de l'instrument gutturo-nasal de leurs seigneurs. Elles trouvent le régime moral et les révélateurs d'une absurdité intolérable, car ils réduisent leurs conjoints à l'état de marmotte engourdie.

Le savant architecte a cherché à se servir aussi, pour systématiser et arranger ses matériaux dans leur ordre naturel, de la *méthode sérielle* de Fourier, sans pouvoir en venir à bout ; il a dessiné, pour les façades de son monument, des profils du meilleur goût. Pour faire son devis et connaître la *valeur* des matériaux, leur mise en place, les frais de transport, la main-d'œuvre, etc., il a compulsé tous les travaux des économistes avec une puissance d'analyse remarquable ; il a trouvé partout des erreurs de compte et des *contradictions*. Dans cette révision générale de tous les travaux du passé et du présent, il s'est montré très supérieur. Après avoir préparé ces innombrables ma-

tériaux, il lui a été impossible de les ajuster, de reconnaître leur véritable place. La distribution qui résultait de ce casse-tête chinois n'avait pas de sens, et ne pouvait servir à satisfaire les besoins de la société qui devait l'habiter ; il trouvait partout de faux aplombs, de faux niveaux, des discordances architectoniques, des impasses, des pièces sans air, sans lumière. Dominé par la passion de la *destructivité* nullement contrebalancée par celle de la *constructivité,* tout-à-fait atrophiée en lui, ne pouvant se résoudre à avouer son impuissance, il a bravement déclaré et cherché à démontrer qu'une construction systématique quelconque était une utopie, une folle témérité, une hallucination de notre entendement, et a conclu à la loi du discord, à l'*an-archie* perpétuelle. Nous avons ainsi, après le comtisme, à inscrire dans les fastes sociaux du XIXe siècle l'anarchisme, le négativisme ou le divin proudhonisme. J'ai consacré à cet enragé dialecticien, à cet extravagant métaphysicien de l'égalité transcendentale, un travail particulier dans lequel j'ai été conduit à soutenir, pour démontrer l'absurdité pratique de son idée fondamentale, une thèse scientifico-philosophique sur l'engrais humain, qui rentre tout-à-fait dans votre ordre d'idées d'égalité religieuse entre le spirituel et le matériel. Mais préoccupé de la répugnance que le bipède humain éprouve pour son produit obtétrical, je me suis appliqué, en m'appuyant sur la physique, la chimie, l'astronomie et la mathématique, à désinfecter, à éthériser le corps humain. C'est lorsque ce sanctuaire vivant et palpitant sera épuré et glorifié comme je l'entends, qu'il pourra

devenir une demeure digne des grands hommes du passé que vous voulez faire revivre dans chaque moi. Jusque-là, ce sera l'immortalité théologique, ou l'immortalité mentale de Comte, ou toute autre, qui pourra être acceptée.

Il me semble, sauf illusion, que, sur cette question, je vous ai distancé. Vous ferez bien, pour donner signe de progrès dans votre testament, de profiter de ces idées en les perfectionnant, et en donnant aux chimistes et aux physiciens une besogne de quelques centaines ou de quelques milliers d'années, comme Saint-Simon quand il traite les deux extrêmes de la série de l'existence humaine sur le globe. Cela fait bien, c'est grandiose ; cela frappe, étonne, éblouit des hommes toujours plongés dans l'infiniment petit.

Les classes savantes morales et politiques, littéraires et philosophiques, ne verront dans les détails que je viens de donner sur les signes religieux, les thèses de guérison magnétique et d'épuration physiologique, que des plaisanteries sans portée, très-malséantes, et indignes des esprits sérieux et élevés qui s'imaginent que l'homme doit mépriser et faire ses efforts pour écarter de son intelligence tout ce qu'il suppose le faire descendre de son rang et lui faire oublier son origine qu'il a la ridicule prétention de croire céleste. Pleins d'un superbe dédain pour la matière dont ils sont formés, ces bêtes d'esprit négligent tout ce qui constitue le culte du sain, du bon et du juste : aussi, voyez ces crânes pelés, ces teints pâles et incolores, ces yeux éraillés, ces lèvres minces, ces mâchoires édentées, ces doigts osseux, ces corps grêles supportés par des tibias décharnés ! D'au-

tres, plus robustes en apparence, sont atteints d'obésité, ont le dos voûté, des jambes goutteuses, etc. Ces hommes sont tous affligés, avant la période de la décroissance normale, de maladies qu'occasionent les excès des organes cérébraux, qu'un exercice intégral et mesuré de toutes leurs facultés eût harmonisé et préservé de toutes ces misères. Ils sont, hélas ! tous plus ou moins punis par où ils ont péché. — Et au moral, que sont-ils ?..... Miséricorde ! je me tais. Quand je vois les docteurs de l'organique s'informer avec soin de l'état de nos excrétions solides, liquides, gazeuses ; voir dans la *matière louable* le thermomètre de la santé physique sans laquelle l'esprit déraisonne, divague, flageole, et tourne au songe-creux ; quand on sait que les bienheureux Grecs avaient leur gymnastique individuelle, civile, militaire et religieuse ; que ces grands penseurs cultivaient avec une égale sollicitude les facultés de l'esprit et du corps, je me sens pris d'une pitié, d'une commisération profonde pour mes semblables qui me ferait tourner au Jérémie, au saule pleureur, sans la bienheureuse bosse de la gaieté que Dieu m'a donnée. Cette bien-aimée vient à mon secours pour tempérer ma douleur et faire oublier nos sottises. J'endosse alors l'habit de docteur *in utroque*, de la *priori* et de la *posteriori ;* m'emparant de l'orgueilleux, du superbe, du dédaigneux et fier Sicambre, je lui fais courber le front et recevoir l'eau lustrale de l'humble, de la saine, de la féconde matière, en riant *à fortiori* de l'air stupéfait du néophyte qui ne comprend rien au dogme du *mediori* et du *fouthesiori*.

Ayons le courage, mon cher Enfantin, de faire la vidange intellectuelle et morale de nos contemporains ; recueillons avec soin les résidus de leurs bonnes et mauvaises digestions cérébro-spinales ; tâchons de les décanter, de les dessécher, de les purifier par le feu de la saine et indépendante critique ; transformons ces détritus en féconde poudrette spirituelle ; défonçons le sol du vieux entendement ; arrachons les herbes parasites qui l'appauvrissent ; répandons sur ce terrain bien préparé l'engrais qui doit faire germer et mûrir le grain de la vérité, tout en faisant disparaître du champ de l'intelligence les sottises, les préjugés, les erreurs, les superstitions qui le rendent stérile.

C'est dans ces fraternelles dispositions que je vous quitte, et vous prie de croire que si je ne suis pas en complète communion avec vous en Saint-Simon, je m'associe à tout et à tous en respirant l'atmosphère de la vie universelle.

Salut et gaieté.



CONCLUSION.

—

Dans cet examen rapide des travaux régénérateurs inspirés par les pensées de Saint-Simon, les disciples de Comte ne verront en nous qu'un de ces esprits indisciplinés et superficiels qui, incapables de s'élever à la hauteur des lois découvertes par ce savant, se livrent à des critiques insensées et coupables, car elles tendent à perpétuer l'anarchie dans les intelligences et à retarder l'avènement de la *seule organisation religieuse* qui puisse mettre un terme à la révolution occidentale. Ils déploreront cette manie dissolvante et railleuse qui s'attache encore, comme au dix-huitième siècle, à fronder, à tourner en dérision les travaux et les hommes qui s'efforcent de fonder l'ordre sur les sciences positives, et d'enseigner la vénération des faibles envers les forts, des ignorants envers les savants. Ils signaleront, comme profondément immorale, cynique, dépravée, dégradante pour l'humanité, cette perversité de goût qui ramène l'esprit vers la méprisable matière qui avilit l'homme et le fait descendre au niveau de la brute. Ils s'élèveront de toutes leurs forces contre cette présomptueuse et outrecuidante vanité d'un inconnu sans renom se fourvoyant étourdiment dans l'examen de la plus vaste

doctrine que l'esprit humain ait enfantée, qu'admirent et soutiennent de leur foi scientifique, littéraire et morale les hommes les plus capables des temps modernes. Evidemment ils penseront que ce braconnier, ce vagabond, ce loustic, ce brandon de discorde doctrinale, est une mauvaise nature, une lèpre rationnelle privée de sentiment et affligée d'un égoïsme des plus pernicieux. Si l'ordre positiviste était organisé, ce malheureux serait enfermé dans *l'hospice des égoïstes.* En attendant, comme dit Comte, il ne peut exister *contre cette peste occidentale d'autre ressource habituelle que le mépris des populations ou la sévérité des gouvernements.*

Nous sommes de si bonne composition et d'une *nature si débonnaire,* quoique en apparence brouillonne, qu'en attendant les douches de l'hospice, le mépris des populations et la sévérité des gouvernements, nous conviendrons qu'il est très possible que nous ayons déraisonné, divagué, bavardé à tort et à travers, et débité force sottises pouvant faire hausser les épaules à la plupart de nos lecteurs. Nous ne dirons pas que tout mauvais cas est reniable ; nous dirons qu'il est discutable. Voici comment nous expliquons notre conduite à l'égard des doctrines, de leurs auteurs, et des disciples fervents qui les proclament et les propagent avec plus ou moins d'intelligence.

Depuis 1830, nous avons, en touriste ou flaneur social, visité le babouvisme, l'owenisme, le cabetisme, l'enfantinisme, le communisme, le circulisme, le buchezisme, le fusionisme, le fourierisme, le proudhonisme : nous voici au comtisme. Nous avons trouvé que la majeure partie de

ces systèmes étaient, les uns, des rameaux desséchés et détachés du christianisme primitif ; les autres, des composés plus ou moins hétérogènes pris çà et là à tous les systèmes, pour former un tout éclectique discordant et sans valeur pratique ni scientifique. De toute cette nombreuse famille de doctrines, il n'est resté pour nous que la théorie sociétaire de Fourier qui, par l'étrangeté de ses formules et sa phraséologie bizarre, semble ne se rattacher à rien du passé, et est regardée par des gens qui se croient très sensés et fort instruits comme une curiosité enfantée par un cerveau halluciné. Puis viennent les idées et les ébauches sociales de Saint-Simon, d'Enfantin, de Comte, et les négations échevelées de Proudhon.

Ces systèmes ont été et sont adoptés, soutenus et propagés par des hommes très versés dans les sciences, la philosophie et l'histoire. Les anciens élèves de l'Ecole Polytechnique tiennent le haut rang parmi les défenseurs de ces doctrines. Chacun considère celle qu'il a adoptée comme la plus complète, la seule vraie, la seule capable de rendre la société heureuse et prospère. Renfermés dans leur citadelle doctrinale respective, ces adeptes cherchent à démontrer l'insuffisance, l'incohérence, l'absurdité, l'impuissance, l'immoralité des idées rivales ; chacun fait ses efforts pour rester seul maître du champ de bataille. Ce phénomène d'exclusivisme et d'intolérance réciproque qui se remarque parmi des hommes qui ont reçu la même instruction et dont l'intelligence est à peu près de la même valeur, ne peut s'expliquer que par la diversité des tempé-

raments et des prédominances d'une faculté intellectuelle combinée avec un des attributs affectifs qui détermine par sa résultante chaque type individuel. Quelles que soient l'éducation et l'instruction que chacun d'eux aient reçues, leur virtualité constitutive les fait rester fermes dans leurs convictions personnelles. La loi des *trois états* permanents, successifs, alternants, simples, composés, explique ainsi comment chaque doctrine a ses idolâtres, ses Omar, qui, soit avec le sabre, soit avec la plume, soit avec la parole, marchent fièrement dans le monde des intelligences pour renverser les obstacles et soumettre la société à leur foi. Sans ce fanatisme, cette intolérance, cette foi ardente, cet amour, cet égoïsme aveugle des révélateurs pour leur propre création, sans le fougueux engouement de quelques disciples pour leur maître, rien de grand, d'utile, de beau, de juste, n'existerait sur la terre ; le troupeau humain ne serait point sorti de la condition des brutes. S'il n'eût été obsédé par sa *déomanie*, sa *papomanie*, Comte n'eût jamais eu le courage de poursuivre sa synthèse à base scientifique ; sans l'enthousiasme aveugle de M. de Blignères pour le *génie admirable et extraordinaire* de Comte, il n'eût jamais entrepris de faire son Abrégé ; sans sa *vénéromanie* fanatique, M. de Lombrail ne placerait pas son maître sur le trône spirituel d'où il doit diriger l'avenir de l'humanité, et dont la reconnaissance l'idéalisera comme elle a fait de tous les révélateurs du passé ; son yatagan déclamatoire ne traiterait pas les autres doctrines contemporaines d'utopiques, de subversives, d'éphémères et d'im-

morales ; M. de Constant-Rebecque ne dénaturerait pas l'*Imitation ;* M. Littré (de l'Institut) ne se déclarerait pas disciple de Comte pour la seule science historique, et son cœur ne convierait point ses condisciples, non seulement à honorer la mémoire du maître, mais à assurer l'existence de Mme Comte. Tout cela a son côté fort louable que nous applaudissons de tout cœur, mais qui ne nous aveugle nullement.

Il est des intelligences qui passent toute leur vie dans l'un des trois états. Chaque type a sa raison d'être, son utilité, ses qualités, et les défauts inhérents à ces qualités dominantes. La critique réciproque que se font les divers sectaires, est le crible qui peut seul séparer l'ivraie du bon grain. C'est de cette friction spirituelle que jaillit l'étincelle électrique qui foudroie l'erreur et fait briller la vérité. Quant à nous, nous sommes passés par les trois états, nous les comprenons et les cultivons simultanément ; nous cherchons à les faire vivre en nous en bonne intelligence, en les élevant au quatrième et dernier état, l'état synthétique et harmonique. Nous cherchons autant que possible à nous préserver de l'exclusivisme et du simplisme aveugle dans lequel a croupi Comte et ses curieux disciples.

Nous sommes convaincus que, lorsqu'une doctrine a eu assez de puissance pour qu'un groupe d'hommes intelligents et instruits l'ait adoptée, affirmée, soutenue et défendue publiquement, elle ne peut avoir obtenu cet assentiment et cet honneur qu'à la condition de renfermer en elle, sinon toute la vérité, du moins un des aspects de la vérité. Alors

nous cherchons en quoi consiste cet aspect ; nous essayons, selon la mesure de nos forces et la nature de notre intelligence, de le dégager de la gangue, d'erreurs, de préjugés, d'illusions particulières à l'auteur et à ses admirateurs, afin de la réunir au faisceau des vérités particulières dont l'ensemble constituera la vérité intégrale.

La doctrine de Comte, étant la dernière née à la publicité, se présentant avec les caractères de certitude scientifique, avait de quoi éveiller notre attention. La chaude et savante réclame de M. de Lombrail, les accusations formulées contre toutes les doctrines que nous avons énumérées et qui méritent, ainsi que leurs adhérents, au moins un salut de cœur, ont aiguillonné notre curiosité cosmopolite. Or, ayant fraternisé *en partie* avec ces doctrines et leurs admirateurs, nous nous serions trouvé et serions encore, selon M. de Lombrail et son vénéré maître, dans les gobe-mouche, les ignorants, les rêveurs, les utopistes, les anarchistes, les pervers et les immoraux. Cette dernière épithète que les vertueux et immaculés disciples jettent fort à la légère à la face des gens, nous chauffe singulièrement les oreilles. Quand nous examinons la conduite des hommes à qui l'on prodigue cette ridicule et banale accusation, et que nous la comparons à celle des saints régénérateurs ou conservateurs, nous ne voyons aucune différence ; nous trouvons partout, sauf de très rares exceptions, de fort honnêtes gens dans toute l'acception reçue parmi les classes éclairées de la société. Or, des sectaires qui ont la prétention de posséder une doctrine *universelle ;* qui traitent de

chimère, d'illusion, les dogmes de la religion chrétienne; qui viennent faire de sa morale particulière, qu'ils s'imaginent être épurée par leur maître, des verges ou une massue pour fouetter ou assommer leurs collègues en rénovation, ces sectaires, disons-nous, nous paraissent en proie à une monomanie excommunicative très arriérée, ou emploient fort maladroitement une ruse de guerre pour faire passer leur marchandise comtiste sous les couleurs du pavillon moral théologique. S'ils jettent leur vertueuse poussière aux yeux des douaniers de l'intelligence pour les aveugler, échapper à leur surveillance et arriver à bon port, ils se trompent lourdement : ils payeront double et triple droit, et seront fort heureux si leur cargaison n'est point confisquée et jetée à la rivière.

Si nous avons compris et justement apprécié l'œuvre de Comte, ses disciples ne resteront pas dans le *farniente* extatique des gens qui croient qu'ils n'ont qu'à admirer, à exposer, à propager la doctrine du maître pour convertir le monde : ils emploieront leur savoir et leur bon vouloir à perfectionner le *vrai* positivisme et à le dégager des erreurs, des lacunes, des inconséquences, des fausses appréciations et des moyens ultra-rétrogrades qui l'annulent et le rendent illusoire. Ils fouilleront, chercheront, et se poseront les nombreux *pourquoi* dont la solution les aidera à découvrir les *comment* qui manquent à la science, et sans lesquels le *progrès positif* est impossible.

En prévenant les disciples fervents de la fausse route qu'ils suivent, nous aurons fait l'office de la lanterne qu'on

place, la nuit, près des décombres déposés dans la rue pour prévenir les passants et leur éviter de se heurter et de se briser contre des ruines ; nous aurons ainsi fait de l'altruisme. Si notre intelligence est trop faible et notre savoir trop borné, puisque Comte n'a nulle confiance dans les hommes capables de le comprendre et n'espère que dans *la foi aveugle* des femmes et des prolétaires pour le succès de sa religion, nous aurons rendu un vrai service à ses disciples en leur signalant les méprises, les faux jugements, et les répulsions instinctives, rationnelles ou morales auxquelles la doctrine donne lieu. Ils comprendront tout ce qu'ils ont à faire pour la rendre plus compréhensive, plus à la portée des intelligences vulgaires, qu'il faut éclairer et non séduire pour les opprimer, entreprise profondément immorale. Nous croyons que, sous tous les rapports, ils peuvent reprendre et refondre toute l'œuvre dite religieuse. Nous prétendons qu'une femme intelligente et *illétrée* ne lira pas et n'étudiera pas un *Entretien* de son Catéchisme sans démonter sa mâchoire par le bâillement, et ne pourra arriver à la fin de ce savant abrégé sans devenir hydropositiviste.

Il est certain que Comte s'aveugle étrangement quand il s'imagine que des ouvriers qui n'ont reçu d'autre instruction que celle de l'école mutuelle, vont comprendre quoi que ce soit à sa synthèse que des bourgeois en général et beaucoup d'hommes instruits n'aborderont jamais. Il faut être tout-à-fait halluciné pour donner une liste de livres nécessaires à la direction des bons *esprits populaires*, liste

composée de trente volumes de poésie, de trente volumes de science, de soixante volumes d'histoire, et de trente volumes de philosophie, de morale et de religion : provisions instructives destinées à des millions d'individus qui ne savent pas lire, et que la nécessité de gagner leur pain quotidien laisse d'ailleurs privés de tout loisir pour éclairer et développer leur spirituel. Comte s'imagine être au milieu d'une société de rentiers studieux ou d'élèves de l'Ecole Polytechnique. Croyant avoir créé la science historique, il double la dose des ouvrages qui la concernent ; il est le foyer de l'oïdium historiolatrique qui envahit le monde des intelligences pour le pourrir et le pétrifier. Ce savant a passé sa vie dans un état de somnambulisme permanent. Parodiant un jeu de mots évangéliques, nous dirons : *Comte, tu n'es qu'un conte ; sur ce conte, nulle Eglise ne se bâtira.* Pour notre part, nous discutons en riant son *pastichisme religieux* et nous le rejetons en le ridiculisant de notre mieux, ainsi que l'infaillibilité scientifique qu'il s'arroge à l'égard des travaux des réformateurs contemporains. Il est tellement aveuglé sur lui-même, qu'il ne s'aperçoit pas qu'il détruit à chaque instant la base scientifique sur laquelle il a la prétention d'élever son édifice. Pour lui, *savoir n'est pas prévoir*, mais revoir, répéter, singer le passé fantastique humain ; tandis que *savoir* doit être trouver, chercher, suivre, imiter les lois du vrai cosmique et biologique qu'il méconnaît constamment.

Nous baffouons le moralisme hybride, mesquin, niais ou hypocrite de puritains effarouchés, superquintessenciés, de

prêtres *in partibus* d'une religion mort-née, dans l'intention de les guérir de l'intolérance, du dédain fort peu modeste et encore moins altruiste qu'ils professent pour tout ce qui n'est pas leur ridicule doctrine. La maxime *Qui se connaît s'améliore* n'a de valeur pratique pour le simple individu qu'à la condition des efforts altruistes pour l'éclairer sur son aveuglement, ses illusions rationnelles ou sentimentales : trop heureux quand sa cécité n'est pas incurable !

C'est la faculté de la *gaieté* phrénologique méconnue par Comte et bannie de sa classification qui proteste en nous, et prend la *liberté* et le *droit* qu'il a répudiés aussi de se moquer de ce malencontreux révélateur, assez abandonné de sa *grâce* pour avoir la faculté du *juste* tellement atrophiée qu'il n'a pu soupçonner que la loi de la morale universelle pourrait bien être celle-ci : « Tous sont appelés, tous sont élus conformément et proportionnellement au titre et à l'essor de leur constitution physique, intellectuelle et affective qui fait accomplir à chaque individu sa tâche dans l'ensemble des efforts humains, selon la loi des actions et des réactions biologiques directes, inverses et mixtes, individuelles et collectives dans l'unité progressive. »

Comte, rétrogradateur excité par le plus vorace et le plus aveugle égoïsme, devrait, selon sa loi morale, être excommunié et son cadavre transporté au charnier des réprouvés. Mais cet *ours religieux*, écrasant la tête de l'humanité avec la *bonne intention* de l'améliorer devant la *saine équité*, ne peut que trouver miséricorde et absolution. *Errare humanum est*. Il a fait ce qu'il a pu, ce qu'il a su.

Honorons sa mémoire pour la partie saine de ses travaux, repoussons ses erreurs en les faisant servir au triomphe de la vérité.

Le service qu'aura rendu ce savant religionnaire aux chercheurs, c'est d'avoir, par sa tentative avortée, montré l'étendue des connaissances, la portée d'intelligence qu'il faut posséder pour aborder à notre époque une synthèse sociale à *fondement scientifique,* à culte artistico-industriel, à régime médico-passionnel et à développement progressif. Il est évident que la science de l'homme est le point capital qui fait défaut à notre époque, compromet et rend illusoires toutes les tentatives de reconstruction. Nous chercherons prochainement, à l'aide des travaux connus, inconnus, méconnus des temps modernes, à faire sortir cette question du vague, de l'incohérence dans lesquels elle est plongée, et qui tiennent en échec tous les efforts. *Si l'on ne détruit que ce que l'on remplace,* la double mission de destruction et d'édification sera d'autant plus longue, difficile, remplie de secousses politiques et sociales, que les hommes d'avenir ne sauront s'accorder sur l'état des connaissances actuelles et des institutions présentes, qu'il faut justement apprécier pour les transformer dans le sens du progrès. La philosophie naturelle est la seule branche des connaissances humaines vers laquelle convergent les efforts de l'Europe savante distribuée en académies, en vrais conciles permanents reliés entr'eux par l'amour de la vérité naturelle et de la vérité biologique. Leurs découvertes dans cette double connaissance conduiront à la physiologie so-

ciale expliquée et justifiée par l'histoire de tout le passé.

Quels que soient le ton, la forme et l'accent qu'emploie la critique, elle est toujours fort mal accueillie par les personnes qui en sont l'objet. Des hommes persuadés qu'ils méritent pour leurs travaux une partie de l'approbation, du respect et de la vénération qu'ils cherchent à concentrer sur leur idole, doivent être péniblement affectés de la voir repoussée, ridiculisée, brisée.

Dans cette situation morale, pour soutenir leur courage, ces personnes ne doivent pas oublier que notre destinée se compose de *résignation et d'activité*, et que la plus triste et la plus consolante condition de la loi du progrès social, c'est que, dans tous les genres de découvertes, le martyre des novateurs a toujours précédé leur apothéose. Comte, en disparaissant de la scène de la vie avant que son œuvre fût plus ou moins bien appréciée à sa juste valeur, a dû à sa foi aveugle pour la vérité infaillible de sa doctrine, et à la vénération de quelques disciples fervents pour sa personne, le bonheur de jouir à la fin de sa carrière de la béatitude, des glorifications qu'il a cru mériter des générations à venir; il a reçu ainsi sa part de récompense contemporaine.

Dans cette étude, nous avons été guidé et dominé par l'amour du vrai, du juste, du bon et du *gai ;* nous avons agi selon la devise : *Aime ce qui plaît, dis ce que sais et penses, fais ce que peux, advienne que pourra !*

FIN.

Citoyen Proudhon,

Je regrette d'avoir eu connaissance de votre dernière œuvre après l'impression de *Déomanie*. Ayant déjà cherché à mettre en évidence les erreurs que j'ai cru remarquer dans vos précédents écrits, je ne puis me dispenser de suspendre la publication de mon opuscule sur Auguste Comte pour examiner vos trois derniers volumes. Vous me permettrez de vous offrir un repas intellectuel en trois services, dessert et café, comme un témoignage de l'intérêt que m'inspire tout ce qui sort de votre plume.

PREMIER SERVICE.

Je vous félicite d'avoir entrepris l'autopsie de l'époque contemporaine que le prudent Auguste Comte, *votre maître*, n'a pas eu le courage de faire. Par son dédain d'orgueilleux savant pour le travail dit servile ou matériel, qu'il a aussi négligé, il a montré que le sens du juste était en lui peu développé : aussi il en a été puni en faisant une faillite doctrinale. Etes-vous plus heureux ?

Aug. Comte, dans la recherche de la vérité sociale, a résolument opposé la foi spéculative positive à la foi instinctive théologique ; il a rejeté tout le passé religieux fondé sur la croyance à un être hyperphysique, absolu, transcendental, souverain législateur du monde et de l'hom-

me, pour affirmer la souveraineté de l'homme et de l'humanité, après avoir reconnu dans l'individu toutes les facultés nécessaires à l'accomplissement de sa destinée individuelle et collective sans le secours, sans l'intervention d'aucune divinité extra-humaine.

Vous venez, après lui, soutenir la même thèse, et démontrer dans toutes les branches de nos connaissances, dans toutes les institutions humaines, les conséquences malheureuses de la foi à l'absolu; vous montrez comment la conscience *transcendentale*, en se greffant sur la conscience *naturelle*, a corrompu cette dernière et conduit la société à sa dissolution. Après avoir admis toutefois que cette substitution était d'une nécessité fatale pour l'éducation de l'enfance humaine, qui, par un effet de mirage intellectuel, s'est toujours adorée elle-même sous les noms de dieux divers, vous expliquez comment, cette illusion d'optique disparaissant, notre société, n'ayant plus foi aux principes qui constituaient sa morale, tombe en pourriture. Après avoir reconnu que l'absolu ne peut, à notre époque, qu'égarer l'homme dans la recherche de la vérité morale, vous voulez, dites-vous, l'éliminer de l'entendement humain. Cette expurgation radicale est impossible; car vous constatez que la Révolution et l'Eglise, ou pour mieux dire la foi au supra-humain et la foi à l'intra-humain, représentent chacune *un élément de la conscience humaine*. Ils coexistent donc dans l'homme, à ce titre ils sont indestructibles. L'élimination est par conséquent impossible, chimérique; tout ce qu'on peut faire, c'est de tourner le dos momenta-

nément et spéculativement à l'élément supra-humain pour n'être pas troublé par sa fascination, puis de les *fusionner* l'un et l'autre ou les *subordonner*.

Vous prétendez que tous les religionnaires modernes se sont noyés dans l'absolu, et que leurs solutions sont illusoires ; vous vous présentez comme complètement délivré du *ténia* hyperphysique, et comme seul capable de nous donner la solution tant cherchée qui, selon vous, a ses principes fondamentaux dans la Révolution française.

Auguste Comte n'a vu dans cette révolution qu'un chaos d'idées spontanées, empiriques, sans valeur positive d'organisation ; il n'y a vu qu'un formidable effort pour briser les liens du vieux monde féodal ; puis le Titan révolutionnaire, après son paroxisme épileptique, s'est retrouvé attaché sur son roc, meurtri, gémissant, blasphémant, rugissant, toujours insoumis, jamais satisfait, rompant de temps en temps sa chaîne, au grand effroi de ses geôliers, pour courir encore quelques jours à l'aventure comme un coursier fougueux sans mors, comme un vaisseau lancé sur l'Océan avec des pilotes dépourvus de boussole et de science nautique, faisant toujours naufrage, toujours ramenés sur la grève nus, mourant de faim et de froid, heureux de pouvoir se recommander à *Notre-Dame de Bon-Secours*. Vous faites toucher du doigt à vos lecteurs le pourquoi de ces naufrages et le retour plus ou moins direct au christianisme de la part des philosophes régénérateurs. Comprenant et sentant la puissance latente, irrésistible, du *mens* formidable qui agite les masses modernes depuis le com-

mencement du monde, et qui, en 89, s'est révélé au milieu de la foudre et des éclairs du Sinaï moderne, vous saisissez d'une main ferme et courageuse l'étendard méconnu, déchiré, méprisé, de la Révolution, pour le planter fièrement sur les ruines du vieux monde. Vous venez opposer la révolution à la révélation, la souveraineté du droit humain à la souveraineté du droit divin, le positif, le réel au symbolique, à l'idéel. Vous faites de vaillants efforts pour prouver que c'est par ce seul signe que la société se régénérera et détruira le mal qui la dévore.

Examinons vos moyens et votre méthode.

Je commence par constater que votre étude sur les personnes aurait dû nous donner une *philosophie de l'homme*, pour servir de base à votre *philosophie pratique*. Comte n'a pas oublié cette base indispensable de toute doctrine morale. Si sa classification est fautive et incomplète, il fallait la corriger, l'élucider, ou s'en servir telle qu'elle. Aussi, vous marchez dans vos études à tâtons ; ce quelque chose que vous appelez justice, a toutes les peines du monde à se dégager de votre fouillis métaphysique et psycologique ; les mots droit, devoir, organe, faculté, sens juridique, foi juridique, liberté, égalité, vertu, conscience, mœurs, morale, etc., reviennent à chaque instant avec des variantes incessantes qui plongent le lecteur dans un nuage de vapeurs plus ou moins épaisses peu faites pour l'éclairer, pour l'orienter dans ce dédale. Citons vos définitions :

I. *Mœurs* — seraient les *façons, allures et tournures* des êtres vivants, tant individus qu'espèces, dans leurs pensées, leur langage, leurs

relations, leurs amours, en un mot dans tous les *actes* de leur existence ; de là le nom de *philosophie pratique*, philosophie des actes qu'on donne quelquefois à la morale, et que je retiens pour exprimer l'objet de ces études.....

II. — Les modes du sujet individuel ou collectif dépendent à la fois de la constitution intime et du milieu où il est appelé à vivre ; il en résulte que, les sujets étant de même espèce, les mœurs peuvent être en quelque chose différentes..... Mais, quelle que soit la variété des mœurs, il y a toujours un fond commun qu'elle ne saurait atteindre et qui reste impénétrable ; fond qui constitue l'essence de l'être sur lequel viennent se mouler les modifications qu'il reçoit du dehors, et dont l'intégrité fait sa gloire. Nous l'appellerons, si vous voulez, la *dignité*.

III. — La dignité a pour maxime ou règle de conduite la *félicité* physique et animique : en sorte que ces trois termes — félicité, dignité, mœurs, — sont adéquats, solidaires, et ne peuvent logiquement se trouver en opposition.

Ainsi les mœurs d'un sujet pourront être dites bonnes ou mauvaises, excellentes et détestables ; il sera lui-même digne ou indigne, selon que l'ensemble de sa conduite se trouvera plus ou moins d'accord avec sa nature et sa destinée, avec les lois de son développement et les conditions de son bien-être, avec l'ordre de la nature qui l'environne et la fin de toute chose.

IV. — De là l'ordre des mœurs, l'idée du *bien* et du *mal*, synonimes, ne l'oubliez pas, de celle de *bonheur* et de *peine*.

C'est, en effet, un résultat de la convenance des mœurs ou de leur subversion que le sujet en éprouve du contentement ou du malaise ; de telle sorte que, selon la régularité ou l'anomalie de ses mœurs, il est heureux ou misérable. Ces rapports sont liés l'un à l'autre comme l'effet à la cause, comme le mode à la substance. Plaisir ou peine, telle est la conséquence inévitable de la sincérité des mœurs et de leur dépravation : ce qui revient à dire que la dignité du sujet constitue pour lui une loi positive ayant pour sanction le bonheur, s'il y obéit ; la souffrance, s'il la viole.

V. — Tous les êtres, individus ou sociétés, tendent, par la spontanéité de leur vie, à faire prévaloir leur dignité dans toutes les circonstances où elle se trouve engagée, et à y conformer leurs mœurs ; il

implique contradiction qu'un sujet lutte contre ses modes essentiels et soit foncièrement méchant. Méchant contre lui-même ! c'est absurde. Sans doute les accidents et les complications de l'existence peuvent suspendre, retarder, rendre plus difficile la production des justes mœurs : c'est une conséquence de la variabilité du milieu où nous vivons, ainsi que de notre organisation elle-même. Mais à moins que le sujet ne succombe sous une force extérieure, tôt ou tard l'ordre en lui triomphera. L'immoralité, pas plus que la maladie, ne peut devenir l'état naturel et permanent d'un sujet quelconque. . . . . .

J'appelle *vertu* en général l'énergie plus ou moins active avec laquelle le sujet, homme ou nation, tend à déterminer ses mœurs et à maintenir sa dignité.

Mais cette vertu, comme tout ce qui tient au mouvement et à la vie, est sujette à des titubations et des relâchements ; elle a ses défaillances, ses intermittences, ses maladies, ses éclipses : c'est le *vice*, le *péché*, le *crime*.

VI. — Le *mal* pouvant être l'effet tantôt de l'ignorance et d'une compression excessive, tantôt de la lâcheté du sujet même, la douleur qu'il entraîne revêt dans la conscience un caractère tout différent, selon qu'il dérive de la première de ces causes ou de la seconde. Le péché d'ignorance ne laisse pas dans l'âme de traces vives et durables, il n'infecte pas la volonté, et la mémoire le rejette vite ; tandis que le mal commis par lâcheté engendre un chagrin amer, poison de l'âme qui flétrit la dignité, le sujet dans son essence, la vie dans sa source, et mène souvent au suicide : c'est le *remords*.

VII. — Du reste, comme toute anomalie est susceptible de redressement, toute infirmité de guérison, de même le mal moral peut se réparer : c'est ce qu'on appelle *réparation*, *réhabilitation*, *expiation*, et dans certains cas *châtiment*, *vengeance*. Si l'expiation est volontaire, spontanée, on la nomme *repentir*. A vrai dire, le repentir est la seule réparation valable du péché, car c'est la seule qui guérisse du remords et du mépris des autres. Là où le remords n'apparaît point, on peut voir un ennemi, une bête féroce, un monstre ; il est à peine permis de trouver un coupable.

Il est encore d'autres notions qui reviennent fréquemment dans les livres de morale : telles sont celles de religion, justice, liberté, etc.

La définition de ces notions est elle-même un problème des plus difficiles que ces études ont justement pour objet de résoudre.

Science et méthode. — Les mœurs étant les actes ou phénomènes par lesquels se traduit au dehors l'essence invisible, immuable, du sujet, il en résulte d'abord que la moralité constitue en lui, comme la sensibilité, l'intelligence, l'amour, et toute affection, une chose positive, réelle, non de fantaisie ; que, par conséquent, elle est soumise à des *lois* et peut être l'objet d'une *science*.

Or, ainsi qu'il a été observé plus haut, le sujet étant sans cesse modifié par le milieu où il vit, les mœurs dépendent de deux sortes de causes : d'une *constante* dérivant de l'intimité de son essence, et des *variables* qui proviennent du dehors.

Le procédé de la science ou sa *méthode* consiste donc, après avoir classé les faits selon les facultés dont ils relèvent, à comparer entr'eux les actes de même catégorie, puis à dégager de leurs variations le caractère ou la tendance commune qui en est la loi.

On appelle *éthique* ou *morale* la science des mœurs, c'est-à-dire des conditions formelles de la vie humaine et de la félicité aussi bien à l'état solitaire qu'à l'état social. C'est la science du *bien* et du *mal* allégorisée dans la Genèse par le fruit de l'arbre défendu.

Vous passez ensuite à l'homme considéré dans ses rapports avec ses pareils. Ici commence la série des problèmes qui fait, dites-vous, le triomphe des révélateurs et le désespoir des philosophes ; ici se rencontrent les oppositions d'individu à individu, et de l'individu au groupe. Comment concilier leurs intérêts opposés, si, pour l'un comme pour l'autre, la maxime des mœurs reste la même — la félicité ?

Vous ne connaissez d'autre voie que celle qui a été suivie jusqu'à ce jour : c'est la subordination de l'intérêt individuel ou du petit nombre au plus grand, la dignité personnelle à la dignité sociale. Cette subordination con-

stituerait la *justice*. Vous exposez une série de questions formidables qui ne sont pas résolues ; vous revenez à l'idée de la subordination en disant : « De même que le tout est plus grand que la partie, le corps plus précieux que les membres, de même la société est supérieure à l'individu, et sa prérogative, à peine de mort pour les individualités elles-mêmes, doit passer la première. » Vous parlez de la nécessité pour l'individu d'être prêt à sacrifier son intérêt pour l'intérêt général ; vous prétendez « qu'on ne regarde comme justes que les actes qui impliquent subordination de la volonté individuelle à la volonté sociale ; que la *justice*, pour être quelque chose, doit être une puissance de l'âme ; que l'individu la sente en lui-même par sa conscience comme il sent l'amour, l'ambition, la volupté ; qu'il soit assuré de l'excellence de cette loi tant au point de vue de sa félicité personnelle qu'à celui de la conservation du groupe social ; que par elle, enfin, s'expliquent tous les faits de la vie collective.

« .... Tel est, selon vous, le problème dont la solution préalable peut seule donner ouverture à une science de la justice ou de la morale impérative, fondée soit sur la subordination, soit sur la conciliation ou l'identité. Il n'y a pas de place pour une troisième hypothèse de la dignité sociale et de la dignité individuelle. »

Vous faites naître la justice de la subordination de l'individu au groupe ; vous dites que le corps est plus précieux que les membres, etc..... Cette justice ne serait que l'injuste consécration du droit du plus fort, l'oppression des

minorités par les majorités, des membres par le corps, etc. Réduisez un homme au tronc, plus précieux que les membres, que deviendra ce tronc ? Privé de ses membres, il cessera d'exister. Que seront les membres séparés du corps? Chair morte. Les membres et le corps sont donc nécessaires l'un à l'autre dans l'individu, et ne peuvent se séparer sans entraîner la mort du sujet. La différence qu'il y a entre le corps et les membres, c'est que le tronc peut vivre sans les membres, mais à la condition d'être servi par d'autres individus; tandis que les membres détachés du corps tombent immédiatement en pourriture : ils sont sous ce rapport moins précieux que le corps. Dans l'intérieur de notre organisme, il y a hiérarchie, coordination, association de viscères ; mais tous, à des titres plus ou moins essentiels, concourent à la vie du sujet. La vraie justice exige que chacun d'eux reçoive en qualité et en quantité proportionnelle les matériaux qu'ils sont chargés d'élaborer, et qui, versés dans le torrent de la circulation, servent à l'entretien de la vie générale. Ce qui est vrai de l'organisme individuel, doit être vrai de l'organisme social. La justice distributive qui préside à la vie organique est le type de ce qui devrait se passer dans la vie sociale. Cette harmonie suppose une connaissance approfondie et de l'homme et des vraies conditions économiques et morales de la vie sociale. Il y a donc une troisième hypothèse — celle de l'association, de la coordination des divers membres où aucun n'est sacrifié aux autres, mais utile à soi et à tous. La vraie justice consiste à faire droit à l'individu seul, si la raison est pour

lui, contre le groupe opposé, fût-il composé de dix mille membres. C'est à soumettre tous les hommes au même droit, sans égard à la qualité et au nombre des personnes, que consiste la vraie justice.

Vous ne voyez que deux manières de concevoir la réalité de la justice, et par suite de la déterminer : « ou par une pression de l'être collectif sur le moi individuel, le premier modifiant le second à son image et s'en faisant un organe; — ou bien par une faculté du moi individuel qui, sans sortir de son for intérieur, sentirait sa dignité en la personne du prochain avec la même vivacité qu'il la sent dans sa propre personne, et se trouverait ainsi, tout en conservant son individualité, identique et adéquat à l'être collectif même. Dans le premier cas, la justice est supérieure et extérieure à l'individu ; dans le second, elle est intime au moi, homogène à sa dignité. Le premier est le système de la révélation, le second est celui de la révolution.»

Le premier cas est vicieux et mauvais, en ce sens que le type imaginé par l'être collectif n'étant basé sur rien de positif, de certain, la pression sur l'individu ne fait que le dénaturer, le fausser, pour l'adapter et le faire agir dans un milieu artificiel plus ou moins mal conçu et contraire au vrai développement de son être.

Le second cas serait plus certain, à la condition de la connaissance réelle des rapports de l'homme avec son semblable, avec la nature et avec l'univers, et que ce rapport fût senti avec la vivacité dont vous parlez : ce qui n'a pas malheureusement lieu, par suite de l'ignorance des vrais

rapports. Vous expliquez ici et faites ressortir la différence de ces deux systèmes. — Dans la seconde étude, vous vous occupez du principe de la dignité personnelle, vous l'examinez chez les anciens et la suivez dans sa période croissante et décroissante : vous passez au christianisme, et faites des observations analogues ; vous arrivez à l'âge nouveau de la révolution et à l'immanence de la justice dans l'âme humaine.

Je cite encore quelques passages pris çà et là pour pouvoir saisir votre pensée.

Une société où la connaissance du droit serait parfaite et le respect de la justice inviolable, serait dès-lors comme un sujet soustrait à toute influence extérieure ; son mouvement, n'obéissant qu'à une *constante*, ne dépendant plus de *variables*, serait uniforme et rectiligne ; l'histoire se réduirait, chez elle, à celle du travail et des études, pour mieux dire il n'y aurait plus d'histoire.

Telle n'est pas la condition de la vie dans l'humanité, et telle elle ne saurait être. Le progrès dans la justice théorique et pratique est un état dont il ne nous est pas permis de sortir ni de voir la fin. Nous sommes nés perfectibles, nous ne serons jamais parfaits : la perfection, comme le *statu quo,* serait notre mort.

Que reste-t-il donc, puisque nous ne pouvons nous passer de justice, puisque cette justice doit être en nous quelque chose d'immanent et de réel, et que, d'après les manifestations de la conscience universelle et les axiomes de la science, il ne se peut que la justice ne soit quelque chose ? Il reste que la justice soit la première et la plus essentielle de nos facultés, une faculté souveraine, par cela même la plus difficile à connaître — la faculté de sentir et d'affirmer notre dignité, par conséquent de la vouloir et de la défendre aussi bien en la personne d'autrui qu'en notre propre personne; — il reste, dis-je, que l'homme soit constitué de telle façon que, nonobstant les passions qui l'agitent et dont sa destinée est de se rendre maître, nonobstant les motifs de sympathie, d'intérêt commun, d'amour, de rivalité, de haine,

de vengeance même qu'il peut avoir vis-à-vis de tel ou tel individu, il éprouve en sa présence, qu'il le veuille ou ne le veuille pas, un cartain respect que son orgueil même ne saurait vaincre.

Sentir et affirmer notre dignité d'abord dans tout ce qui nous est propre, puis dans la personne du prochain, et cela sans retour d'égoïsme comme sans considération aucune de divinité ou communauté, voilà le Droit.

Être prêt en toute circonstance à prendre avec énergie, et au besoin contre soi-même, la défense de cette dignité, voilà la Justice.

Dans l'individu, il existe une force qui le domine au point de lui faire prendre parti pour les autres contre lui-même; que, sous cette obsession du droit, il s'est formé en lui une volonté juridique que j'appellerai même *sur-naturelle,* non que je la rapporte à une cause transcendante ou divine, mais parce qu'elle exprime un état nouveau, supérieur à l'*état de nature* et qui tend de plus en plus à l'effacer. Au lieu de faire une bonne action pour l'amour de Dieu, elle est faite par amour pour la *pure justice.* Il est, pour les œuvres de la justice, un délectation de conscience, comme il est une volupté pour la jouissance des sens. »

Définition de la justice :

I. — L'homme, en vertu de la raison dont il est doué, a la faculté de sentir sa dignité dans la personne de son semblable comme dans sa propre personne, et d'affirmer, sous ce rapport, son identité avec lui.

II. — La *justice* est le produit de cette faculté : c'est le respect spontanément éprouvé et réciproquement garanti de la dignité humaine, en quelque personne et dans quelle circonstance qu'elle se trouve compromise, et à quelque risque que nous expose sa défense.

III. — Ce respect est au plus bas degré chez le barbare, qui y supplée par la religion; il se fortifie et se développe chez le civilisé, qui pratique la justice pour elle-même et s'affranchit incessamment de tout intérêt personnel et de toute considération divine.

IV. — Ainsi conçue, la justice est adéquate à la béatitude, principe et fin de la destinée humaine.

V. — De la définition de la justice se déduit celle du *droit* et du *devoir.*

Le droit est, pour chacun, la faculté d'exiger des autres le respect de la dignité humaine dans sa personne; — le devoir, l'obligation pour chacun de respecter cette dignité en autrui.

Au fond, droit et devoir sont termes identiques puisqu'ils sont toujours l'expression du respect, exigible ou dû; exigible, parce qu'il est dû; dû, parce qu'il est exigible. — Ils ne diffèrent que par le sujet, — moi et toi, — en qui la dignité est compromise.

VI. — De l'identité de la raison chez tous les hommes, et du sentiment de respect qui les porte à maintenir à tout prix leur dignité mutuelle, résulte l'*égalité* devant la justice.

La *modestie* est une forme de la justice, une façon polie de dire que, tout en réservant les droits de notre dignité, nous n'entendons pas nous élever au-dessus de nos semblables et causer aucun préjudice à leur amour-propre. Les anciens avaient un vif sentiment de cette vertu; leurs biographies autant que leurs harangues en offrent de beaux modèles. Chez les chrétiens, elle dégénère en affectation d'humilité : elle est fausse.

L'orgueil, l'ambition, la gloire, violent ouvertement la justice; elles appellent méfiance, haine, répression : c'est une offense positive et directe à la dignité des autres.

La gloire est cet instinct d'enflure ridiculisée dans la fable de la grenouille et du bœuf. La gloire, dit l'Ecriture, ne convient qu'à Dieu, qui seul ne peut pas s'exagérer parce qu'il est infini. Elle est aussi haïssable dans la nation que dans l'individu...... Ce que je respecte en mon prochain, ce ne sont pas les dons de la nature ou les charmes de la fortune; ce n'est ni son bœuf, ni son âne, ni sa servante, comme dit le Décalogue; ce n'est pas même le salut que j'attends de lui en échange du mien : c'est sa qualité d'homme.

Comparons maintenant votre doctrine à celle d'Auguste Comte, et voyons ce qu'elles ont de commun et ce qu'elles ont de différent.

A la place du *vrai grand être,* de la déesse humanité, vous mettez la déesse *justice,* les yeux couverts d'un bandeau, avec ses attributs — la balance et le glaive, auxquels

vous ajoutez ceux du *grand orient :* le niveau, l'équerre, le compas, la truelle, le tablier de maçon, la hache du charpentier, etc.... La justice pure est pour vous comme l'humanité pour Comte, le principe fondamental, souverain, auquel tous les autres doivent être soumis et subordonnés. *C'est lui qui protége, réprime, châtie, au besoin exige la supppression des éléments rebelles.*

Dans votre absolutisme doctrinal, vous demandez ce qu'est la justice. Vous répondez : L'essence même de l'humanité. — Qu'a-t-elle été depuis le commencement du monde? Répétant des paroles célèbres, vous dites : Rien. — Que doit-elle être? Tout. Quant au rien dans le passé, cela est fort peu exact, car, après avoir constaté que la justice est immanente dans l'homme, vous montrez qu'elle s'est développée successivement dans la société. Elle a donc été toujours quelque chose.

Vous traduisez la maxime *vivre pour autrui* par celle de *sentir sa dignité dans les autres comme nous la sentons en nous-même.* Le devoir consiste à être prêt en toute circonstance à prendre avec énergie, et au besoin contre soi-même, la défense de cette dignité, c'est-à-dire aimer plus la dignité des autres que la sienne propre.

Au lieu de faire une bonne action pour l'amour de Dieu ou pour l'amour de l'humanité, ou pour l'amour du prochain, il faut la faire pour l'amour de la *pure justice.* « Il » est pour les œuvres de justice une délectation de con- » science, comme il est une volupté pour la jouissance des » sens. » Cette délectation sera la récompense désintéres-

sée de l'acte juridique, affranchi de toute considération divine ou humaine. Vous voulez que l'homme trouve sa félicité à faire de la justice pour la justice? Partout où le christianisme, le saint-simonisme, le comtisme se servent du mot *aimer*, vous substituez celui de *respecter*. Or, on ne peut respecter sans aimer ou sans craindre; mais ce dernier sentiment nous conduit à l'envie, à la haine secrète ou ostensible.

Aimer son prochain comme soi-même, ou le respecter comme soi-même, ou rendre justice à autrui comme nous voulons qu'elle nous soit rendue, ou faites à autrui..... ne faites pas à autrui, etc., toutes ces formules ne changent rien au fond du problème. Si la justice est une *faculté,* celle de la *sociabilité* est bien mieux sentie et comprise par tous les hommes; elle est positivement organique, puisqu'elle est en principe dans beaucoup d'animaux, tandis que la justice, en tant que faculté morale et organique, n'existe pas en eux. Elle paraît être artificielle chez l'homme, elle s'acquiert; l'expérience prouve qu'elle progresse très lentement. La justice serait fille de la sociabilité; elle naîtrait de l'association, de la solidarité des intérêts, de l'échange, de la réciprocité des services. L'homme isolé n'aurait aucune idée de justice; elle ne serait donc qu'un être de raison, une abstraction : voilà pourquoi sa nature est encore inconnue, sa définition et sa pratique incertaines. *Aussi, la conscience telle qu'elle est donnée par la nature n'est point complète et saine comme vous le dites,* bien que ce qui se passe en elle soit d'elle. Vous prétendez

qu'elle se suffit à elle-même, qu'elle n'a besoin ni de médecin ni de révélateur! De révélateur, c'est possible; mais le médecin est indispensable : car vos travaux ont pour but de découvrir l'art de guérir et d'entretenir la santé morale, chancelante et toujours compromise.

La justice est donc une faculté de l'âme, la première de toutes, celle qui constitue l'être social; mais elle n'est plus rien qu'une faculté : elle est une idée, un rapport, une équation. Comme faculté, elle est susceptible de développement; c'est ce développement qui constituera, ainsi qu'on le verra plus tard, l'éducation de l'humanité. Comme équation, elle ne présente rien de variable, d'arbitraire et d'antinomique; elle est absolue et immuable comme toute loi; et comme toute loi encore hautement intelligible, c'est par elle que les faits de la vie sociale, indéterminés de leur nature et contradictoires, deviennent susceptibles de définition et d'ordre.

Si la justice est absolue, immuable, non susceptible de plus ou de moins; elle est le mètre inviolable de tous les actes humains.

Supposez une société où la justice soit primée, de si peu que ce soit, par un autre principe, — la religion, par exemple; ou bien dans laquelle tels individus jouissant d'une considération, de si peu que l'on voudra, supérieure à celle des autres, je dis que, la justice étant virtuellement annulée, il est inévitable que tôt ou tard la société périsse. Si faible que soit la prééminence de la foi et de la féodalité, le jour arrivera où le supérieur exigera le sacrifice de l'inférieur, où par conséquent l'inférieur se révoltera. Telle est l'histoire de l'humanité, telle est la révolution.

Cette évolution de l'idée juridique dans l'esprit qui la conçoit et dans l'histoire qui la représente, est fatale.

Après la justice comme *faculté* de l'âme, la première de toutes susceptible de développement, par conséquent variable, vous en faites une *idée*, un *rapport*, une *équation* absolue, invariable, dont la balance est l'expression visible, positive, palpable.

Vous remplacez la trinité chrétienne — Père, Fils et Saint-Esprit, — la trinité comtiste ou saint-simonienne — *sensation, sentiment, connaissance* ou *physique, moral, intellectuel*, — par la trinité de la révolution : *liberté, égalité, fraternité;* puis vous vous mettez à faire sur le terme Egalité une quatrième édition nullement revue, ni augmentée, ni corrigée, mais très variée, —la même série de tours de passe-passe, de gymnastique dialectique que les théologiens, les saint-simoniens et les comtistes ont exécutée sur le terme *fils, sentiment, moral,* pour l'exalter, le placer au-dessus des deux autres termes, et les soumettre à sa prépondérance, à sa domination exclusive. Au lieu du sacerdoce de l'*amour* omnipotent, dirigeant et reliant, vous nous donnez le *pouvoir juridique* ayant la magistrature pour sacerdoce avec tout son arsenal justicier armé du glaive et du couperet, auquel vous ajoutez le niveau, l'équerre, le compas, la poulie, la corde, instruments du *grand architecte* avec lesquels il comprimera, étendra, raccourcira, taillera, façonnera l'être humain pour nous donner, après l'*homme digne* et le *bonhomme,* l'*homme juste.* Il agira sur *les faits de la vie sociale indéterminés de leur nature et contradictoires, pour les définir,* les symétriser, les régulariser, les ajuster à la mesure typique, pour obtenir par leur opposition égalitaire l'équilibre social cherché.

Auguste Comte a représenté son grand être, ou l'humanité, sous la figure d'une femme tenant son enfant dans ses bras. Votre Justice ne peut être représentée par une femme, comme l'avaient imaginé les anciens. Au lieu d'une

femme, c'est un poteau sans cœur et sans entrailles qui soutient la balance, poteau auquel vous attachez la Liberté et la Fraternité ayant le glaive de la justice dirigé sur leur poitrine pour les châtier et les supprimer au besoin.

Vous reconnaissez que les institutions qui gouvernent les sociétés actuelles sont le résultat des nécessités naturelles et sociales, *car rien ne peut être l'expression de rien*. Vous reconnaissez également que la justice est progressive, qu'elle est mieux pratiquée que dans le passé. Vous ne pouvez donc rien supprimer de ce qui est dans le présent; vous pouvez le modifier, le simplifier, le perfectionner, voilà tout.

Dans tous les temps, dans tous les lieux, on a distingué ce qui est de l'ordre moral de ce qui est de l'ordre matériel ; les législateurs moraux ont eu pour but de diriger les actes qui échappent aux prescriptions de la loi civile ; ils ont cherché à définir et à régulariser les relations affectives d'où naissent une foule de froissements, de conflits si subtils, si fugitifs, qu'ils échappent à toute coordination régulière. Ces actes, par leurs mouvements plus ou moins désordonnés, corrompent, pervertissent, épurent ou embellissent la vie. Cet aspect de notre âme a eu, pour le diriger et le régler dans le passé, un sacerdoce. Vous voulez le supprimer ou, pour mieux dire, le fusionner, le réunir à la magistrature civile : vous ne pouvez vous dispenser d'un pouvoir politique avec une force coërcitive; d'un corps enseignant à connaissances intégrales, théoriques et pratiques; il vous faut un corps savant, etc...

Quelle est, au fond, la différence radicale qui sépare votre doctrine de celle de Comte ? Elle consiste en ce que ce dernier a voulu tout organiser sur le principe d'hiérarchie, d'inégalité, comme dans le passé historique, et nous ramener à la théocratie, aux castes, que vous rejetez avec juste raison. La répulsion que vous inspire ce système vous fait jeter aveuglément dans l'extrême opposé : vous voulez tout organiser sur l'*égalité* pure, absolue ; vous n'admettez nulle part de hiérarchie, d'autorité, d'inégalité, excepté pourtant dans la famille. Or, une exception à la loi est la négation de la loi.

Dans vos dissertations sur l'inégalité (page 274), vous considérez l'inégalité dans la nature comme une *anomalie*.

Oui, dites-vous, tout est variable, irrégulier, dans l'univers : c'est là le fait brut que le premier regard jeté sur les choses y fait apercevoir ; mais cette variabilité, anomalie, inconstance, cette inégalité enfin est renfermée partout dans des bornes étroites posées par une loi supérieure à laquelle se ramènent tous les faits brutes, et qui est l'égalité même.

Les jours de l'année sont égaux, les années égales ; les révolutions de la lune, variables dans une certaine limite, se ramènent toujours à l'égalité ; la législation du monde est une législation égalitaire. — Vous descendez sur le globe, et nous citez de nombreuses égalités ; puis vous dites : « L'inégalité, pour tout dire, ne vient pas de l'essence des choses, de leur intimité ; elle vient du dehors. Otez cette influence de hasard, et tout rentre dans l'égalité absolue. Le monde, dit le Sage, a été fait avec nombre, poids et mesure ; tout ce qu'il contient est pesé dans la balance, c'est-à-dire soumis à l'égalité. Cherchez un fait, un seul dont la loi ne soit pas un *accord*, une *symétrie*, une *harmonie*, une *équation*, un *équilibre*, en un mot l'ÉGALITÉ ? Il existe un ordre de connaissances créé *à priori*, et qui, par un accord admirable, se trouve régir à la fois les phénomènes de la nature et ceux de l'humanité — ce sont les mathéma-

tiques. Or, les mathématiques, que sont-elles autre chose que la science de l'ÉGALITÉ en *tout,* et *partout,* et *pour tout?...*

Vous écrivez trois volumes pour démontrer que la vérité ne peut se découvrir à l'homme qu'à la condition de dégager son entendement des étreintes de l'absolu. Est-ce que vous savez ce qu'est *l'essence, l'intimité* des choses? Comment, ne pouvant rien connaître de cette essence, pouvez-vous prétendre que l'inégalité ne vient pas d'elle? Vous dites qu'elle vient du dehors : faites donc que le *dehors* n'enveloppe pas le dedans, le contenant le contenu ; que l'homme échappe aux influences du milieu cosmique et social où il vit ; qu'il n'en soit pas pénétré, et n'en subisse pas fatalement l'influence tout en lui faisant subir la sienne. Faites donc que ces actions et réactions, en produisant les inégalités de forces, ne soient pas précisément la cause du mouvement et de la vie en tout, partout et pour tout. Est-ce que vous ne reconnaissez pas vous-même que l'équilibre parfait serait la mort en tout et pour tout? La justice, comme vous la comprenez, conduirait donc au néant. Les mots *accord, harmonie,* sont synonimes pour vous d'*équation*, d'*égalité :* il y a donc égalité entre le nombre de vibrations d'une corde et celui de sa moitié : 1 égale 1|2, n'est-ce pas? égalité dans la tierce, la quarte et la quinte harmonique? Les accords, les harmonies qui résultent des inégalités qui s'observent dans tous les ordres de phénomènes organiques et inorganiques sont-ils aussi toujours des équations, des égalités mathématiques? Vous dites que la législation des mondes est une législation égalitaire. A ce

compte, Kepler et Newton sont deux visionnaires, deux gobe-mouches qui ne se sont pas aperçus qu'avec la même forme sphérique les corps sidéraux avaient tous la même densité, le même volume ; qu'ils étaient tous à des distances égales les uns des autres ; que leurs révolutions s'accomplissaient dans des temps égaux ; qu'ils avaient tous le même nombre de satellites, etc. ; que par conséquent les lois que ces deux rêveurs ont découvertes sont des billevesées prises par l'imbécillité et la crédulité des savants pour des vérités des mieux démontrées. Qui diable se serait douté que Proudhon le sublime métaphysicien, le grand révélateur de la révolution, était jaloux de la réputation que s'est acquise le P. Loriquet en histoire, et qu'il ambitionnait d'être le R. P. Loriquet de la philosophie naturelle ! Vous voulez absolument faire mourir de rire les Arago et les Babinet de la section des sciences physiques. En vérité, si vous avez trop d'esprit, vous n'avez pas trop de science. Sous ce rapport, il y a en vous compensation : aussi, vous ne mourrez pas jeune.

Oui, je dirai à mon tour, tous les hommes ont le même nombre d'os, le même nombre de muscles, le même nombre d'organes, le même nombre de facultés ; mais les degrés d'essors, de combinaisons passionnelles, de virtualité de ces facultés sont très inégaux dans le même individu, de même qu'entre les individus différents. Il est vrai que les conditions *égales* dans lesquelles chaque membre de la société aurait eu le *droit* de se développer n'ont jamais existé et n'existent pas encore. Il en est résulté, depuis l'origine

des hommes sur la terre, une *extrême et injuste inégalité* entr'eux sous le rapport des positions et des fortunes qui ont toujours amené des bouleversements sociaux. Le progrès a toujours été empirique. La Révolution française a fait de la spontanéité ; elle n'a rien démontré par la science. Vous, qui vous affublez de son manteau, vous nous donnez un pot-pourri d'idées métaphysiques, mystiques, bibliques, maçoniques, fantaisistes, romantiques, sur lesquelles vous divaguez à perte d'esprit, sans vous apercevoir que vous brisez un absolu pour en adorer un autre ; que vous tournez constamment comme un écureuil dans sa cage, en faisant de ridicules efforts pour écraser l'AUTRE et être écrasé par celui-ci.

L'observation, l'expérience, et les lois découvertes dans le monde dit inorganique, nous révèlent comment la nature obtient l'accord entre les termes égaux et entre les termes inégaux, ce qu'est l'équilibre simple et l'équilibre composé, bi-composé, sur-composé ; elle nous enseigne comment l'homme peut, en société, en opposant, en combinant en ordre inverse les hiérarchies d'inégalités les unes avec les autres, arriver à détruire le mal que les hiérarchies *simples* sans contrepoids ont toujours occasioné dans les sociétés du passé. C'est en suivant ces précieuses indications que les législateurs peuvent arriver à la *juste compensation des inégalités naturelles,* et réaliser l'harmonie sociale à laquelle l'homme aspire instinctivement. Votre justicisme exclusivement égalitaire est en partie vrai, mais généralement faux. Appliqué comme vous l'entendez, il a

existé à peine dans le passé. *L'exclusivisme inégalitaire* de Comte est généralement vrai, mais mauvais dans sa pratique. Il a été la base de l'organisation des sociétés antérieures; *par ces injustes et extrêmes inégalités exclusives* à tendances *castiques*, il a été la cause fondamentale de tous les désordres qui ont constamment détruit ces sociétés.

Vous voulez, avec vos emblêmes maçoniques, soumettre l'homme, l'être mobile, changeant, à la stabilité d'un monolithe ; vous voulez former une société de pierres de taille d'égale dimension ; vous voulez faire de la géométrie plane rectiligne quand tout ce qui a mouvement et vie est fondé sur la géométrie courbe, irrégulière, la ligne serpentine et les sections coniques, auxquelles votre *grand architecte maçonique* n'a jamais rien compris, et auxquelles vous ne comprenez pas plus que le dernier gâcheur de mortier.

Ainsi la prépondérance exclusive, aveugle, despotique, que vous donnez au terme Egalité de votre triade révolutionnaire, vous conduirait, si vous étiez logique, à la plus odieuse tyrannie, — vous fonderiez la religion de la mort sociale ; vous êtes, sans vous en douter, le plus cruel ennemi théorique qu'ait eu la Révolution.

L. Brothier, en se plaçant au point de vue de la triple équivalence des termes de toutes les trinités, en rejetant la prépondérance exclusive et oppressive d'un des trois termes sur les deux autres, est entré dans la voie de la vraie *justice composée*, de l'équité humaine. Reste à trouver la loi d'accord, d'association, d'*équilibre contrasté*, instable et progressif. Voilà où est, non la *révolution*, mais

la grande *évolution fondamentale* qui séparera les sociétés du passé de celles de l'avenir. Il est fâcheux que la fascination de l'absolu l'ait fait débuter plutôt en théologien, en métaphysicien, qu'en savant. Ce point de vue, que vous n'avez point saisi ni compris, vous rejette dans les encroûtés du passé ; vous n'êtes qu'un spiritualiste exclusif des plus orthodoxes, grotesquement accouplé avec un convulsionnaire politique et économique.

Pour certains penseurs, j'en aurais assez dit pour faire apprécier votre système, et faire comprendre que vous n'apportez aucune solution positive ni progressive ; pour d'autres, cela est insuffisant. Puis, vous remuez tant d'idées qu'il est bon de les voir de près, et de montrer comment le virus de l'erreur vous ronge, comment l'illusion qui vous égare dénature et fausse toutes les questions que vous traitez.

Passons à la *liberté*, autre terme de la triade révolutionnaire.

DEUXIÈME SERVICE.

De la Liberté.

Je laisserai de côté vos discussions avec l'Eglise, qui trouve dans la liberté la cause des désordres de la société et l'accuse d'être l'ennemie de Dieu. Vous suivez la marche de l'idée dans les travaux de Descartes, de Spinosa, de Leibnitz et des philosophes actuels.

Après avoir constaté que Leibnitz a banni pour jamais de l'univers et des sciences l'absolu causatif, vous dites : « Nous, qui n'avons plus les mêmes scrupules, et que rien n'empêche d'appliquer au monde moral une théorie qui s'est définitivement emparée des sciences physiques, nous pouvons à notre aise en déduire les conséquences. »

Il suit donc de la monadologie leibnitzienne :

(*a*) Que la puissance existe en chaque être ; qu'elle est propre à cet être, inhérente à sa nature ; qu'elle fait partie de son *substratum* ou sujet, lequel est individuel, existant par lui-même, et indépendant de tout autre.

(*b*) Que la puissance de chaque être, qu'elle se manifeste par l'action ou par l'inertie, *spontanéité* pour lui-même, est, relativement aux autres êtres qui en subissent l'atteinte, *nécessité* ou *fatalisme*.

(*c*) Qu'en vertu de cette spontanéité, l'être, se posant *a priori* dans son indépendance, non-seulement résiste à l'action des autres êtres, mais les nie, c'est-à-dire tend à les soumettre, à les absorber, à les détruire.

(*d*) Qu'ainsi l'ordre dans la création dépend, non plus d'un influx divin, d'une action divine, d'une âme du monde ou vie universelle élaborant unitairement la matière qu'elle crée, mais des qualités simillaires et contraires des atomes, qui s'attirent, s'assemblent, se repoussent, se balancent, s'ordonnent, et se subordonnent en raison de leur qualité.

(*e*) Conséquemment que, du côté de Dieu, l'absolu des absolus, tout empêchement cessant, la liberté est possible. Reste la difficulté tirée de l'organisme universel, au sein duquel on se demande ce que peut être la liberté.

Or, il résulte de l'observation éclairée par le principe de Leibnitz, et nous allons le prouver :

(*f*) Que la spontanéité, au plus bas degré dans les êtres organisés, plus élevée dans les plantes et les animaux, atteint, sous le nom de *liberté*, sa plénitude chez l'homme, qui seul a la puissance de s'affranchir de tout fatalisme tant objectif que subjectif, et qui s'en affranchit en effet ;

(*g*) Qu'ainsi la liberté est en émergence, c'est-à-dire en attaque ; la nécessité, en défense, c'est-à-dire en rétrogradation.

(*h*) Qu'au total on peut dire que l'univers est établi sur le chaos, et la société humaine sur l'antagonisme ;

(*i*) Qu'en conséquence l'état du premier, en perpétuelle transition, ne peut être considéré ni comme meilleur ni comme pire.

(*j*) Mais que, si dans cet univers tout action finit par rencontrer une réaction égale, et si les forces se balancent, il n'en est pas de même entre lui et l'humanité qui triomphe sans cesse de la fatalité des choses et de la fatalité de l'organisme, et qui seule se constitue souveraine ;

(*k*) Que cette liberté franche, dégagée de toute conditionalité, est attestée par l'histoire et par la justice, que l'on peut définir : la première, l'évolution de la liberté ; la seconde, le pacte que la liberté fait avec elle-même pour la conquête du monde et la subordination de la nature.

Les articles *a, b, c, d, e* sont relatifs à la personnalité, au moi humain, qui, par cela seul qu'il vit, est forcé, pour se conserver, d'attaquer tout ce qui l'entoure et de se défendre contre les causes de destruction qui le menacent constamment. — L'ordre dans la création ne paraît être qu'un désordre organisé, dans lequel tout se détruit, se construit, et se transforme incessamment selon des lois constantes. Or, que ces lois dépendent d'un influx divin ou des forces inhérentes aux atomes qui s'attirent et se repoussent, il n'en est pas moins vrai que l'homme formé de ces atomes peut posséder par sa suprématie une puissance très supérieure à celle de chaque règne et de tous ces règnes réunis, sans pouvoir pour cela échapper à la fatalité du milieu environant et de ses lois. Sa spontanéité, quoique la plus élevée de toutes, que vous appelez *liberté*, ne peut s'affranchir de *tout* fatalisme, comme vous le prétendez.

(*g*) L'observation nous montre que depuis son origine sur la terre, par le développement de son intelligence,

l'homme est parvenu à soumettre à sa puissance des éléments qui avaient été rebelles à toute direction. Il emploie les forces de la nature à accroître sa propre force relativement très faible ; mais cette même observation nous fait voir aussi qu'au-delà d'une certaine limite, il trouve une résistance invincible qui lui dit : Tu n'iras pas plus loin ! Cette force, après avoir cédé, réagit à son tour, subordonne, désassocie et détruit l'homme et toutes ses œuvres. Sa souveraineté sur la nature est donc temporaire et limitée, et non indéfinie.

(*h*) Le monde n'est pas établi sur le chaos, car l'idée d'ordre, d'harmonie, est venue à l'esprit de l'homme par la contemplation de l'ordre sidéral, lequel, par sa régularité, lui a permis une série d'observations qui lui ont fait découvrir les lois de cet odre. C'est en comparant cette régularité avec ce qui se passe en lui et dans la société que l'homme a constaté le désordre. Tous les efforts des révélateurs et des réformateurs tendent à imiter, à réaliser, à faire descendre parmi les hommes l'harmonie qu'on admire dans les cieux.

(*j*) L'humanité, étant dans sa phase ascendante, triomphera des obstacles de la nature jusqu'à l'apogée du progrès qui lui est réservé sur sa planète. Après cette époque, la fatalité du milieu cosmique la fera reculer peu à peu et la fera disparaître.

(*j*) La liberté dégagée de toute conditionalité est illusoire ; quels que soient les efforts de l'homme, sa liberté ne conquerra jamais entièrement la nature dont il fait partie : la partie ne peut détruire, subordonner le tout, ni être sou-

veraine du tout. Vous êtes toujours dans le progrès *illimité*, utopique.

Quant à l'*optimisme* selon Hypocrate et Leibnitz, conçu comme un concert d'amour et d'harmonie où *tout conspire, tout concourt et tout consent*, vous avez raison de le trouver illusoire. Ce ne peut être un *opéra* dans le sens musical, dans lequel cependant le discord joue son rôle en tant que transition, passage d'un ton à un autre. L'utopie religieuse consiste à vouloir détruire les discords en tout et partout ; elle consiste à ne pas savoir que ce qui est lutte discordante, subversive, répulsive entre deux choses, devient accord entre l'une de ces deux choses et une troisième qui diffère de genre ou d'espèce ; à ne pas savoir distinguer le discord harmonique du discord subversif. Le bien et le mal étant relatifs et non absolus, l'art des combinaisons est appelé à procurer aux hommes en société le degré de félicité qu'ils peuvent espérer sur la terre : félicité bornée, sans doute, car le désir est infini.

Nous pouvons, du moins, affirmer que chacune des existences dont se compose l'univers, est gouvernée par deux lois en opposition diamétrale : l'une qui est sa spontanéité, puissance d'absorption, d'envahissement, de négation ; l'autre, qui est la nécessité, influence reçue du dehors, à laquelle il faut que l'être succombe s'il ne la tue.

La vie de chaque être est une lutte incessante dans laquelle, après avoir combattu et vaincu pendant un certain temps, il est combattu et destiné à succomber à son tour.

Le champ est ouvert devant la spontanéité humaine : il ne s'agit plus que de savoir comment cette spontanéité devient liberté ou franc ar-

bitre ; comment, par l'énergie de son moi, l'homme s'affranchit, non seulement de la nécessité externe, mais aussi de la nécessité de la nature, pour s'affirmer décidément comme absolu.

Dans les êtres inférieurs, la spontanéité éclate fatalement devant les provocations du dehors ; elle n'est point maîtresse de réagir ou de ne réagir pas, bien moins encore de se posséder et de désobéir à ses propres lois, qu'elle suit en aveugle sans pouvoir s'en écarter jamais.

Il en est autrement de l'homme. L'homme a le privilége, entre toutes les autres créatures, dont il résume les attributs divers, non-seulement de régir ou de ne pas régir, à son choix, contre le dehors, mais de résister à sa propre spontanéité, sous quelque forme qu'elle le sollicite, organique, intellectuelle, morale, sociale ; d'user et d'abuser de cette spontanéité, de la détruire, en un mot de nier en soi et hors de soi tout fatalisme en se posant lui-même et de plus en plus comme expression renversée de l'absolu.....

Plus simplement, l'homme, parce qu'il n'est pas une spontanéité simple, mais un composé de toutes les spontanéités ou puissances de la nature, jouit du libre arbitre.

Telle est la proposition que vous avez à démontrer. Au point où vous ont amené, dites-vous, vos études, la difficulté n'est plus rien. Vous vous servez, pour prouver le franc arbitre de l'homme, de propositions qui ne me paraissent pas fort orthodoxes. D'après vous, « partout où il y a groupe, il se produit une résultante qui est la puissance du groupe, distincte non-seulement des forces ou puissances particulières qui composent le groupe, mais aussi de leur somme, et qui en exprimé l'unité synthétique, la fonction pivotale, centrale.

Quelle est dans l'homme cette résultante ? C'est la liberté.

Plus bas, vous dites « que cette résultante doit être une force affranchie des lois du corps, de la vie et de l'esprit, précisément ce que nous appelons *libre arbitre*. — C'est cette force de collectivité que l'homme désigne quand il parle de son *âme ;* c'est par elle que son moi acquiert une réalité et sort du nuage métaphysique quand, se distinguant de chacune et de la totalité de ses facultés, il se pose comme affranchi de toute fatalité interne et externe, souverain de sa vie autonome, absolu comme le Dieu que conçoit sa piété, mais en sens inverse de ce Dieu, puisque

l'absolu divin enveloppe le monde qu'il produit, et que par conséquent il est nécessaire, tandis que l'homme est partie intégrante du monde qu'il tend à absorber : ce qui constitue le libre arbitre. »

Tout cela peut être très ingénieux, mais me paraît d'une pauvre logique. J'avoue ne pas comprendre une puissance résultant de plusieurs forces qui puisse se distinguer de ces mêmes forces composantes et aussi de leur somme. Quant à qualifier cette résultante de *liberté*, cela me paraît friser l'escamotage. — Dans cette résultante, affranchie des lois des corps, de la vie, et de l'esprit, qui est ce que vous appelez *libre arbitre*, il y a un *crescendo* de tours de gobelets dialectiques qui arrive à la mystification du lecteur.

En optique, les trois couleurs prismatiques mêlées produisent le blanc. Cette synthèse, cette résultante blanche diffère des trois couleurs, mais elle fait partie de la lumière comme chacune d'elles, elle est de la lumière. Un physicien qui dirait que ce blanc est ou du *son*, ou de la *saveur*, ou de la *raison*, ferait rire ses collègues. — *L'âme*, le *moi*, la force de collectivité qui se pose comme affranchie de toute fatalité interne et externe souveraine de sa vie autonome...... dans ce passage, votre raison me paraît vouloir s'affranchir de toutes les règles logiques et aller se perdre dans les nuages métaphysiques. Vous faites consister le libre arbitre de l'homme dans la *tendance* qu'il a d'absorber le monde dont il est partie intégrante. D'abord, il ne peut avoir de tendance qu'à l'aide de ses facultés dont il ne peut s'affranchir ; il ne peut agir que

selon le mode particulier à ces mêmes facultés. Autre chose est la tendance, autre chose est la puissance limitée en tout et partout. Que l'imagination, dans un cerveau échauffé comme le vôtre, s'élançant dans l'espace infini, ne trouvant aucun obstacle *apparent* à ces extravagances, se proclame souveraine absolue du monde, cela n'a rien d'étonnant; c'est tellement commun, tellement répandu parmi les idéologues, qu'il est honteux pour vous de tomber dans cet état d'ivresse cérébrale qui vous transforme en romancier métaphysique. L'homme, par cela seul qu'il résume en lui tous les attributs divers des êtres inférieurs, est d'une complication dynamique extrême. Fier de sa supériorité sur tous les règnes, n'ayant pu encore approfondir, analyser tous les ressorts de son *moi*, tous les mobiles qui le font agir, parce qu'ils se succèdent avec une prodigieuse rapidité, il se croit parfaitement libre ; mais en réalité, quels que soient le nombre, l'étendue et la variété de ses prérogatives, il est de toute part subordonné, provoqué, entraîné, balloté ; il réagit bien plus qu'il n'agit; il obéit bien plus qu'il ne commande.

La fonction de la liberté a pour objet de donner aux conceptions de l'entendement, aux sentiments de l'âme, à ses jouissances, au corps lui-même et à toute la nature qui désormais ne fait qu'un avec l'homme, l'idéal et la sublimité. Le but final de cet idéalisme, sa tendance, c'est la divinisation ou l'apothéose de l'humanité, et, par l'humanité, de toute la nature : apothéose dont il est permis de marquer ainsi les différents termes; affranchissement progressif, indéfini, de la personne humaine par les sciences et le travail; — béatification de l'âme par le sublime et le beau; — perfectionnement de l'espèce, et équilibre de la société

par la justice ; — harmonie universelle paradisiaque résultant de la subordination de la nature à l'humanité.

Toujours le progrès *illimité* chimérique ! L'harmonie ne sera jamais parfaite ; elle résultera des *accords variés*, et non de l'entière subordination de la nature à l'humanité, ce qui est fort différent.

Vous finissez par réunir toutes les objections ressassées depuis deux ou trois mille ans contre la liberté pour y répondre. Hélas ! vous échouez ; car la nécessité vient toujours s'attacher à vos arguments, comme le boulet au pied du forçat, pour vous empêcher de prouver la thèse de la liberté. Ne pouvant les séparer, vous appelez cela un *adossement*. Baptisez le fait comme il vous plaira, la nécessité et la liberté n'en sont pas moins liées l'une à l'autre ; la chaîne qui les réunit peut être plus ou moins longue, leur permettre des évolutions plus ou moins variées, mais elles sont inséparables, comme vous le reconnaissez : donc l'esprit n'est pas complètement libre.

Non, l'esprit ne peut anéantir la matière, le moi enlever tout-à-fait le non-moi, le libre arbitre la nécessité, parce que ce serait s'anéantir soi-même, ce qui implique contradiction. Mais l'esprit, devenu libre en revêtant la forme humaine, peut détruire les organismes qu'il crée à l'état latent ; il pourrait, s'il voulait, faire de ce globe un monceau de scories, au lieu d'en faire un jardin de délices, et par la destruction du corps qu'il habite se rendormir pour jamais : donc il est libre.

C'est-à-dire, citoyen, que l'homme aurait le pouvoir et la liberté, selon vous, d'avaler l'Océan sans le rendre, d'aspirer l'atmosphère et de ne pas la respirer, d'éteindre le feu central en crachant dessus, et de souffler sur le soleil comme sur sa bougie avant de s'endormir. C'est

bien le cas de dire que qui trop prouve ne prouve rien, que le sublime touche au ridicule, et l'idéal de la liberté à la folie.

C'est ce sentiment profond anti-organique, anarchique, de la liberté, sentiment plus vif de nos jours qu'il ne se montre jamais parmi les hommes, qui a soulevé dans ces dernières années la répugnance universelle contre toutes les utopies d'organisation politique et sociale proposées en remplacement des anciennes, et qui a fait siffler les auteurs de ces plans de fatalisme, Owen, Fourier, Cabet, Enfantin, Aug. Comte. L'homme ne veut plus qu'on l'organise, qu'on le mécanise; sa tendance est à la désorganisation, à la *défatalisation*, partout où il sent le poids d'un fatalisme ou d'un machinisme. Telle est l'œuvre, la fonctiou de la liberté, œuvre décisive, insigne, de notre gloire.

Dans la septième étude, on vous dit : Vous êtes un admirable destructeur, mais vous ne construisez rien; vous jetez les gens à la rue, et vous ne leur offrez pas le moindre abri. Que mettez-vous à la place de la religion? que mettez-vous à la place du gouvernement? que mettez-vous à la place de la propriété?.... On vous dit à présent : Que mettez-vous à la place de cette raison individuelle dont, pour le besoin de votre cause, vous êtes réduit à nier l'existence? Vous répondez : *Rien, mon bonhomme.* — Il me semble, mon bonhomme, que c'est la justice, dont vous donnez, pendant trois volumes, une indigestion à vos lecteurs. Votre *système,* bien que vous vous défendiez d'en vouloir et d'en donner aucun, est bien et duement le système de *l'équilibrisme* universel qui mécanise l'homme et la société au suprême degré, où tout marche par leviers, balanciers, poulies, moufles, etc. Vous avez pour tactique, mon artificieux et rusé citoyen, de

dénigrer tous les systèmes d'organisation du passé et du présent pour donner hypocritement le vôtre, en le proclamant infaillible, mathématique, et vous couronner vainqueur du sphinx social. Mon rusé renard écourté, vous avez beau faire, vous serez sifflé et bafoué à votre tour. Vous venez de parler de l'équilibre, de l'harmonie universelle paradisiaque qui doit s'opérer par la justice : voilà maintenant que la liberté ne peut souffrir la justice ; elle doit toujours la repousser, porter le désordre, la désorganisation, la défatalisation en tout et partout, nier éternellement l'ordre, l'harmonie, l'équilibre, la justice. C'est dans cette folle lutte que vous placez la gloire de l'homme ! — Dans la septième étude

Vous reconnaissez que la liberté disciplinée par elle-même c'est le fond et le très-fond de toute notre philosophie révolutionnaire. « Seule, la révolution, après avoir compris la condition de la vérité scientifique objective, a compris qu'elle devait être la condition de la vérité sociale. Aussi franche dans sa liberté que l'Eglise dans son dogme, elle nous dit :

Tous les Français ont le droit de publier leurs opinions en se conformant aux lois. — La censure ne pourra jamais être rétablie.

Toute loi doit être discutée publiquement et librement votée par l'assemblée nationale.

Par ces déclarations, la révolution a proclamé l'indépendance de la presse ; elle a aboli, comme injurieuse à l'homme et au citoyen, l'autorité de l'école ; elle n'a exigé, pour les définitions du législateur parlementairement formulées, pour les décrets du prince légalement rendus, pour les arrêts des tribunaux solennellement prononcés, qu'une adhésion conditionnelle et une soumission de fait...... Elle a suscité, pour garantie suprême de vérité et de justice, quoi? la guerre civile des idées, l'antagonisme des jugements.

Avouons que jamais philosophe philosophant à-priori sur les condi-

tions de l'ordre social ne se fut avisé de ce moyen : la presse libre, l'anarchie !

Dans cet article, la liberté de publier se trouvant limitée, subordonnée à la *loi*, bien que librement votée par une assemblée, le citoyen obligé de s'y conformer n'est pas libre. En outre, cette loi, discutée et formulée par des hommes sujets à l'erreur, est plus ou moins défectueuse. Depuis la révolution, cette loi a toujours varié. Toujours critiquée, toujours éludée, chaque pouvoir l'a modifiée en vue de sa conservation, sans résoudre l'énigme de la liberté de la pensée pondérée par elle-même. La société qui assiste à la guerre civile des idées que se livrent des minorités égoïstes pour escalader le pouvoir, sachant par expérience que cette guerre n'est au fond que celle des intérêts finissant toujours par la guerre des personnes, n'ayant plus confiance en l'efficacité des lois expérimentées, se trouve réduite à se mettre sous la protection de *sainte giberne* et à faire un appel au *droit canon martial,* en attendant que la *droite raison scientifique,* ayant mis en évidence l'ignorance de tous les brouillons empiriques de la politique, de la métaphysique et de la philosophie, ait trouvé la véritable loi de la liberté intellectuelle disciplinée par elle-même.

Grand législateur de l'équilibrisme, découvrez donc les vraies conditions de cette liberté qui puisse garantir la société contre la malfaisance des combattants et contribuer au progrès de la raison publique et de toutes nos institu-

tions, sans guerre civile sur la place publique : alors vous aurez bien mérité de la patrie et de l'humanité.

Ainsi, après avoir épuisé toutes vos ressources dialectiques, après avoir passé en revue toutes les idées des philosophes sur la liberté humaine, vous n'avez nullement prouvé les propositions suivantes qui sont les vôtres :

1° Que la justice est réellement, comme vous l'avez définie, une faculté positive, — la faculté prépondérante de l'âme.

2° Qu'en raison de cette faculté, l'homme discerne nettement le bien et le mal, et que ce discernement est la plus certaine de ses connaissances.

3° Qu'il est libre.

4° Que la conscience est douée de toute l'efficacité nécessaire, et qu'en fait cette efficacité est attestée par le progrès constant de la justice.

Bien que vous ayez échoué, votre système d'immanence de la justice n'est point pour cela menacé dans sa réalité, comme vous le craignez, ni le système embryonnaire de la révolution compromis. Ce qui ressort de toute votre controverse, c'est que dans l'homme ni l'intelligence de la justice, ni la prudence, ni surtout toutes les *garanties sociales* dont il a besoin de s'entourer pour pratiquer la justice, ne sont connues ou ne sont qu'à l'état de germe. Il est d'absolue nécessité qu'il les découvre et les développe pour progresser et sortir du chaos où il est plongé, et dont vous êtes incapable de le faire sortir.

Venons à la dixième étude.

Amour et Mariage.

Après les deux termes de la triade révolutionnaire, nous voici au troisième, — la fraternité, — dont l'amour et le mariage sont le fondement.

L'amour a sa base dans l'organisme ; chez les espèces inférieures, il est purement physiologique, dégagé de tout sentiment moral ou intellectuel ; chez l'homme, les choses ne se passent pas de même. Nous savons par la théorie de la liberté que l'homme tend à s'affranchir de tout fatalisme, notamment du fatalisme organique, auquel sa dignité répugne, et que cette tendance est proportionnelle au développement de sa raison. Cette répugnance de l'esprit pour la chair se manifeste ici d'une manière non équivoque et déjà fort sensible : d'abord dans la *pudeur,* c'est-à-dire dans la honte que la servitude de la chair fait éprouver à l'esprit ; puis dans la *chasteté* ou l'abstention volontaire, à laquelle se mêle une volupté intime résultant de la honte évitée et de la liberté satisfaite.

Le progrès de la liberté et de la dignité humaine étant en sens contraire des fins de la génération, il y aurait lieu de craindre que l'homme, par l'excellence même de sa nature, ne perdît tout-à-fait le soin de sa génération s'il n'était rappelé à l'amour par une puissance tout animique, — la *beauté,* — c'est-à-dire l'idéal dont la possession lui promet une félicité supérieure à celle de la chasteté même.

L'idéalisme se joint ainsi au prurit des sens pour solliciter à la génération l'homme et la femme, et faire de ce couple le plus amoureux de l'univers.

Dans toute cette question, vous raisonnez comme si vous aviez résolu le problème du franc arbitre dans le sens que vous lui donnez, c'est-à-dire dans la tendance indéfinie à s'affranchir du fatalisme, surtout organique, ce qui répugne, dites-vous, à la dignité de l'homme, et subor-

donnerait le règne de l'esprit au règne de la matière : chose contraire à nos idées de liberté et de progrès. Essayez donc, grand esprit, de diminuer progressivement la quantité de nourriture que vous vous assimilez chaque jour jusqu'à n'avoir plus besoin de manger, et de rendre le résidu de votre digestion; essayez donc de vous affranchir de la soif, du sommeil, de la locomotion, etc., de toutes les nécessités organiques sans lesquelles il n'y aurait et n'existerait ni esprit, ni sentiment, ni liberté! esprit et liberté assez impertinents, aveugles et ingrats pour se révolter contre le règne qui leur sert de ***substratum*** et vouloir le détruire!

La vraie vérité est que l'homme, à moins d'être halluciné comme vous, ne cherche pas à échapper au fatalisme organique. Loin de là! il emploie toute son intelligence à approprier de son mieux la matière contre laquelle vous blasphémez en spiritualiste aveugle et exclusif, pour procurer à sa chair, à son intelligence et à ses sentiments toutes les félicités possibles. C'est à cette incessante recherche qu'il doit l'industrie, les arts et les sciences. S'il s'égare, c'est parce qu'il n'a pu encore trouver le moyen de s'arrêter à *la juste mesure* individuelle et collective de sa félicité correspondante et proportionnelle aux diverses richesses acquises. C'est pour trouver cette *juste mesure* que les législateurs cherchent, depuis l'origine des sociétés, les conditions qui peuvent le mieux régler et diriger les actes humains.

Dans la question spéciale de l'amour qui nous occupe,

vous cherchez quelle sera cette nouvelle application de la justice qui rachète l'homme et la femme de la *luxure*.

Selon vous, « la justice n'intervient pas seulement dans le mariage comme réaction à l'idéal ; elle doit apparaître comme raison dernière, comme le but pour lequel le mariage a été préordonné et prévu. La question devient donc celle-ci : A quoi sert, pour la production, la garantie et le progrès de la justice, l'institution conjugale? en un mot, qu'est-ce que le MARIAGE? Le mariage et la famille apparaissent comme le foyer de la justice, le radicule de la société, et, s'il m'appartient de le dire, la vraie religion du genre humain. Rien ne se produisant en vertu de rien, vous cherchez ce que peuvent exprimer les solennités qui ont eu et ont toujours lieu dans le mariage, telles que les *noces*, les prérogatives assurées à *l'épouse*, la *distinction des personnes*, le principe de *monogamie* indissoluble qui se dégage et se pose comme condition *sacramentelle*.

Si l'amour est plus fort que la mort, vous dites que la justice sera à son tour plus forte que l'amour. Telle est la donnée du mariage.

Ceci résulte d'abord des conditions, formalités et cérémonies matrimoniales telles qu'on les voit se produire ou qu'elles tendent à se produire chez tous les peuples, et dont la substance peut se résumer dans les articles ci-après.

1. Le mariage n'est pas abandonné à l'inclination amoureuse, qui n'est point écartée, mais que l'on considère comme étant seulement de second ordre.

2. Le consentement de famille est demandé en même temps que celui des époux.

3. La société prise à témoin : d'abord des promesses, fiançailles, puis l'engagement.

4. Une cérémonie solennelle religieuse réalise le mariage et en fait un sacrement.

5. Par cet acte sacramentel incompatible de sa nature avec toute idée de polygamie et de divorce, les époux se jurent réciproquement un amour inviolable et perpétuel.

6. Le mari promet protection et dévouement ; la femme, obéissance.

7. Ainsi conjoints sous les auspices de la famille et de la cité, les

époux forment entr'eux et avec leurs enfants un tout juridique et solidaire, embryon, image et partie intégrante de la grande société, dont la destinée est liée ainsi à celle de la famille.

Ce qui frappe dans cette institution, c'est la prétention hautement avouée de soumettre l'amour, de le mettre dans la dépendance et l'autorité du couple, de le purger de toute lascivité et défaillance, de l'élever au-dessus de lui-même et en faire un sentiment surnaturel. »

Vous signalez dans le passé les premières manifestations de la justice matrimoniale ; vous les suivez chez les Hébreux, les Grecs et les Romains ; vous montrez comment l'homme, pour sauvegarder sa dignité, soumet l'épouse à une sévère discipline dont il s'affranchit lui-même : ainsi vous trouvez le droit de cuissage accordé par Moïse ; les hétaires, les concubines et les courtisanes chez les Grecs, avec lesquelles l'homme marié se dédommageait des ennuis inhérents à la monotomie du for intérieur et s'administrait un condiment érotique pour ranimer ses défaillances organiques. Chez les Romains, mêmes usages ; vous vous extasiez sur la fidélité conjugale qui a duré cinq cents ans dans les premiers temps de la république : chose fort extraordinaire, en effet, si elle est réciproque, ce qui est plus que douteux. Vous citez la matrone romaine comme un type conjugal. Elle ne fut jamais que ménagère ; *elle a gardé la maison et filé la laine,* disait-on d'elle, et les plus illustres tenaient à honneur de remplir ce modeste devoir. Le mariage romain de cette époque est pour vous le chef-d'œuvre de la conscience humaine. Après cette période, vous voyez l'altération de la charte domestique et la république incliner

à sa perte ; vous montrez comment tout se conserve par la justice et dégénère par l'idéal ; vous arrivez au christianisme ; vous suivez son développement, indiquez ses fausses idées sur le mariage, la confusion des sexes, la corruption de l'amour, de l'union conjugale, et le caractère de la lubricité moderne. Comme dans le passé, vous constatez que notre société est parvenue au dernier degré de la bassesse, de l'hypocrisie et de la débauche ; vous prétendez qu'elle ne retrouvera l'amour, la vie et l'honneur que le jour où s'échappera de sa conscience le cri de salut : JUSTICE !

Dans votre excursion historique sur le mariage, vous avez soin de ne citer que les usages matrimoniaux des peuples occidentaux monogames, qui cependant admettent pour l'homme des distractions très sévèrement défendues et punies chez l'épouse.

Pour motiver et justifier cette infraction à la justice, vous faites remarquer que, « dans l'opinion de tous les peuples, le mariage est institué principalement en vue et dans l'intérêt de la femme ; que, sous le rapport de l'économie et de l'amour, l'homme perd à cet engagement plus qu'il ne gagne, à telle enseigne que la restriction dont la liberté de l'épouse est entourée, la retraite qui lui est imposée, les peines parfois atroces dont son infidélité est punie, doivent être considérées bien moins comme un abus de la force que comme une compensation du sacrifice marital et une vengeance de l'ingratitude du sexe. »

Vous citez l'opinion de tous les peuples du passé, comme si cette opinion qui a incessamment varié pour se rapprocher instinctivement de plus en plus de la vraie justice, devait servir de seul guide aux peuples modernes que

vous avez la prétention de dégager des fausses idées, des injustices et des préjugés que l'absolu a enracinés dans leur entendement. Vous ne citez que les inconvénients que trouve l'homme dans le mariage, comparés aux avantages du célibat, en vous taisant sur les désordres sociaux qu'occasione ce célibataire dans ses relations sexuelles extra-conjugales.

Les hommes ayant fait les lois, les femmes les subissant ; les calamités qui résultent de l'amour et du mariage actuel retombent de droit sur l'ignorance, la brutalité, et l'iniquité du législateur mâle. L'ingrate créature, après avoir pendant quelques milliers d'années servi à l'utilité et au plaisir du maître, a fini par comprendre, par suite de l'égoïsme, de la vanité, de l'ambition, de l'orgueil de ce même maître, sa propre dignité. L'animal barbu, voulant trouver dans son conjoint femelle autre chose qu'un ustensile à procréation, a été conduit à vouloir en faire une aide, une compagne, un admirateur intelligent, un miroir où il pût s'admirer, être en extase devant sa sotte personne. Il a été forcé, pour atteindre ce but, de développer par l'instruction et la culture des arts les germes des facultés sensitives, intellectuelles et morales qui, comme dans l'homme, constituent l'essence féminine. Ces facultés développées par l'aveugle égoïsme mâle, *l'ingrate créature* a suivi de loin, il est vrai, le progrès intellectuel et industriel de son maître, mais l'a dépassé dans le progrès sentimental. Elle a compris et parfaitement analysé les causes de la politique du vieux

serpent, qui, après s'être entortillé dans tous les piéges qu'il a tendus au sexe faible, en est réduit, comme vous le faites, à insulter les impures qui vous comprennent avec les *femmelins* et les damerets qui vous combattent et vous bernent.

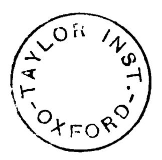
L'homme ne se marie pas pour faire de la justice ni dans l'intérêt de la femme, mais pour satisfaire ses facultés organiques de l'amour, de la paternité, de la sociabilité, et obtenir toutes les prérogatives dont est entouré le père de famille. A l'origine de la cité, il a débuté, en vertu de la loi du plus fort, par avoir le commandement et l'autorité absolue dans la famille ; il a été père, prêtre, juge et bourreau de sa femme et de ses enfants ; il a agi envers eux comme envers ses bêtes à laine et à poil. Les traitements barbares et iniques que quelques individus féroces ont fait endurer à leurs femmes et à leurs enfants ont révolté le plus grand nombre des chefs de famille. La justice collective s'est ainsi révélée et a pris la défense des faibles contre les forts. Cette justice s'est peu à peu développée et a fini par limiter et régler plus équitablement l'autorité paternelle. La famille chrétienne ou féodale est très supérieure à la famille dont vous faites votre idéal. La révolution, à son tour, a modifié la famille féodale ; elle l'a fait progresser dans un sens, mais rétrograder dans l'autre, par suite de l'indécision et du désordre dans lesquels se trouve la science sociale qui ne peut se constituer et se caractériser : aussi la société croupit et se dissout dans l'ambigu ou l'éclectisme.

Il est parfaitement vrai que la société actuelle ne peut, comme vous le dites, se sauver que par un nouveau progrès dans la justice ; mais il y a la *justice progressive* et la *justice rétrograde*. Vous cultivez cette dernière d'une manière déplorable.

Dans cette étude, vous invoquez le séraphin qui purifia les lèvres du prophète. Il paraît être resté sourd à votre prière. Vous voudriez qu'il en fût de notre langue comme du latin, qui dans les mots brave l'honnêteté. Mais comme vous voulez inspirer l'horreur des choses par l'énergie des termes dont l'expression détournée pourrait paraître plutôt une atténuation du crime qu'un égard aux bienséances, vous priez, assez inutilement ce me semble, le lecteur de suppléer de son mieux à ce que vous appelez la modestie de vos paroles. Elle est propre, votre modestie ! Vous énumérez et étalez au grand jour avec une crudité de langage des plus cyniques toutes les saletés, toutes les déviations auxquelles se livre l'idéal érotique dans sa fougue aveugle. Mais il y a une énorme différence entre l'acte commis sous le voile du mystère dans l'entraînement et l'ivresse de la passion, et la froide autopsie publiquement faite et lue par toute sorte de personnes, parmi lesquelles beaucoup ignorent ce dont vous parlez. Vous blessez leur pudeur, et ne corrigez nullement les délinquants ; pas plus que la vue des maladies syphilitiques avec toutes leurs conséquences désastreuses n'arrêtent les étudiants en médecine qui étudient leurs ravages. Vous prétendez que c'est l'homme qui a fait naître la pudeur chez la femme :

votre impudicité spirituelle prouve qu'il n'en est rien. La pudeur est innée chez la femme ; cet attribut est destiné par la nature à arrêter, à maîtriser la brutalité de l'homme.

Quelle que soit l'ignorance de votre *complément juridique,* si vous l'aviez consulté sur cette partie de votre étude, le sentiment instinctif de votre *speculum* conjugal, qui, j'aime à le croire, ne comprend rien à cette sale matière, vout eût fait rougir et détourner votre groin analytique de tous les immondices dans lesquels vous l'avez fourré. Molière consultait sa servante : grand homme, ne pouviez-vous consulter votre ménagère?.....



TROISIÈME SERVICE.

Pour régénérer notre morale perdue, vous vous voyez forcé, quoiqu'à regret, de traiter la question de la femme et de montrer, sur faits et pièces en main, son infériorité *physique*, *intellectuelle et morale.* Dans les citations qui vont suivre, je ne m'arrêterai qu'aux résultats. Vous trouvez que, sous le rapport de la force devant la nature, l'homme est à la femme comme 3 : 2. Dans les répartitions du travail produit par chaque individu mâle et femelle, le rapport est le même. Sous le rapport du commandement, la prépondérance est acquise à l'homme ; il sera le maître, et la femme obéira, *dura lex, sed lex.*

Dans la pratique, la condition de la femme encourt, par la maternité, une subordination encore plus grande ; de sorte qu'on arrive à ce ré-

sultat — que la femme, par sa faiblesse organique et la position *intéressante* où elle ne manque pas de tomber pour peu que l'homme s'y prête, est fatalement et juridiquement exclue de toute direction politique, administrative, doctrinale, industrielle.

Infériorité intellectuelle de la Femme.

Dans cet aspect de l'âme humaine, vous trouvez la femme inférieure quant à la quantité et à la qualité du produit ; et comme, dites-vous, dans cette faible nature, la défectuosité de l'idée résulte du peu d'énergie de la pensée, on peut dire que la femme a l'esprit essentiellement faux, d'une fausseté irrémédiable.

Vous faites remarquer « que si la femme, comme être pensant, a été maltraitée par les théologiens et les philosophes, elle l'a été encore plus par les écrivains de son sexe. » A l'appui de cette observation, vous citez de nombreux passages des plus illustres auteurs de la gent féminine. Vous prétendez que la femme « qui s'ingère de philosopher et d'écrire, tue sa progéniture par le travail de son cerveau et le souffle de ses baisers qui sentent l'homme. Le plus sûr pour elle et le plus honorable est de renoncer à la famille, à la maternité. La destinée l'a marquée au front. Faite seulement pour l'amour, le titre de concubine lui suffit, si elle ne veut être courtisane.

Après avoir tout pesé, mesuré et calculé, vous trouvez que « la puissance intellectuelle chez l'homme est comme 3, chez la femme comme 2 ; et puisque dans l'action économique, politique et sociale, la force du corps et celle de l'esprit concourent ensemble et se multiplient l'une par l'autre, la valeur physique et intellectuelle de l'homme sera à la valeur physique et intellectuelle de la femme comme 3 x 3 est à 2 x 2 : soit 9 à 4.

Sans doute, la femme contribuant dans la mesure qui lui est propre à l'ordre social et à la production de la richesse, il est juste que sa voix soit entendue ; seulement, tandis que dans l'assemblée générale le suffrage de l'homme comptera pour 9, celui de la femme comptera pour 4. Voilà ce que disent d'un commun accord l'arithmétique et la justice.

Infériorité morale de la Femme.

Selon vous, la femme ne possède pas d'elle-même toute sa vertu; elle tire en tout ou en partie sa valeur morale de l'homme, comme elle en tire sa valeur intellectuelle.....

Par sa nature, la femme est dans un état de démoralisation constante, toujours en deçà ou au-delà de la justice. L'inégalité est le propre de son âme ; chez elle, nulle tendance à cet équilibre de droits et de devoirs qui fait le tourment de l'homme, et hors duquel il se tient vis-à-vis de son semblable dans une lutte acharnée.......

Parlez d'amour à la femme, de sympathie, de charité, elle vous comprend ; de justice, elle n'en reçoit mot..... La justice, qui nivelle les rangs et ne fait aucune acception de personnes, lui est insupportable. Comme son esprit est anti-métaphysique, sa conscience est anti-juridique : elle le montre dans toutes les circonstances de la vie.....

Leur triomphe est de faire prévaloir l'amour sur la vertu, et la première condition pour rendre une femme adultère est de lui jurer qu'on l'aimera et l'estimera davantage pour son adultère.

Après les témoignages virils, vous faites intervenir ceux des femmes elles-mêmes.

Ce qui est vrai de la justice, l'est aussi de la pudeur : c'est par l'homme, dites-vous, que la pudeur vient à la femme......

D'elle-même, la femme est impudique; si elle rougit, c'est par crainte de l'homme : aussi, que ce maître lui manifeste son dégoût, qu'elle s'entende comparer par lui aux femelles les plus immondes, la pudeur alors s'éveille en elle, et bientôt deviendra son moyen le plus puissant de séduction......

La femme est une réceptivité ; de même qu'elle reçoit de l'homme l'embryon, elle en reçoit l'esprit et le devoir.....

Improductive par nature, inerte, sans industrie ni entendement, sans justice et sans pudeur, elle a besoin qu'un père, un frère, un amant, un époux, un maître, un homme enfin lui donne, si je puis ainsi dire, l'aimantation qui la rend capable des vertus viriles, des facultés sociales et intellectuelles.

Tout ce qui manque naturellement à la femme et qu'elle acquiert dans son union avec l'homme, c'est par l'amour qu'elle le reçoit. Tout ce qu'elle pense est rêve d'amour ; toute sa philosophie, sa religion, sa politique, son économie, son industrie, se résolvent en un mot : Amour.

...... Inférieure à l'homme par la conscience autant que par la puissance intellectuelle et la force musculaire, la femme se trouve définitivement, comme membre de la société tant domestique que civile, rejetée sur le second plan ; au point de vue moral comme au point de vue physique et intellectuel, sa valeur comparativement est encore comme 2 à 3. Et puisque la société est constituée sur la combinaison des trois éléments — travail, science, justice, — la valeur totale de l'homme et de la femme, leur apport, et conséquemment leur part d'influence, comparés entr'eux, seront comme

$$3 \times 3 \times 3 \text{ est à } 2 \times 2 \times 2 : \text{ soit } 27 \text{ à } 8.$$

Dans ces conditions, la femme ne peut prétendre à balancer la puissance virile, sa subordination est inévitable. De par la nature et devant la justice, elle ne pèse pas le tiers de l'homme ; en sorte que l'émancipation qu'on revendique en son nom serait la consécration légale de sa misère, pour ne pas dire de sa servitude. La seule espérance qui lui reste est de trouver, sans violer la justice, une combinaison qui la rachète. Tous mes lecteurs ont nommé le mariage.

Vous faites suivre votre autopsie féminine d'une série d'observations sur l'influence délétère de la femme dans la littérature française; vous la montrez pervertissant, dépravant tout; si elle se mêle de politique, excitant par ses commérages les colères et envenimant les haines.

A toutes les époques, les femmes se sont fait une place dans la littérature : c'est leur droit et c'est notre bien, je suis loin de le méconnaître. Leur mission peut se définir : vulgarisation de la science et de l'art par le sentiment, progrès de la justice par le juste amour qui est le mariage. Qu'elles restent fidèles à ce programme, de brillants succès les attendent et la reconnaissance des hommes ne leur manquera pas.

Mais la femme libre, la femme messie, exprimant la subordination de l'idée à l'idéal, de la justice à l'amour, cette créature-là n'existe pas : c'est le mythe qui, comme tant d'autres fictions de la prescience humaine, doit être renversé pour être vrai ; pris au sens littéral, ce n'est plus, comme la prostituée de Babylonne, qu'un emblème d'immoralité et de dégradation.

CRITIQUE.

En admettant que vos calculs soient exacts, en raisonnant sur la femme seule, en poussant tout à l'extrême, vous n'êtes pas dans le vrai. En force physique, dans le peuple il est plus d'une femme qui rosse son homme : de là est venu l'usage de faire *courir l'âne* à ces femmelins. Si, dans tous les cas où la femme commande et fait marcher l'homme physiquement, moralement et spirituellement, on le faisait monter sur le coursier aux longues oreilles, les ânes de France et de Navarre ne suffiraient pas à la cavalcade.

Vous prétendez que, par suite de son peu d'énergie de la pensée, elle a l'esprit essentiellement faux, d'une fausseté irremédiable. Ce défaut n'appartient pas seulement à la femme : bon nombre d'hommes en sont affligés. Sous le rapport du travail, il est des industries où la femme vaut plus que l'homme. Quant à la maternité, puisqu'il faut le concours des deux sexes pour procréer, cette fonction est sociale et fondamentale ; à ce titre, la femme mérite respect, estime et honneur ; elle est très-supérieure à l'homme. De plus, cet état n'est que temporaire ; beaucoup de fem-

mes ne sont pas mères, elles peuvent donc participer à beaucoup de fonctions et professions dont elles sont exclues par l'égoïsme et la lâcheté de l'homme.

Infériorité intellectuelle de la Femme.

Vous semblez attribuer la puissance de la pensée chez l'homme à sa force physique : à ce compte, les hercules devraient être des hommes de génie. Or, l'observation prouve qu'ils ne brillent pas précisément par l'esprit.

Vous attribuez, chez la femme, la défectuosité de l'idée au peu d'énergie de la pensée ; de cette faiblesse résulte, selon vous, la fausseté de son esprit. Vous avez, citoyen, beaucoup d'énergie intellectuelle : cela ne vous empêche pas d'avoir l'esprit faux et fort étroit.

Dire que la culture des lettres et des arts tue dans la femme la progéniture, est fort inexact, car beaucoup de femmes de cette catégorie sont mères et bonnes mères; en outre, plusieurs font vivre par leur travail leurs maris fainéants ou incapables. Ne les trouver bonnes qu'à être concubines ou courtisanes, c'est de l'insulte, de la calomnie ; pour vous, grand justicier, c'est indigne et immoral.

Entre la femme mère qui fait de l'art ou de la philosophie bonne ou médiocre et l'homme philosophant, il y a cette grande différence : c'est qu'outre ses productions intellectuelles ou artistiques, elle fait un enfant viable et bien conformé, et que vous, par exemple, qui êtes réduit

à ne pouvoir faire qu'une création de l'esprit, vous faites toujours fausses couches et ne pouvez rien porter à terme.

Vous trouvez qu'il est juste que la voix de la femme dans l'assemblée générale compte pour 4 : c'est quelque chose, surtout à notre époque où elle ne compte, en bien des cas, pour rien !

La prétention la plus exorbitante, la plus folle, la plus impertinente qui soit sortie d'un cerveau d'homme, c'est celle de ne voir dans la femme qu'une cornue, qu'un four à éclosion, qu'une *réceptivité passive*, une simple machine à procréation qui ne possède rien par elle-même, et ne tire sa valeur morale et intellectuelle que de l'homme : tout cela par la vertu de son ferment barbu ; c'est-à-dire que la nature ayant fait la femelle, c'est l'homme qui fait la femme : en sorte que toutes les filles qui ne se marient pas, seraient des brutes, de vraies guenons.

D'après vous, la femme est naturellement démoralisée, l'inégalité est le propre de son ame, chez elle il n'y a nulle tendance à l'équilibre. Hélas ! il y a bon nombre d'hommes qui sont femmes sous ce rapport. Chez vous, grand équilibriste, votre balance est constamment faussée et détraquée. Quant à l'esprit anti-juridique, anti-métaphysique de la femme, elle partage ce travers avec la masse des mâles. Leur triomphe, dites-vous, est de faire prévaloir l'amour sur la vertu. Exactement comme chez l'homme qui, pour faire prévaloir son ambition sur la justice, commet les crimes les plus épouvantables.

Le témoignage de quelques femmes contre leur sexe n'a aucune valeur. Ces femmes sont une exception au milieu de la masse, dont la nullité vient d'un système d'éducation vicieux qui en fait des pécores. Cette infirmité ne prouve que le vice du système. Est-ce que l'éducation et l'instruction des hommes sont ce qu'elles devraient être ? Est-ce que nous ne sommes pas tous plus ou moins barbares, faux, hypocrites, bardés de préjugés ? Que peut alors être la femme pétrie et façonnée pour être l'instrument de notre ignorance, de notre brutalité et de notre égoïsme ?

Après avoir vu dans les femmes qui écrivent des impures, des courtisanes, des concubines, vous leur concédez que *c'est leur droit et que c'est votre bien ;* mais à condition que la femme lettrée sera votre cuisinière et donnera son dernier tour de main fin et délicat à vos préparations rationnelles. Ici, vous voulez un sérail de délicieuses houris qui, par les charmes et les séductions de leur style, puissent vous servir d'appât pour attirer des lecteurs, pervertir, empoisonner leur jugement et égarer le bon sens public. Libertin, polygame, omnigame, ultragame, dépravé et corrompu, on va vous en fournir de gracieux et aimables esprits pour les menus plaisirs de votre égoïste félicité !

Théorie du Mariage.

Réduction de l'amour à l'absurde par son mouvement et sa réalisation ;

Réduction de la femme au néant par la démonstration de sa triple et incurable infériorité.

Voilà où vous a conduit l'analyse séparatiste. — Il faut, pour être dans le vrai, voir l'homme et la femme dans leur synthèse. Après avoir trouvé dans l'amour le souverain bien, le droit le plus sacré, le principe même de tout droit, d'autre part dans ses conséquences l'avoir signalé comme l'une des causes les plus puissantes de la corruption sociale, il faut en conclure que l'amour, comme toutes les passions, comme toutes les forces de l'âme, comme la propriété, comme le travail, etc., est antinomique de sa nature ; qu'en conséquence, il fait partie d'un système plus grand que lui, dont la loi doit le soumettre et lui donner l'équilibre. L'amour ayant son point de départ dans l'animalité, son moteur dans l'imagination oscille entre deux extrêmes qui sont les sens et l'esprit ou l'idéal. Par la contradiction de son essence, l'amour suppose donc quelque chose qui le dépasse, une loi plus haute, une puissance supérieure.

L'homme lui-même, malgré sa toute-puissance, considéré dans son individualité, paraîtrait irrationnel. L'homme fait partie essentielle d'une collectivité hors de laquelle il n'a plus sa raison d'être. Il tient à la société par la femme ni plus ni moins que l'enfant tient à sa mère par le cordon ombilical. Réprenons donc l'examen de la femme au point de vue de la collectivité.

Nécessité pour la justice de se constituer un organe.

Dans ce paragraphe, vous distinguez très judicieusement le règne de l'humanité des trois autres. Pour que ce règne subsiste, il faut que la loi qui le constitue — à savoir la JUSTICE — pénètre les âmes autrement que comme une simple notion, un rapport, une idée pure ; il faut qu'elle existe dans le sujet humain à titre de sentiment, d'affection, de faculté, de fonction, la plus positive de toutes les fonctions et la plus impérieuse.

Les transcendentalistes prétendent que la notion du juste et de l'injuste ne suffit pas par elle-même pour inculquer à l'homme le respect de la loi. Ils établissent ce respect sur les considérations d'une autorité supérieure et extérieure, Eglise ou Dieu. Vous, vous prétendez que la

justice a son foyer dans l'âme humaine, qu'elle est de l'homme ou qu'elle n'est rien. Vous avez prouvé, dites-vous, tant par le raisonnement que par la pratique universelle et par l'histoire, que l'homme individuel et collectif obéit à une puissance de juridiction qui est en lui; que cette puissance possède une énergie et une efficacité suffisantes pour triompher d'emblée ou à la longue de toutes les attractions de l'égoïsme; que le progrès de la civilisation vient tout entier de là, et que l'influence attribuée au culte consiste uniquement en ce que la religion, que nous avons vu se résoudre toujours en une symbolique de la conscience, n'est autre chose qu'une forme de la conscience. La religion, en un mot, est le respect de l'humanité idéalisée et adorée par elle-même sous le nom de Dieu : là est tout le mystère.....

Selon l'Eglise, Dieu est immanent à nos âmes, et cette réalité de la justice, cette efficacité de la conscience que nous invoquons à si juste titre, ne prouve qu'une chose : la présence de Dieu dans notre cœur et l'immédiateté de son action.

Telle est donc l'objection : *de même que rien ne se produit de rien, rien ne fonctionne à l'aide de rien.* Cet axiome peut être ajouté aux autres et s'appeler PRINCIPE D'INSTRUMENTALITÉ.

Vous faites observer que chaque sens a son organe, chacune des facultés de la pensée son petit appareil : comment la justice, faculté souveraine, n'aurait-elle pas son organisme proportionné à l'importance de sa fonction?

Que l'organe de la justice est l'androgyne ou le couple conjugal.

A propos de la liberté, vous avez trouvé que son organe était tout l'homme; vous avez défini l'homme une *liberté organisée*. Quant à la justice, elle exige plus que cette totalité, elle dépasse la *mesure de l'individu;* elle *reste boiteuse* chez le solitaire, et tend à l'atrophier : c'est le *pacte de la liberté,* ce qui suppose au moins deux termes. Sa notion seule, synonyme d'*égalité* ou de *balance,* implique un dualisme.

L'organe juridique se composera donc de deux personnes : voilà un premier point. Quelles seront, l'une à l'autre, ces deux personnes? Vous

trouvez qu'elles doivent être inégales. Entre individus de valeur égale et de prétentions pareilles il y a antagonisme, joûte, loterie, agiotage, discorde, peu de respect, peu d'affection, point de dévouement. Dans ces conditions la justice ne peut vivre, se développer, devenir pour l'homme une religion et une gloire. Il faut pour la justice une dualité formée de deux individus de qualités dissemblables et inégales, d'inclination différente, de caractère opposé, tels enfin que les pose la nature dans le père et l'enfant, mieux encore dans le couple conjugal sous la double figure de l'homme et de la femme.

D'après cette observation prise sur la nature, vous définissez le couple conjugal « une *justice organisée.* » Ce n'est pas tout : la justice, comme toutes les autres facultés, est susceptible de plus ou de moins. Dans un sujet donné, elle acquerra d'autant plus d'intensité que son partenaire lui offrira moins de déplaisir, de laideur, d'incompatibilité de caractère, de prétentions rivales, plus de sympathie, plus d'idéal. La justice considérée seulement dans son exercice, et abstraction faite des conditions psychologiques de son développement, est la faculté que nous avons de sentir notre dignité en autrui, et réciproquement la dignité d'autrui en nous. Or, cette dignité se sent d'autant mieux que l'objet qui la représente est lui-même plus agréable, plus plaisant. Il faut donc qu'outre l'accord qui naît du contraste de leurs qualités, il y ait une appétence réciproque qui les rende l'un à l'autre désirables ; qu'en raison de cette appétence, ils soient et se trouvent beaux et superbes ; il faut, en un mot, pour la production de la justice, une *prémotion*, une *grâce*, comme disent les théologiens, il faut l'Amour.

Ici la femme, dont la destinée nous a paru tout-à-l'heure si compromise, reprend l'avantage ; comme Marie la nouvelle Eve, elle passe du rôle *douloureux* au rôle *glorieux*, et devient par sa seule apparition au milieu des hommes libératrice et justicière.

CRITIQUE.

Je suis tellement grossier et matériel que, au lieu de voir l'amour aboutir à l'absurde, je le vois assurant la re-

production de l'espèce. Que parmi les bipèdes qu'il met au monde, il y en ait de fort absurdes, j'en conviens bien volontiers. Quant au néant de la femme, vous avez trouvé qu'elle valait à peu près le tiers de l'homme. Un tiers n'est pas zéro !

Vous citez l'opinion des Pères de l'Eglise, qui trouvent dans la femme et l'amour qu'elle inspire le principe de toute corruption et de toute discorde : elle est la croix, la contradiction et la honte du genre humain ; impossible de vivre avec elle et de se passer d'elle...... Qu'a de commun l'opinion des Pères de l'Eglise que vous citez à chaque instant, déduite des idées qu'ils ont puisées dans les préjugés d'une époque primitive et barbare (idées inspirées par l'absolu dont vous voulez nous expurger), avec le principe de l'immanence déduite des sciences positives et du droit humain que vous voulez faire prévaloir ? Laissez donc tranquilles ces grands esprits, et tâchez d'être aussi logique qu'eux avec votre principe, si vous en êtes capable.

Vous prétendez que l'amour, comme toutes les forces de l'âme, comme la propriété, comme le travail, etc., est antinomique..... L'amour ou le rapport des sexes diffère essentiellement de toutes les autres forces qui s'exercent sur des corps bruts ou des animaux. Il n'y a aucune analogie entre ces rapports et ceux de l'homme et de la femme, êtres intelligents et de même essence : par conséquent, l'équilibre ne peut s'obtenir entr'eux par des moyens semblables. La loi la plus haute, la puissance supérieure ne peut être la même pour l'amour.

Organe de la justice.

Pour opposer aux transcendentalistes votre thèse de la justice immanente, vous êtes obligé de supposer, de soutenir dans l'homme l'existence d'un organe juridique assez puissant *pour triompher d'emblée ou à la longue de toutes les attractions de l'égoïsme.*

L'observation et l'expérience de plusieurs milliers d'années prouvent avec la dernière évidence que cet organe n'existe pas en tant qu'*organe positif de la justice morale.* S'il en était de lui comme de ceux de la reproduction, de la construction, de la destruction, de la philogéniture, etc., l'éthique n'aurait pas eu tant de révélateurs ; vos trois volumes, avec les centaines de traités qui les ont précédés n'existeraient pas. Aussi, la fonction de ce prétendu organe est loin d'être la plus impérieuse. Les transcendentalistes ont raison contre vous en prétendant que la notion du juste et de l'injuste, même immanente, est insuffisante pour triompher de notre égoïsme. Pour suppléer à l'autorité supérieure divine qui n'a plus assez d'efficacité à notre époque, il faut trouver une puissance qui la supplée ou la remplace.

Si l'amour est plus fort que la mort, la justice inorganique sera constamment vaincue et dominée par l'amour. S'il existe un organe juridique dans l'homme, la femme, quoi que vous en disiez, renferme ce même organe plus ou moins développé. L'association de ces deux êtres n'est nullement néces-

saire pour produire l'androgyne juridique. Chacun d'eux est une *liberté et une justice organisée.* Cette invention est de votre part une mauvaise plaisanterie ; elle vous est nécessaire pour faire triompher votre idée préconçue et fausse de l'infériorité de la femme en tout, partout et toujours, et la soumettre à l'exploitation et à l'absorption perpétuelle de l'homme. C'est elle qui vous amène à démontrer qu'il n'y a d'association, de combinaison harmonique possible que par les contrastes *inégalitaires* des qualités physiques, morales et intellectuelles des deux conjoints, comme entre les membres de la famille. Comme ici il n'y a pas moyen de faire l'enfant égal au père, l'élève égal au professeur, l'apprenti égal au patron, etc., vous voilà forcé d'adopter la hiérarchie, l'*organisation inégalitaire,* c'est-à-dire, selon vos dix études, le despotisme, l'exploitation, l'injustice, la dépravation, la religion..... Vous voilà à la théocratie d'Aug. Comte avec ses sacrements et toutes les cérémonies religieuses ; vous voilà à une société organisée selon le type familial, mais avec cette différence que Comte institue un sacerdoce auquel il soumet la famille, tandis que pour vous c'est le père qui remplit les fonctions de prêtre.

Comte a pris son type de constitution familiale au moyen-âge ; vous, archi-rétrograde, vous allez le chercher dans le premier temps de la république romaine ! La révolution a mis obstacle aux préférences aveugles de la paternité dans la distribution des biens ; elle a sagement veillé aux abus de la puissance paternelle. Vous, son prétendu révélateur, vous repoussez le progrès qu'elle a accompli ; vous replon-

geriez la société moderne dans l'esclavage pour avoir raison de l'amour et de la femme. D'autre part, de famille à famille, d'homme à homme, de femme à femme, dans toutes les relations économiques pour arriver à votre rêve d'égalité, de conditions et de fortunes, vous soutenez l'équivalence des facultés, à quelques *légères différences* près : en sorte que votre société se trouverait à la fois régie par l'égalité et par l'inégalité, par l'autorité absolue et la liberté. Ecrivez donc au plus vite trois autres volumes pour expliquer comment vous équilibrez et accordez ces oppositions radicales de système. Tâchez donc de vous débrouiller dans ce chaos d'affirmations et de négations qui se succèdent constamment, entremêlées de crocs-en-jambe dialectiques dans lesquels vous excellez pour vous donner raison, et qui compromettent singulièrement votre probité rationnelle. Une fois l'androgyne formé par l'accord qui naît du contraste de leurs qualités inégales, il faut qu'il y ait, dites-vous, une appétence réciproque qui les rapproche et les fasse se trouver beaux, superbes : il faut l'AMOUR.

Beauté de la femme.

Quand l'Eglise nous représente la Vierge dans son immortalité radieuse, entourée des anges et foulant aux pieds le serpent, elle fait le portrait de la femme telle que la pose la nature dans l'institution du mariage.

Elle est belle, dis-je, belle dans toutes ses puissances. Or, la beauté devant être chez elle tout à la fois l'expression de la justice et l'attrait qui nous y porte, elle sera meilleure que l'homme ; l'être faible et nu que nous n'avons trouvé propre ni au travail du corps, ni aux spéculations

du génie, ni aux fonctions sévères du gouvernement et de la judicature, va devenir, par sa beauté, le moteur de toute justice, de toute science, de toute industrie, de toute vertu.....

La beauté est la vraie destination du sexe : c'est sa condition naturelle, son état. La nature pousse donc rapidement le sexe à la beauté ; ce but atteint, elle l'y arrête. Tandis que l'homme passe outre, elle semble dire à la femme : tu n'iras pas plus loin, car tu ne serais plus belle.....

La femme transparente, lumineuse, est le seul être dans lequel l'homme s'admire ; elle lui sert de miroir comme lui servent à elle-même l'eau du rocher, la rosée, le cristal, le diamant, la perle ; comme la lumière, la neige, les fleurs, le soleil, la lune et les étoiles...

Le beau et le juste se touchent par d'intimes rapports, sans doute ; mais ce sont deux catégories à part qui ne sauraient donner lieu à une égalité de prérogatives.

Constatons que si, sous le rapport de la vigueur, l'homme est à la femme comme 3 est à 2, la femme, sous le rapport de la beauté, est aussi à l'homme comme 3 est à 2 ; que cet avantage ne lui est pas donné sans doute pour la laisser dans l'abjection, et qu'en attendant la loi qui doit régler les rapports des époux, la beauté de la femme est le premier de ses droits comme elle est la première de ses pensées.

Si, du corps, nous passons à l'esprit et à la conscience, la femme, par la beauté, va se révéler avec de nouveaux avantages..... De la faiblesse relative de son entendement résulte chez elle une grâce juvénile, analogue à celle des enfants dont nous ne pouvons nous empêcher d'adorer les jolis mots et les idées pleines de gentillesse.....

La qualité de l'esprit féminin a pour effet : 1° de servir au génie de l'homme de contr'épreuve en reflétant ses pensées sous un angle qui les lui fait paraître plus belles si elles sont justes, plus absurdes si elles sont fausses ; — 2° en conséquence, de nous obliger à simplifier notre savoir, à le condenser en des proportions simples, faciles à saisir comme de simples faits et dont la compréhension intuitive, aphoristique, imagée, tout en mettant la femme en partage de la philosophie et des spéculations de l'homme, lui en rend à lui-même la mémoire plus nette, la digestion plus légère. Comme le visage de la femme est le miroir où l'homme puise le respect de son propre corps, de même l'intelligence de la femme est aussi le miroir où il contemple son génie.....

Même observation pour le moral.

Comme la femme tient son corps de l'homme, *os ex ossibus meis et caro ex carne meâ*, comme elle tient de lui ses idées, de même elle en reçoit sa conscience et le principe de toutes ses vertus. Or, ici encore la dignité virile, en se féminisant, acquiert une fleur de beauté qui est propre à la femme et lui assure l'excellence.

Constance de l'âme.... — L'homme, dans l'adversité, d'abord s'irrite, bientôt se rebute ; la femme pleure, et dans ces pleurs de la femme il retrempe son courage, par elle il dure et apprend le véritable héroïsme. A l'occasion, elle saura lui donner l'exemple ; alors elle sera plus sublime que lui, l'amazone l'emportera sur le héros, car elle est la force dans la faiblesse.

Facilité des relations.... — La femme est incapable de dire le droit, de le soutenir, de le venger ; elle fera mieux, elle le rendra aimable, et de ce glaive à double tranchant fera un rameau de paix. La justice ressemble à l'arithmétique : certaines opérations divisionnelles ne peuvent donner un résultat exact ; de même, dans la justice, soit distributive, soit commutative, soit pénale ou satisfactoire, il est presque impossible que l'application du droit ne laisse à redire. Il y a toujours de quelque côté une inégalité, partant une perte ; d'où ce grand principe de philosophie pratique : point de justice sans tolérance. Or, c'est à l'exercice de la tolérance que la femme excelle.

Pureté de la vie.... — Nous avons dit ce qu'est la femme à l'état de nature. C'est dans l'homme qu'est le principe de la pudeur.... La femme seule sait être pudique, parce qu'elle est faible ; mais par cette pudeur qui est sa prérogative la plus précieuse, elle triomphe des emportements de l'homme et ravit son cœur....

Ainsi l'on peut dire qu'entre l'homme et la femme il existe une certaine équivalence provenant de la comparaison de leurs natures respectives au double point de vue de la force et de la beauté. Si, par le travail, le génie et la justice, l'homme est à la femme comme 27 est à 8, la femme à son tour, pour les grâces de la figure et de l'esprit, par l'aménité du caractère et la tendresse du cœur, est à l'homme comme 27 est à 8. Mais, quoi qu'en aient dit les économistes, aucun contrat de vente, d'échange ou de prêt n'est ici possible. Les qualités de l'homme et de la femme sont des valeurs incommutables ; les apprécier les unes

par les autres, c'est les réduire également à rien. Or, comme toute question de prépondérance dans le gouvernement de la vie humaine ressortit soit de l'ordre économique, soit de l'ordre philosophique ou juridique, il est évident que la suprématie de la beauté, même intellectuelle et morale, ne peut créer une compensation à la femme, dont la condition reste ainsi fatalement subordonnée. »

CRITIQUE.

On savait déjà comment l'esprit venait aux filles, mais on ignorait comment la femme, par son union conjugale avec l'homme, passait de la triple infériorité à la triple équivalence. Il n'y a que vous, grand magicien, qui soyez capable de nous expliquer ces merveilleuses métamorphoses, et de nous montrer comment la femme passe du rôle *douloureux* au rôle *glorieux* par le *matrimonium* et la vertu du sexe barbu.

Voici maintenant ce scélérat, ce bandit d'amour qui va faire des miracles par la beauté de la femme telle que, dit-il, *la pose la nature dans l'institution du mariage.* Or, la nature, ayant parfaitement assuré la reproduction de l'espèce par l'amour, paraît se moquer des idées mystiques et métaphysiques ainsi que des combinaisons matrimoniales qui passent par la tête des législateurs mâles. Elle les mine les unes après les autres, à la honte de ces derniers. Elle paraît vouloir continuer ainsi jusqu'à ce que l'animal qui s'appelle homme ait acquis assez d'intelligence pour découvrir son vrai système d'union conjugale. Tout ce que vous dites sur la *beauté de la femme* et

sur ses effets est du romantisme. Selon vous, la beauté est la vraie destination du sexe ; c'est sa condition naturelle, son état...... Toutes vos comparaisons entre la beauté de la femme et la puissance et la vigueur de l'homme sont du pur verbiage, sans valeur théorique ; c'est de l'art, rien que de l'art, pure littérature, pas l'ombre de science et de saine philosophie.

Ici se fait sentir l'absence d'une classification méthodique des facultés humaines. L'homme et la femme ont chacun leur beauté physique, morale et intellectuelle ; ils ont chacun leurs trois droits, leurs trois justices correspondantes à ces aspects ; chacun a sa force, sa puissance dans les trois catégories. Pour raisonner juste, il faut comparer entr'eux les mêmes attributs pris à chaque sexe. Au lieu de cela, vous comparez la force physique de l'homme à la beauté de la femme. Un hercule assomme un bœuf d'un coup de poing : ce même hercule est à son tour terrassé par un regard, par un sourire de la femme. Ce sont bien deux forces, si l'on veut, mais l'une est musculaire, physique ; l'autre est animique.

L'homme est beau pour la femme, comme la femme est belle pour lui. Après que la beauté physique est passée chez la femme, elle a pour elle sa beauté morale et sa beauté intellectuelle. Quand l'homme sera juste et interprète intelligent de la fonction de chacune de nos facultés dans l'association humaine, il saura, en cultivant avec amour et discernement les deux sexes, faire de la société le paradis qu'il rêve.

C'est parce que la femme est de même essence que l'homme qu'ils peuvent être miroir l'un de l'autre et avoir de l'amour l'un pour l'autre. L'homme, dites-vous, se mire dans la femme comme celle-ci se mire dans le cristal des eaux... Cette comparaison peut être poétique, mais elle est fausse au fond et injurieuse pour la femme. Vous faites mirer l'homme dans la femme comme le loup se mire dans la brebis, comme le renard se mire dans la poule. Ces animaux se voient dans leur victime avec les yeux de leur estomac. Ce sont les yeux de votre orgueilleux et féroce appétit de domination qui vous font voir l'être dont le regard a fini par être assez pénétrant pour vous percer d'outre en outre et mettre à nu votre misère intellectuelle et morale. Aussi, vous bondissez et éclatez en injures; mais, malgré vos écarts, vos ruades, vos morsures, vos humoristiques boutades, vous venez, chargé de parfums, de bijoux et de fleurs de rhétorique, et en suivant à quatre pattes la spirale, déposer en galant et humble Barème votre chiffre 27 aux pieds de la femme et reconnaître *l'équivalence sociale* des deux sexes. C'était bien la peine de débiter tant de sottises et de brutalités, de vous vautrer dans tant d'ordures pour finir par des fioritures littéraires, des roucoulements mystiques, des extases séraphiques, et enfin être d'accord avec les impures, les concubines, les courtisanes, les damerets et les femmelins philosophiques et religieux. Vous voilà forcé d'avouer que la femme a le droit de s'asseoir à côté de l'homme dans toutes les fonctions de la cité, et de participer, tantôt en supérieure,

tantôt en inférieure à la vie sociale. Que devient la fileuse de laine?.....

Par un reste d'orgueil mal éteint, vous maintenez, en vertu du droit du plus fort, c'est-à-dire du plus injuste, la suprématie barbue. En pratique, pendant la période subversive, il en sera ainsi : c'est malheureusement vrai ; mais en théorie d'équité et d'équivalence, cela est insoutenable. En vérité, dans cette question fondamentale, je vous trouve pitoyable. Il est honteux pour la philosophie de la révolution d'avoir un interprète qui pense si mal, dise si bien et soit si aveugle. Vous ne comprendrez jamais comment l'amour par l'idéal, que vous poursuivez de votre colère, est appelé, quand il sera scientifiquement et artistiquement traité, à produire des merveilles de richesse, de vertu, de justice et de bonheur.

DESSERT.

Viennent enfin les paragraphes : Destination de la femme ; — formation du pacte conjugal ; — les trois degrés de juridiction. Dans tous ces passages, vous empruntez à la Bible, à l'Evangile, à toute la symbolique de l'Eglise, vos idées et vos arguments. Les litanies de la Vierge font les frais du paragraphe de la destination de la femme.

Jamais, dites-vous, je n'ai pu entendre chanter ces litanies sans un frisson de volupté, et je regarde comme un bonheur que la jeunesse, qui ne s'en soucie guère, n'y comprenne rien. *O pia, ô benigna, ô regina !* c'est à devenir fou d'amour, et l'amour, même inspiré par la religion, même sanctionné par la justice, je ne l'aime pas.

Je laisse de côté les degrés de juridiction intermédiaires pour arriver au dernier. Là, vous vous lancez dans la synthèse universelle.

Toute puissance, toute loi de la nature a pour organe le corps ou le phénomène dans lequel elle se manifeste. Ainsi, pour ne pas perdre le temps en exemples, il est une force qui anime tous les êtres et leur donne la première réalisation : cette force est l'attraction. L'attraction a donc pour organes toutes les existences en qui elle se manifeste : soit, par exemple, notre système planétaire.

Mais l'attraction est soumise à une loi qui n'est pas moins universelle : cette loi est l'équilibre. Où se manifeste à son tour l'équilibre ? au moyen de quel appareil ? Je réponds : encore au moyen de la balance. Toutes les fois que deux ou plusieurs êtres sont entr'eux dans un rapport d'attraction tel qu'ils se font équilibre, la loi a trouvé son organe. La terre, la lune, Jupiter et ses satellites, le soleil et son cortége, sont des balances au même titre que celle qui sert à la Banque à peser ses espèces, à l'épicier à peser ses drogues.

Dans l'être vivant, la loi fait plus que se réaliser, elle est conçue par lui, il en a la conscience, l'intelligence. Pour cette conception de la loi, il a fallu dans l'être vivant un organe particulier, l'encéphale. Ce n'est pas tout encore : la loi est plus qu'une idée, une notion perçue par le cerveau ; elle devient, en s'appliquant aux relations de la vie morale, une sorte de passion pour l'être, un entraînement, un amour. Pour cette nouvelle transformation de la loi, je dis qu'il a fallu un nouvel organe, et cet organe je crois l'avoir découvert dans le couple conjugal.

Ainsi se déroule, d'après la philosophie du mariage, la genèse universelle.

Une seule force dans sa nature : l'attraction.

Une seule loi : l'équilibre.

Une seule idée : la notion d'équilibre, en autres termes la connaissance des rapports et leur division qualitative (séparation des sexes).

Une seule religion : le respect de la vérité et l'intégrité des rapports personnels et réels, la JUSTICE.

Après quelques observations sur les causes d'incompatibilité d'amour entre les membres d'une même famille et

la nécessité du croisement des familles ainsi que des races qui concourent à former la cité, — la véritable base du contrat social, — vous passez à la DISCIPLINE DE L'AMOUR.

L'amour, dont la virtualité est dans la génération, a sa cause plastique et motrice dans l'idéal. Par l'idéal, il s'élève au-dessus de l'instinct organique et s'empare de l'âme, que tantôt il ravit sur les ailes du désir au troisième ciel, et que tantôt il précipite par l'impatience de la possession dans une frénétique impudicité......

Mais si nous ne pouvons ni nous rendre maîtres de l'amour ni nous soustraire à son influence, il est une chose qui dépend de notre libre arbitre et à laquelle la religion et la poésie érotique n'ont pas songé : c'est de balancer l'amour par l'amour, de sorte que nous usions de sa vertu en restant maîtres de notre cœur.

Je sais tout ce qu'il y a de paradoxal dans tout ce que je vais dire; mais il faut que je le dise, parce que telle est la vérité philosophique et la raison des choses, parce qu'il n'y a pas d'autre préservatif contre les éclats et les aberrations de l'amour, et que telle est en définitive la pratique de l'immense majorité des hommes. Le secret, pour échapper aux tribulations de l'amour et en conserver le fruit, consiste, pour chacun de nous, à aimer d'esprit et de cœur toutes les personnes du sexe opposé, et à n'en posséder complètement qu'une seule.

C'est impossible, s'écrie-t-on encore..... Je réponds que c'est facile, excepté peut-être aux novices dont l'imagination est pour la première fois séduite, et aux égoïstes qui prennent pour amour la férocité de leur passion......

Les anciens étaient entrés dans cette voie lorsqu'ils faisaient de l'amour l'âme universelle; le christianisme y est entré à son tour lorsqu'il a identifié Dieu et l'amour pur, et proposé à ses vierges le Christ pour époux. Le Christ, c'est la personnification du sexe masculin, de même que la Vierge est la personnification du sexe féminin. Que toute jeune fille, avant de se marier, apprenne donc à aimer le Christ; que tout jeune homme soit chevalier de la Vierge.

Voilà ce que nos romanciers et dramaturges, s'ils avaient étudié le cœur humain, s'ils se souciaient le moins du monde de la félicité publique et de la morale, enseigneraient à la jeunesse.....

Vous arrivez au code civil, interprète de la révolution, qui est admirable, selon vous, sur cette matière. Vous citez les articles qui concernent le mariage, puis vous passez à votre *catéchisme du mariage,* qui résume toute votre doctrine conjugale.

CRITIQUE.

Qui diable se serait douté qu'un crocodile de votre espèce pût sentir un frisson de volupté quelconque et pût devenir fou de ce qu'il n'aime pas! Vous êtes un drôle de corps et un bien plus amusant esprit.

De la philosophie du mariage vous faites découler, à votre manière, la genèse universelle. Vous voilà à la gravitation de Saint-Simon, à l'attraction de Fourier, à la *balance de l'épicier-droguiste.* Votre philosophie est bien, en effet, celle de l'épicier-droguiste. Pour cette conception et cette application de la loi d'égalité, vous créez le couple épicier juridique, le plus fraudeur, le plus sophistiqueur de tous les couples économiques, dont le pouce sujet à des crispations nerveuses fort peu morales fait toujours pencher la balance à son profit personnel. La qualité de sa marchandise est toujours altérée comme dans le commerce de vos élucubrations philosophiques, métaphysiques, mystiques et symboliques.

Je demande que le gouvernement de la France très-chrétienne vous accorde dix millions de récompense pour avoir généreusement livré le secret philosophique qui en-

seigne à l'homme comment il peut échapper *aux tribulations de l'amour, tout en le satisfaisant*, et mettre un terme aux abominations de l'infâme idéal érotique. Je demande que les moralistes, les prêtres de toutes les religions, vous élèvent des autels sur tous les points du globe. Mais s'il est vrai *qu'en définitive l'immense majorité des hommes aime d'esprit et de cœur toutes les femmes et ne possède complètement que la sienne*, nous sommes des anges, votre critique est insensée, vous êtes complètement fou. En conséquence, je propose qu'on mette votre tête sous la cataracte du Niagara pour vous administrer une douche colossale proportionnelle à l'abominable calomnie que vous avez articulée en trois volumes contre vos contemporains relativement à leur épouvantable dépravation.

Vous plaisantez et gourmandez les savants et les philosophes éclectiques qui cherchent à faire concorder les découvertes de la science avec la Bible, la raison avec la foi. Quant à vous, vous voilà nous administrant seize cent soixante-quatre pages de vomitif et de purgatif pour nous faire rendre l'absolu et perdre cette foi. Arrivé à la fin de la cure, vous nous faites prendre une potion de *matrimonium* préparée selon le codex biblique, évangélique, symbolique, théologique et proudhonique, recommandant à toutes les filles d'être *les amantes du Christ*, aux garçons de se faire *chevaliers de la Vierge* : c'est-à-dire que la jeunesse doit commencer par recevoir l'éducation transcendante ou théologique, adorer l'absolu pendant vingt-six ans; puis à cette éducation substituer celle de l'immanence pour apprendre

à éliminer, à renier, à brûler ce même absolu pendant le reste de sa vie. Par ma barbe! je croyais avoir affaire à un homme : me voilà en face d'une vieille bégueule toute couverte *d'agnus Dei,* de scapulaires, aspergée d'eau bénite, confite dans l'eau de la Salette.

Mon *bon homme,* l'absolu suinte par tous vos pores, vous en êtes saturé, vous le respirez à pleins poumons. Vous écrivez, premier volume, page 17 :

« J'avoue, malgré le respect que m'inspire le nom du Christ, que ma raison ni ma conscience ne sauraient se plier à ce système. » Au troisième vol., pag. 604 et 605 : « La philosophie nous enseigne que le mysticisme est un élément indestructible de l'âme, une forme de la pensée qui se manifeste surtout dans les choses de la vie morale ; — que le mysticisme est indestructible ; il est un nom qui le résume, et que rien ne saurait effacer de la pensée des hommes : c'est le nom de Dieu. Irai-je sottement faire la guerre à ce concept dont je ne suis pas le maître, combattre par des arguments métaphysiques ce qui est le produit fatal de toute métaphysique, ou par des raisons tirées de l'expérience ce dont l'expérience elle-même me suggère la notion ultra-empirique, l'absolu? Quelle puerilité!! »

C'est précisément ce que vous faites. Vous acceptez ici ce que vous avez renié dans le cours de votre ouvrage; vous pataugez constamment dans la *contradiction,* la *sottise* et la puerilité. *A l'image du Christ qui s'est glissée jusqu'au chevet du lit de votre femme et que vous y laissez,* joignez donc la médaille de la Vierge qui vous fut envoyée en 1848 par une femme inconnue qui espérait que cette relique vous sauverait et vous ferait croire à Dieu. Il paraît qu'en touchant votre épiderme, elle a parfaitement réussi, le miracle s'est accompli à votre insu, car en *vous ramas-*

sant dans la rue blessé par vos propres coups, en faisant les fonctions de médecin animique, je trouve, non *sur votre peau*, mais dans votre conscience, les reliques chrétiennes qui ne l'ont jamais quittée : ce qui ne me scandalise nullement. Ce qui me scandaliserait, serait vos fanfaronades, vos bravades, vos désordres spirituels, si je n'y voyais l'effet de l'épidémie de l'hallucination religionnaire qui s'est emparée des esprits les plus élevés.

Je regrette que ce *talisman chargé des effluves d'une âme dolente* ne vout ait pas empêché de vous livrer à *votre colère vis-à-vis de l'homme et à votre ironie à l'égard de la femme*, colère et ironie dont vous méritez bien les coups.

Vous voilà avec la révélation et la révolution, le droit divin et le droit humain, le positif et le mystique, Dieu et le diable dans le ventre, tous deux indestructibles dans l'âme humaine. Ne pouvant les éliminer, tâchez donc de les subordonner, ou mieux de les marier sous votre régime justicier. Or, comme vous nous avez prouvé surabondamment que vous en êtes incapable, et que vous ne pouvez vivre dans cet état d'incertitude et de lutte interne, il ne vous reste, en votre qualité de spiritualiste, de christocole et de théologien de vieille roche, qu'une chose raisonnable à faire : c'est de vous rendre avec votre femme et vos filles à Besançon, de solliciter une audience de monseigneur Mathieu, de vous jeter à ses pieds, de baiser son anneau pastoral, d'obtenir la rémission de vos fautes, de faire bénir votre mariage et de baptiser vos filles, tout cela sans *condition aucune ;* puis, pour gagner votre pain, obtenir comme in-

signe faveur la place de sacristain de sa cathédrale. Votre femme et vos filles, tout en faisant le ménage, blanchiront les surplis du sacerdoce bizontin et les nappes des autels. Quant à vous, pour utiliser votre talent littéraire, vos connaissances théologiques, historiques, métaphysiques et mystiques, vous rédigerez un recueil de sermons sur des matières nouvelles que votre ingénieux symbolisme saura rattacher au principe chrétien.

Quel malheur que vous vous soyez condamné à traîner le boulet conjugal ! Sans cette maudite galère dans laquelle vous êtes maintenant enchaîné, vous auriez pu entrer dans l'ordre des frères prêcheurs ; votre *debitum* dépensé, par sa résorption, aurait donné à votre organisme une puissance, une vigueur surnaturelles ; vous auriez été le Pierre l'Ermite, le triomphateur de l'amour et le rédempteur de la luxure. Vos sublimes paroles, votre fougueuse et irrésistible éloquence aurait créé une armée de chevaliers de la Vierge et d'amantes du Christ. Ces nouveaux croisés auraient juré de chasser à jamais de leur cœur l'infâme idéal, de conserver leur virginité jusqu'au mariage, et dans le mariage la pureté, la continence, la constance, la chasteté ; ils auraient entrepris la conversion du monde pour la plus grande gloire du révélateur de la justice divine et humaine ! Quel malheur ! quel malheur !

Combien, mon révérend père Joseph, je m'estime heureux d'ignorer tout ce que vous savez, et d'avoir conservé ma raison *naturelle* en voyant tant de savoir, tant de travaux, tant d'esprit, tant d'art vous faire constamment di-

vaguer, vous conduire au suicide moral et intellectuel ! Vous êtes un exemple frappant de la justesse de l'observation du père Enfantin, qui prétend que l'esprit, comme la chair, a ses indigestions, ses orgies, ses diarrhées. Mais il y a cette différence notable entre ces deux aspects de l'être : c'est que les excès de ce dernier ne sont nuisibles qu'au sujet qui s'y livre ; que ses déjections servent toujours à activer le développement des substances végétales qui nourrissent notre corps ; tandis que celles du cerveau, digérées des milliers de fois depuis six mille ans par des intelligences plus ou moins faibles, ne servent qu'à propager, entretenir le poison de l'erreur, affaiblir l'organe cérébral qui les élabore, le rendre incapable de digérer de solides vérités, ne produire que d'inutiles, de bruyantes phrases, et asphyxier le malade dans ses délétères vapeurs.

Telle est votre triste fin. L'histoire que vous consultez vous montre les progrès qui se sont accomplis dans la famille depuis le sauvagisme jusqu'au christianisme dont la dissolution vous effraie. Vous constatez les changements heureux que la révolution française a introduits dans la famille féodale. Parce que vous êtes incapable de découvrir les conditions morales qui doivent mettre la famille actuelle en harmonie avec les droits nouveaux qu'elle a inaugurés et non complétés, ainsi qu'avec le régime économique qu'elle a empiriquement ébauché ; parce que vous ne pouvez, avec vos préjugés, votre stérilité, votre ignorance, prévoir par une analyse calme et savante ce que la famille qui se dissout doit devenir, vous perdez la tête, vous vous sau-

vez à toutes jambes comme un vrai Jocrisse en invoquant la sainte Vierge; dans votre fuite effarée, vous allez donner tête baissée dans la famille païenne. Quel progrès!! Voilà le scandale que vous offrez aux penseurs; c'est là ce qui déshonore votre entendement, vous perd à leurs yeux, et vous expose à la risée des théologiens eux-mêmes.

Dans la question de l'amour et du mariage, vous nous donnez un pastiche artistiquement délayé et piteusement embéguiné de la doctrine de Comte, qui vous a complètement momifié. *Requiescat in pace!* (1)

(1) La question de la femme met en ébullition tous les esprits. Michelet, après Aug. Comte et Proudhon dont il n'est qu'un écho affaibli, après les mille descriptions des romanciers, vient donner à son tour son coup de pinceau poétique au même sujet. Il divise la société féminine en deux classes : la première se compose de deux à trois cent mille dames riches; la seconde comprend la classe peu aisée, pauvre et misérable, dont le nombre s'élève à dix-huit millions huit cent mille femmes à marier. Que fait ce membre distingué de la section des sciences morales et politiques? Il presse l'éponge de son cœur et en fait jaillir 338 pages, dans lesquelles il enseigne comment il faut élever une demoiselle appartenant à des parents riches au moins de dix à quinze mille francs de rente.

Ces époux, comme il n'en est pas dix parmi les trois cent mille, doivent s'entendre parfaitement et mettre leur bonheur pendant dix-huit à vingt ans de leur vie à faire l'éducation et l'instruction de leur chère enfant. Afin de l'initier à un ordre d'idées nouveau qu'ils ignorent eux-mêmes, ils doivent suivre les enseignements du maître qui, lui, *a besoin de Dieu* et ne veut pas s'en débarrasser, comme Proudhon.

La jeune fille mûre pour l'hyménée, il faut trouver un gendre qui, pour la rendre heureuse et être heureux lui-même, devienne l'écolier de sa femme. Le divin amour rendant le mari docile et savant en peu

Pour l'honneur de la logique, je ne puis laisser passer votre *catéchisme du mariage;* il n'est nullement la déduction de vos idées sur la femme. L'homme est présenté par vous avec des qualités qu'il n'a pas; on dirait qu'il est simple spectateur et jamais acteur. Vous ne faites dans tout votre travail que donner votre manière de sentir, de penser et d'agir pour archétype. Vous avez la folle et aveugle prétention de vouloir ramener, au nom de l'égalité,

de temps, ces époux-amants, dans l'entente la plus cordiale, élèveront leur progéniture de la même manière et la conduiront dans la voie du salut social, toujours pavée de solides rentes. Le foin au ratelier est pour les époux, comme pour la gent asine, le *sine quâ non* de l'harmonie conjugale. Quant aux dix-huit millions de filles prolétaires pauvres, elles servent au grand artiste de canevas pour dessiner des courbes gracieuses, arranger des guirlandes de fleurs spirituelles, broder des concetti moraux, débiter des banalités économiques, et nous apprendre que la femme *est une religion.* Quelle étonnante et admirable révélation ! Comment rester froid, solitaire, et manquer de courage quand, sous les traits d'une divine fille, la religion nous tend les bras ! Comment résister aux éloquentes et ravissantes peintures du grand-pontife conjugal inspiré par Dieu !

Hélas ! ces peintures sont à la détrempe ! Le coloriste, dans sa tendre et poétique sollicitude pour le bonheur des rentières qui peuvent acheter ses livres, a oublié complètement les dix-huit millions de femmes et filles pauvres. Ce grand artiste, qui *des profondeurs de la vie sent monter une chaleur, une féconde aspiration, qui sent en passer un souffle sur sa face* et *se sent mille cœurs,* n'a pu trouver dans tous ces cœurs le puissant gluten pour encoler ses couleurs et les fixer solidement sur sa toile ; aussi, le moindre souffle du vrai fait envoler cette éphémère poussière qui va se perdre dans le vide.

Que de misère, que de stérilité, que d'impuissance sous cette fausse richesse descriptive et romancière ! Phrases de phrases, tout n'est que phrases, déluge de phrases, commerce de phrases ! ! !

toutes les variétés individuelles à votre seule unité personnelle. Je vais en quelques mots dire ce que devrait être votre code matrimonial :

Considérant que la femme, depuis son origine sur la terre, d'après l'observation des prétendus sages du passé et des absurdes philosophes du présent, « ne peut être » envisagée que comme un instrument de reproduction, » une sorte de moyen terme entre l'homme et le reste » du règne animal ; — que, sous le rapport de l'intel- » ligence, elle n'a que des idées décousues, des raison- » nements à contre-sens, des chimères prises pour des » réalités, de vaines analogies érigées en principe, une » direction de l'esprit fatalement inclinée vers l'anéantisse- » ment ; — que, sans l'homme qui lui sert de révélateur, » elle ne sortirait pas de l'état bestial ; — que, par sa na- » ture, la femme est dans un état de démoralisation cons- » tante. Ce qu'elle aime par-dessus tout, ce sont les dis- » tinctions, les préférences, les priviléges. — La femme, » quand elle ne suit que son inclination, est comme la fe- » melle des animaux qui recherche de préférence les vieux » mâles, les plus méchants et les plus laids ; elle est su- » jette aux caprices les plus étranges ; elle préfère toujours » un mannequin joli, gentil, bien disant, conteur de fleu- » rettes, à un honnête homme. — La femme est la désola- » tion du juste ; un galantin, un fripon, en obtient tout ce » qu'il veut ; un crime commis pour elle la touche au su- » prême degré. Par contre, elle n'a que du dédain pour » l'homme capable de sacrifier son amour à sa conscience.

» Son triomphe est de faire prévaloir l'amour sur la vertu, » et la première condition pour rendre une femme adul- » tère, est de lui jurer qu'on l'aimera et l'estimera davan- » tage pour son adultère. — La femme, dit Daniel Stern, » n'arrive à l'idée que par la passion.

» La chasteté existe à un degré plus faible chez la » femme que chez l'homme. — Chez les animaux, c'est la » femelle qui recherche le mâle et lui donne le signal ; » chez la femme telle que la pose la nature, il en est de » même, avec cette différence que le besoin est permanent » chez la femme et qu'il est temporaire chez la femelle » des animaux. — Elle est *coquette*, c'est tout dire ; le plus » sûr moyen de lui plaire, n'est-il pas de lui épargner la » peine de se déclarer, tant elle a conscience de sa lasci- » vité ?

Considérant, d'autre part, que la femme ne peut commettre qu'avec l'homme le crime d'adultère ainsi que toutes les turpitudes que les moralistes lui reprochent ; — que l'homme, prétendant être plus fort, plus intelligent, plus chaste, plus pudique, plus juste que la femme, se déclare, en fait, plus coupable, plus immoral, plus corrompu que l'être faible qu'il fait à son image ;

Qu'en cherchant à entraîner, par les moyens les plus honteux, les plus perfides, les plus iniques, la femme et la fille du prochain dans la voie de la perdition pour satisfaire le démon de sa luxure et de sa paillardise, l'homme prouve la dépravation de son cœur ; — qu'en s'ingéniant à faire à autrui ce qu'il ne veut pas qu'il lui soit fait, il mon-

tre l'insuffisance et l'inanité de sa conscience, l'atrophie de sa justice ;

Considérant que l'homme qui a fait la loi punit des peines les plus sévères la fille mère séduite et abandonnée, laquelle, en face de la misère et du déshonneur, dans le trouble et la lutte de sa conscience naturelle contre sa conscience artificielle, commet un infanticide, tandis que le fornicateur dont la paternité ne peut être recherchée ni prouvée conserve l'estime publique, s'enorgueillit souvent et se fait un titre de gloire du nombre de ses dupes et de de ses victimes ;

Attendu que la fille publique, qui préserve la vertu de nos filles et de nos femmes en recevant et soutenant bravement les premiers assauts de la fougue du rut animal de la jeunesse, ne trouve pour ce service rendu qu'opprobre et infamie, et est transformée par notre iniquité en bouc émissaire de notre frénétique impudicité ;

Attendu que, par un sentiment de vague justice combiné avec l'instinct de la paternité, l'imbécilité juridique mâle, avec nos mœurs et par l'article *Is pater est*..... s'est tendu un piége où, quand l'homme s'y sent ou s'y croit pris, il souffre les tortures les plus infernales ;

Considérant que notre relâchement, notre désordre sexuel et le mépris de tous les devoirs nous conduisent à la promiscuité et à la dissolution de la société,

Par ces motifs il est arrêté :

Article 1.er — A l'avenir les femmes et les filles seront

rigoureusement renfermées dans leur ménage ; les portes seront verrouillées et cadenassées, les fenêtres grillées, et chacune munie d'un auvent pour recevoir l'air et la lumière, sans pouvoir communiquer en aucune manière avec les maisons voisines.

Toutes les maisons qui se construiront seront soumises à un plan et à une distribution en harmonie avec les nécessités de la nouvelle doctrine matrimoniale.

Les maris seront obligés de faire toutes les provisions et de les porter à leurs ménagères.

Art. 2. L'aveugle nature, après avoir créé le sexe *actif* et le sexe *passif*, ayant oublié le sexe *neutre* ou ne le produisant qu'exceptionnellement et incomplètement, il est urgent, pour établir la justice, de suppléer à cette lacune. Le règne de l'humanité, devant subalterniser et soumettre le règne de la matière, vaincre toutes les fatalités organiques, ne peut s'arrêter dans la voie du progrès. Qui veut la juste et bonne fin, veut les vrais et efficaces moyens. L'antique Orient avait instinctivement compris cette nécessité, mais n'avait pas su en faire l'instrument de la vraie justice, matrimoniale, sociale et religieuse. En conséquence tout jeune homme qui, ne pouvant lutter contre son instinct de la reproducution jusqu'à l'époque de son mariage, pénétrerait ou tenterait de pénétrer dans un ménage ou aurait des relations unisexuelles quelconques, sera saisi et condamné à être abeilardisé.

Cette classe de citoyens sera instituée pour être la gardienne naturelle des mœurs, le vrai sacerdoce qui appliquera

les peines établies contre toutes les atteintes portées à la virginité, à la pureté du corps et de l'âme. Les plus grands honneurs seront rendus à ces hauts fonctionnaires.

Art. 3. La femme n'aura droit à aucun héritage.

Le veuvage éternel est institué.

Les veufs pourront faire partie de la magistrature ou de la médecine.

Les veuves, si elles en ont l'aptitude, seront institutrices et suppléeront les mères incapables.

Art. 4. Chaque maison aura son eunuque chargé de surveiller l'intérieur de tous les ménages, dans lesquels il aura le droit de pénétrer à toute heure du jour et de la nuit.

Un magistrat âgé d'au moins soixante ans, suivi de deux eunuques et du surveillant de chaque maison, fera une inspection hebdomadaire pour s'informer de tout ce qui se passe dans chaque ménage ; il recevra les plaintes des conjoints et en dressera un procès-verbal.

Art. 5. Les femmes, étant privées de la liberté et incapables de se conduire moralement, ne subiront aucune punition, à moins de crime défini par la loi.

Quant aux maris, ils pourront, selon la gravité des cas, être punis de cinq à cent coups de nerf de bœuf appliqués sur le dos nu par les eunuques. Cette exécution aura lieu devant la maison du délinquant, qui sera attaché à un chevalet *ad hoc*. Un écriteau indiquera le délit et le nombre de coups mérité.

Art. 6. Tout homme marié qui pénétrera ou tentera de pénétrer dans un ménage pour séduire la femme ou la fille

d'un voisin, les détourner de leurs devoirs pour satisfaire son incontinence, sera, après le fait constaté, étranglé par les eunuques.

Art. 7. Les enfants mâles, à l'âge de dix ans, quitteront l'intérieur de la famille et seront élevés dans l'établissement d'instruction publique. Ils visiteront leur famille une fois tous les quinze jours, et ne seront jamais laissés en tête-à-tête avec leurs sœurs.

Art. 8. Dans le cas de maladie de l'épouse ou des filles, le médecin appelé devra avoir passé l'âge de soixante ans. La malade sera voilée, le mari toujours présent.

Art. 9. Pour faciliter aux jeunes gens le choix d'une épouse, à partir de l'âge fixé pour le mariage, les filles seront photographiées en pied ; leur taille, leur nom, celui de leur famille et leur adresse seront indiqués au bas de leur portrait. La signature du magistrat inspecteur sera apposée comme garant de l'identité de la personne.

Un établissement public de photographie desservi par des eunuques sera chargé de cette importante fonction. Les jeunes filles, transportées dans des voitures fermées, seront conduites à l'établissement. La vérité physique devant au moins présider aux liens du mariage, le costume sera le même pour toutes les jeunes personnes. Il devra être d'une simplicité antique.

Des galeries d'hyménée seront destinées à recevoir tous ces portraits, par catégorie de tempéraments. L'entrée ne sera permise qu'aux jeunes gens en âge de se marier. Le choix fait, le prétendant devra se faire photographier à

son tour dans un costume prescrit. Le père, après avoir agréé un gendre, présentera l'image du soupirant à sa fille, qui sera libre de l'accepter ou de le refuser pour époux.

La famille étant le fondement de la société, toutes les lois devront être révisées et coordonnées au code matrimonial nouveau destiné à assurer le triomphe de la justice sur l'amour et guérir radicalement la société des ravages de l'idéal. Ce régime, il faut le reconnaître, ne peut être définitif.

Vous avez, révélateur de la philosophie révolutionnaire, indiqué, dans vos nombreux travaux sur le progrès que le génie humain est appelé à réaliser, une science encore à l'état embryonnaire qui, opérant conjointement avec le régime sévère que je viens de décrire, abrégera ces rudes épreuves. Vous avez fait observer « que les modifications aux- » quelles l'homme soumet les animaux et les plantes, cette » action merveilleuse qu'il exerce sur les êtres vivants, » sont l'image et l'analogue de celles qu'il peut exercer sur » lui-même. Le temps viendra où la production des spé- » cialités, aujourd'hui donnée au hasard, sera réglée par » l'infaillible compas de la science. »

Il s'agit donc d'encourager par tous les moyens possibles la découverte de la science qui doit nous enseigner à nous servir de l'infaillible compas pour faire pousser et développer *la bosse juridique* dans les enfants des deux sexes, afin que son intervention dans le conflit interne qui s'élève entre nos droits et nos devoirs puisse naturellement s'équilibrer. Cette rénovation de la chair et du sang exi-

gera au moins quatre à cinq mille ans. Mais qu'importe le temps pour l'humanité qui fait tout au plus ses dents et est encore à la mamelle de la bestialité! Lorsque la science sera maîtresse des effervescences de la matière, alors le règne de l'humanité commencera, la justice immanente sera assez puissante pour fonctionner dans sa plénitude harmonique, l'Éden mystique rêvé deviendra une réalité.

Si vous avez, mon révérend père Proudhon, un sincère amour pour la justice et l'humanité, vous devez consacrer vos veilles et le reste de vos jours à la recherche de cette science. Si vous ne réussissez pas, vos efforts vous mériteront du moins les louanges de vos contemporains, et leur feront pardonner et oublier votre impuissance, vos scandales et vos iniquités.

CAFÉ.

Pour nous rendre compte de toutes nos folies respectives, essayons, mon cher Joseph, de pénétrer dans notre moi intellectuel et moral à l'aide du *système de l'âme* de Comte. Commençons par ton signalement.

Instinct de la conservation personnelle, — assez prononcé.

Celui de l'espèce, — très peu.

Instinct de la destruction spirituelle, — excessif.

Celui de la construction, — aveugle.

L'ambition (orgueil, vanité), — demesurée, infinie.

Les trois affectives altruistes, — nulles.

La conception passive, — modérée.

La conception active, — très développée.

L'expression écrite, — distinguée, brillante, élevée, sarcastique, déclamatoire.

Le courage intellectuel, — grand, audacieux, téméraire.

La prudence, — nulle.

La fermeté, — énergique ; la persévérance, — opiniâtre, entêtée.

Je trouve donc en toi six facultés dominantes qui, par leur exaltation, passent à l'état de passion. C'est dans la *liberté* de leur essor indéfini que tu fais consister ta *dignité;* tu mets ta *félicité* à les satisfaire, et ta *vertu* à défendre, à maintenir leur intégrité. Ces passions sont les *constantes* qui dérivent de l'intimité de ton essence. Par la spontanéité de leur mouvement, elles sont en lutte avec le milieu environnant pour faire prévaloir en tout, partout et contre tout leur manière d'être et satisfaire ton moi absolu. Ainsi tu nous apprends que ta *conception* n'est entrée en activité que sous l'influence de la *destruction* provoquée par les attaques d'un biographe et d'un prélat. Sans cette excitation, ton œuvre n'existerait peut-être pas. Chaque étude est précédée en effet par un grognement. Ainsi, à un pamphlet personnel, tu ripostes par un pamphlet religieux. Le pamphlet est, du reste, le caractère dominant de tes écrits. C'est à un cancan privé que nous devons ce que tu appelles « la philosophie de la révolution. » Le motif est bien pauvre, mais qu'importe si le résultat est fécond !

La faculté de la *destruction* unie à celle de l'*entêtement* fait de toi un avocassier, un chicanier, un procédurier,

un enragé batailleur qu'il ne fait pas bon rencontrer. Tu combats toujours *sur* la vérité, la justice, la morale, jamais *pour* elles ; tu ne les sers qu'*indirectement*, en *mode inverse*.

Pour nourrir ton idée, ta fougue dévastatrice attaque et dévore tous les travaux des théologiens, des philosophes, des métaphysiciens du passé et du présent. Le besoin impérieux d'*approbation* et de *domination* qui t'anime, combiné avec la *destruction*, fait que tu te croirais déshonoré si tu te trouvais d'accord avec qui que ce soit, sur quoi que ce soit : aussi, après avoir fait une *razia* universelle sur la dépouille des morts et des vivants, tu reteins, retailles, recoupes, recouds toutes leurs défroques pour te confectionner une garde-robe à ton goût et à ta taille. Après avoir galonné ces vêtements sur toutes les coutures et brodé les parements, tu fais ta toilette et viens te présenter au monde, campé sur la hanche, l'œil fier, le jarret tendu, avec de beaux et grands airs de tête, pour provoquer son admiration, voir naître autour de ton front le nimbe des saints et rayonner l'auréole des dieux. Parole d'honneur ! je te trouve admirable, superbe, magnifique, splendide dans cette allure franche, dégagée et triomphante. Voilà bien l'homme de la nature ! Quel dommage que tu sois doublé du prolétaire civilisé, arrogant, impudent, vantard, *esbrouffeur* comme tout parvenu qui, étonné de ses succès et gonflé d'orgueil, ne sait plus garder de mesure et trouve l'univers trop petit pour sa taille !

Hélas ! mon incommensurable Joseph, tu as trouvé ton

maître, tu t'es fait un terrible ennemi de l'Amour ! tu as eu la folle ambition de vouloir terrasser le *grand dévastateur de la société,* de détruire le *poison des âmes,* de vouloir le mettre à la *raison du droit.* Ce dieu malin, perfide et profondément scélérat, m'a confié en secret qu'il t'avait joué un tour pendable pour se venger de tes insultes, de ta témérité, et te soumettre ainsi que tout ce qui existe à sa devise :

> Qui que tu sois, voilà ton maître !
> Il l'est, ou le fut, ou doit l'être.

C'est seulement en tête-à-tête qu'on peut décemment redire de pareils traits. Figure-toi que ce mauvais drôle a fait dans ta bouteille à l'encre ce que font les gamins qui, ne pouvant faire sortir, par les titillations de la paille dont ils sont armés, les grillons de leur trou, les inondent, tu sais avec quel liquide : eh bien ! depuis que tu écris avec cette encre, son venin se communique électriquement par le bec de ta plume à tes doigts, de ceux-ci à ton cerveau : en sorte qu'il n'est pas une ligne de tes publications qui ne soit saturée, empoisonnée d'amour. Et de quel amour ? de l'amour de toi pour toi ! Cet amour te fait commettre sur toi et par toi toutes les abominations, toutes les frénésies de l'impudicité, de la luxure spirituelle ; il a fait de toi le plus épouvantable, le plus monstrueux des *autolâtres* qui aient jamais existé. C'est cet infâme qui te fait saisir le glaive de *ta* justice, frapper d'estoc et de taille sur les travaux des religionnaires, des économistes, des artistes masculins et féminins actuels, te les fait traiter, les uns,

de bâtards chrétiens, les autres d'apôtres de la mort, ceux-là de ridicules castrats, celles-ci, avec leur émancipation, de gourgandines et de coquines qui mériteraient d'aller pourrir à Saint-Lazare. C'est lui qui te fait attaquer l'AUTRE pour le pulvériser ainsi que son vicaire et sa hiérarchie, afin de les remplacer par ton *moi absolu* dont tu te fais le fanatique vicaire. Au lieu de ta savate prolétaire à baiser, tu offres aux nouveaux croyants... quoi ? *horesco referens*... ton derrière.

O Joseph, Joseph ! je reconnais bien à ce trait de sublime raillerie le fils de Rabelais, de Molière, de Voltaire, de Diderot, et de tous les adorables sérieux-comiques du passé... On n'est pas, comme toi, *l'amant de la mort;* on n'a pas *le diable pour chéri de son cœur;* on n'est pas passé maître ès-scapinerie et ès-ironie pour rien ; on chasse de race, morbleu ! C'est parfait.

Si j'étais métaphysicien et fort comme toi sur la symbolique, je verrais ton précurseur dans ce haut personnage qui, sous le règne précédent, sentant à la fin d'un repas fait avec d'intimes épicuriens circuler dans tout son être une chaleur suffocante, eut la bouffonne idée de faire prendre l'air à son antithèse cérébrale en la mettant à la fenêtre entre deux flambeaux, et d'entrer ainsi en conjonction éthérée avec les astres du firmament. Au réel comme à l'idéel, au sérieux comme au comique, à l'état de raison comme à celui d'ivresse, *rien n'est l'expression de rien,* le caractère de chaque époque se révèle en tout et partout.

Les actions de l'homme, dans ses rapports avec la na-

ture inintelligente, ne sont bonnes ni mauvaises. Chaque homme pris *en soi* est parfait ; il en est de même de l'*en soi* de tout ce qui est. Les puces, les punaises, les poux de tête et de chair, les poux pubis, les vers intestinaux, ces miriades d'animalcules microscopiques qui, selon le docteur Raspail, occasionent nos maladies, sont parfaits *en soi,* mais par rapport à nous ils sont le mal, le diable. Nous les détruisons sans scrupule, même avec plaisir, pour nous délivrer de leur malfaisance. D'homme à homme, nous sommes comme ces insectes, comme les plus féroces des animaux dont chacun de nous résume les instincts. Quelque inoffensif que soit un homme, par cela seul qu'il vit il nuit, il est antipathique à quelqu'un, il est de trop pour quelqu'un. Plus ses facultés sont énergiques et développées, plus il fait d'efforts pour faire servir ce qui l'entoure (choses et personnes) à sa félicité, plus il est nuisible et considéré comme méchant par le prochain qui souffre de ses atteintes.

Tu aurais soufflété, dis-tu, le pontife saint-simonien s'il eût voulu tarifer ta capacité pour mesurer ta pitence. Quel traitement devraient donc te faire subir toutes les capacités que tu jauges avec ton critère personnel ? En société, l'homme trouve deux obstacles pour s'opposer à sa dignité, ou pour mieux dire à sa voracité égoïstique : l'obstacle individuel et l'obstacle collectif. L'obstacle par excellence que les moralistes préconisent et cherchent à développer en nous, c'est l'obstacle transcendental ou immanent. S'il était assez puissant pour limiter nos besoins à *la juste*

mesure de notre droit et nous arrêter au point où nous commençons à empiéter sur le droit d'autrui, nous serions parfaits. Cette mesure proportionnelle à observer et à réaliser dans le jeu de nos facultés en société, est la pierre philosophale de la morale, le *salto mortale* où ont fini par échouer tous les réformateurs du passé. N'ayant jamais pu encore découvrir la vraie loi dynamique passionnelle, ils ont déclaré que l'harmonie, que la justice était impossible à obtenir sur la terre ; qu'elle ne pouvait se réaliser que dans le ciel, après que notre âme aurait été délivrée des liens de la chair, de sa guenille terrestre. Afin de maintenir une apparence d'ordre ici-bas, ils n'ont trouvé d'autre moyen que de sacrifier les simples et les faibles aux forts et aux rusés, en promettant aux victimes des récompenses ineffables dans le séjour céleste. Ce système de compensation, dont les principes sont puisés dans notre organisme, n'est point faux ni tout-à-fait illusoire, car rien ne peut être l'expression de rien ; mais il est trop injuste, usé dans sa forme et par ses excès. Les religionnaires modernes, avec leurs systèmes soit de rajeunissement, soit d'imitation plus ou moins libres, ne peuvent avoir aucune chance de succès, car la raison paraît résolue à subordonner l'inconnu au connu, le mystérieux au saisissable. Depuis six mille ans qu'on traîne dans le livres de théologie et de morale trois ou quatre maximes que des artistes sacrés plus ou moins éloquents ressassent inutilement dans toutes les langues, que voyons-nous?.... Nous voyons les sermonneurs et les sermonnés s'administrer toute sorte de remèdes

de bonne femme sans pouvoir se guérir, et suivre les préceptes qu'ils enseignent. Les plus fervents, *les plus justes, tombent au moins sept fois par jour,* encouragés toutefois par des promesses de récompenses éternelles auxquelles ils ont foi. Que sera-ce donc chez des hommes sollicités, guidés par leur faible justice immanente qui doit seule les diriger, les encourager à faire du mal à leur *moi* pour faire du bien à autrui, se trouver heureux d'être malheureux? C'est là ce qu'exige de l'homme la justice immanente. Il est clair que la morale nouvelle est utopique et illusoire, car l'homme ne donne rien pour rien. Il faut trouver un système de substitution, de dédommagement réel et idéel aussi pour satisfaire les âmes à dominante mystique.

Si maintenant, mon bon Joseph, je mets ta conduite en face de tes définitions et de tes préceptes, il est certain que ta spontanéité a suivi ponctuellement les règles qui doivent réaliser *ta félicité* personnelle. Sous ce rapport, tu es au niveau de tous les animaux, tes mœurs sont irréprochables. Mais as-tu suivi celles qu'exigent la justice, la morale sociale? As-tu, dans tes ouvrages, jamais senti, affirmé, défendu ta dignité en autrui comme dans ta propre personne? T'es-tu *rendu maître* des passions qui t'agitent et sont *la constante* de ta vie, pour les diriger de manière à rendre justice aux auteurs qui ont nourri ton intelligence? As-tu jamais pris contre toi-même la défense de la dignité d'autrui en toute circonstance? Je n'ai rien trouvé de semblable dans tes nombreux écrits. Je cherche *ta modestie,* je ne la trouve nulle part; je constate en

toi *le concept* de la justice ; mais quant à son application en autrui comme en toi-même, absence complète. Je rencontre çà et là quelques réflexions sur ta violence caractérielle, tes brutalités polémistes, ton ironie. Tu débites en phrases retentissantes toutes les banalités rabâchées par les moralistes sur l'hypocrisie, le mensonge, la férocité, la scélératesse, la perfidie des hommes ; mais, loin que ces observations, par un retour sur toi-même, modèrent, améliorent, neutralisent tes excès, elles semblent au contraire les augmenter. Tu prouves par ta pratique, mon curieux Œdipe, que le *franc arbitre,* comme tu prétends l'avoir démontré, est en *toi* une illusion, une chimère. Tu obéis en aveugle aux fils passionnels qui te font mouvoir comme un automate. De tous les écrivains actuels, tu es le plus esclave de ta fatalité organique. Persuadé de ton infaillibilité, fort de la *pureté* de tes intentions, tu n'éprouves aucun *remords,* pas plus que les hallucinés de la transcendance qui, convaincus que leur cause est celle de Dieu même, ne reculent devant aucun moyen pour arriver à leurs fins. Ta conscience, qui devrait te porter à la justice, laquelle, selon toi, ne demande qu'à agir seule, ne s'occupe exclusivement que de *ta personne.* Tu n'as ni *la science ni la conscience* positive et effective *de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.* Tu prouves que ton progrès dans la justice pratique est nul, et même rétrograde. Tu es la démonstration vivante de l'impuissance du système de l'immanence. S'il en est ainsi d'un homme dont l'intelligence approfondit les mystères de la foi aveugle et de la foi rai-

sonnée, qui est censé *se sentir, se savoir* et *s'observer,* que peuvent être des hommes livrés à leur simple instinct, sans excitation et sans contrainte morale externe, sociale ou divine, occupés toute leur vie de travaux industriels? Ta pratique donne pleine raison aux transcendentalistes. Ce n'est certes pas la préoccupation religieuse qui t'égare; ce n'est pas la crainte de Dieu qui, en paralysant ton libre arbitre, arrête l'essor de ta justice; Tu as *coupé le câble :* eh bien! te voilà allant à la dérive, tournant à tous les vents, et ton âme trouvant sa *délectation* à faire mouvoir toutes tes facultés sur les gonds de ton égoïsme absolu pour arriver à ta félicité, à ta béatitude terrestre, ne croyant plus aux peines et aux récompenses célestes. Tu nous montres l'impuissance de ta conscience pour te faire marcher dans le sentier de la *vertu sociale.* Ta philosophie de la révolution n'est qu'un thème à de vaines et pédagogiques déclamations morales, une spéculation artistico-politico-religieuse. Il faut, au lieu de diatribes, au lieu de nauséabonds et éternels *sermonnages,* découvrir des institutions qui suppléent au transcendentalisme expirant et au sentiment juridique réel, mais insuffisant; créer un milieu où l'homme ne puisse satisfaire son instinct personnel sans servir l'intérêt collectif, en comptant peu sur sa justice et sa conscience immanente. A un certain point de vue, cela peut être fort peu flatteur pour l'homme; mais si ce point de vue est impuissant et illusoire, il faut laisser l'ombre pour saisir le corps, et découvrir les vraies conditions de la vie pratique. Il y a bien là de quoi relever l'homme de son prétendu abaisse-

ment moral en manifestant sa puissance et sa grandeur intellectuelle : la raison vaut bien le sentiment. Arrière donc les éternels, les aveugles contempteurs et exploiteurs de l'immoralité humaine !....

Le système d'assurance ou de garantisme généralisé dans notre déroute transitoire, est peut-être le seul remède actuel à appliquer pour sortir de notre gâchis matériel, intellectuel et moral.

Venons à ma confession. Comme je m'ignore, je me bornerai à décrire les impressions que me font éprouver tes œuvres. A la première lecture, je suis enchanté, ravi, émerveillé; l'expression écrite me paraît d'autant plus remarquable par ses richesses que, sous ce rapport, je suis d'un dénuement qui se rapproche de la misère, n'ayant jamais reçu d'éducation littéraire sérieuse. Si je suis ébloui, je ne suis pas éclairé.

A la seconde lecture, l'éblouissement disparaît, la vue se rassure, le regard entre en fonction; j'ai beaucoup de peine à me débrouiller dans ton fouillis historique, métaphysique, logique, anecdotique, dans tes ficelles dialectiques et tes feux d'artifice littéraires. Mon éducation étant encore ici plus en défaut, je suis obligé d'apprendre ta langue et de me rendre compte de tes idées qui s'allongent démesurément, passent à l'état de filasse rationnelle, et finissent par m'impatienter.

A la troisième lecture, je prends des notes, j'élague les superfétations, le scalpel enlève la peau, je dissèque les muscles, j'en trouve beaucoup d'inutiles que je mets de

côté, j'arrive enfin au squelette. Ici se montrent des os contournés et cariés, de longueur disproportionnée, une symétrie boiteuse, une charpente mal établie. Tout ce travail me calme, il me semble y voir plus clair. Alors je fais jouer l'analyse comparée des parties entr'elles ; je rapproche ce que tu *peux* de ce que tu *veux* et de ce que tu *sais;* je compare ton œuvre avec celles des autres réformateurs ; je découvre alors tes préjugés, tes illusions, tes erreurs, *tes emprunts,* tes idées fixes ; ton impuissance me devient évidente, mais ne m'étonne nullement. Après la mésaventure de Comte, nul dans la même voie ne peut réussir.

Voici où les cartes morales se brouillent. Comme je cherche la vérité, et qu'après ma dissection je ne vois en toi qu'un éloquent visionnaire qui la rêve et ne se donne pas la peine de la chercher où elle peut être ; qui, comme ses devanciers, se traîne dans les chemins battus et rebattus de l'histoire et de l'éthique édentée, s'amuse à la lanterne magique, symbolique et mystique, s'ingéniant à faire prévaloir par des moyens fort peu dignes ses travaux sur ceux de ses contemporains ; comme, au lieu d'un prolétaire, d'un sans-culotte de la pensée, je trouve en toi un aristo faisant le beau, un tartufe économique pratiquant *l'exploitation de l'homme par l'homme* dans le champ de l'industrie spirituelle, exploitation que tu fulmines de toute ta vertueuse colère dans le travail industriel et financier, alors mon respect pour toi s'éclipse et fait place à la dérision, à l'ironie.

Il se passe dans ta cervelle un phénomène de mirage

spirituel très curieux et très instructif dont tu parais ne pas te douter ; voici comment il se produit.

Aug. Comte a constaté que le corps des sciences naturelles est loin d'être complet. Il a signalé quelques lacunes sans s'apercevoir, comme les savants, de l'absence de quelques branches qui doivent le compléter et servir de lien et de base à la science sociale. Tu reconnais, au dernier volume, page 588, « que la certitude que nous avons des » choses n'est en dernière analyse que la certitude que » nous avons de nous-même, et que la certitude ou la con- » naissance que nous avons de nous-même est à peu près » nulle. Il s'ensuit que ce que nous savons le mieux, nous » le savons en vertu de ce que nous ne savons pas : ce » dont une multitude de savants honorables n'ont pas l'air » de se douter. » Nous avons vu que Comte a ébauché un système de l'âme en se servant des travaux des phrénologues pour connaître le moi humain. Tu avoues que, sans cette science, il n'est point possible de faire une synthèse sociale. Ce religionnaire, manquant de base scientifique, a eu recours à la méthode historique. Nous avons vu comment cette méthode l'a égaré, et comment il s'est, malgré lui, laissé choir en religion.

Négligeant la phrénologie et le système de l'âme de Comte, dédaignant les quinze lois qu'il a découvertes, ne songeant nullement à combler (par suite de ton ignorance scientifique) les lacunes de la science, tu as voulu reprendre la construction manquée ; pour faire ta découverte, tu t'es dit « que l'homme et les choses, la civilisation

» et l'univers, le règne moral et le règne de la nature,
» formant probablement un tout homogène, isonome, so-
» lidaire, les lois de ma raison étant par conséquent les
» mêmes que celles du monde, je n'ai besoin que de sui-
» vre cette raison en la contrôlant sans cesse par l'ex-
» périence et l'appliquant aux choses comme si elle était
» aussi la leur, pour que tôt ou tard l'identité des deux rai-
» sons, la mienne et celle du monde, m'apparaisse. »

Moi je me dis : voilà un rationaliste qui va, non *probablement,* mais certainement faire des siennes. Puisqu'il reconnaît que la certitude qu'il a de lui-même est à peu près nulle, il ne peut avoir qu'une connaissance à peu près nulle des lois de sa raison, de ses affections et de ses sensations. En la suivant en aveugle, il va aller à l'aventure broncher et choir à chaque instant. D'autre part, il n'a aucune connaissance des sciences naturelles, il ignore par conséquent le monde et ses lois. Comment, sans connaître ni les lois de sa raison ni celles du monde, peut-il parvenir à découvrir la raison des choses qui doit être identique à la science ? Comment contrôler les actes de cette raison par l'expérience individuelle ou collective quand le contrôleur n'est positivement sûr de rien ou de fort peu de choses ? Il va nous donner pour *système des lois de la justice* les tâtonnements de sa raison, les rêves de son imagination ou ceux de la transcendance ; il prendra son *moi* pour type, pour critérium de la justice ; il créera, comme Dieu, un monde, une société à son image ; il soutiendra bravement et sérieusement *que la justice n'est rien, ou*

qu'elle est telle qu'elle lui apparaît et qu'il la conçoit; il prétendra que *l'intelligence générale des choses lui a été donnée, et que le système qu'il ne cherchait pas est sorti de ses raisonnements comme Minerve du cerveau de Jupiter.* Il se croira infaillible, se posera en absolu, en dieu. L'univers, dont il sera le centre, pivotera et tournera sur le bout de son nez sans que ses yeux louchent et sans qu'il tombe en catalepsie : tout celà, par la grâce de la révolution française, qui est bien loin de se douter des sublimes, des merveilleuses, des transcendentales hâbleries que débite en son nom un microscopique déicule, un épicier fossilisé de la *simple balance* sociale et sidérale.

Pour exécuter tes tours mirobolants, tes voltiges fantastiques, je t'ai surpris, mon roué et naïf Joseph, bousculant tout le monde sans le moindre égard pour ta dignité en autrui, le dépouiller sans le moindre scrupule en t'insultant en lui; je t'ai vu tendre mille piéges à la crédulité et à l'ignorance publique pour débiter ton *ruolz* mystico-révolutionnaire. Alors, je me suis senti tourner au garde champêtre, au douanier, au gendarme ; j'ai couru sur toi, je t'ai demandé tes papiers. Tu me les a présentés avec un imperturbable aplomb. Je les ai examinés : au lieu de la signature du préfet de la *police des mondes*, j'ai trouvé un paraphe si embrouillé, si indéchiffrable, que tu m'as paru suspect. Je t'ai empoigné; tu t'es débattu comme un diable. J'ai eu toutes les peines du monde à te conduire à la prison de la logique. Pour me séduire et endormir ma surveillance, tu m'as débité en chemin un tas de contes et

d'histoires sur la liberté, la dignité, la moralité, la justice, la transcendance, l'immanence, l'absolu, la certitude, la balance économique, le travail libre et attrayant, la *guerre civile des idées et des jugements.* Tout en parlant ainsi, tu m'as donné un croc-en-jambe qui m'a renversé sur le sol et tu t'es sauvé comme un malfaiteur. Je me suis relevé, j'ai couru sur toi, je t'ai repris. Ah ! tu veux la guerre civile des idées ! C'est par la lutte des absolus individuels que l'absolu juridique impersonnel se dégage : alors j'ai tapé comme un sourd, car je veux la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, la vraie justice composée relative, entends-tu ? et non ton *justicisme simple,* idéel, absolu, dont je veux te guérir à mon tour.

Elle ne me laisse aucun repos, cette agaçante et adorable vérité ! Je crois la voir me sourire dans mes rêves ; me provoquer, m'encourager par son regard caressant, me promettre ses faveurs. Elle tient peu à la virginité, à la continence, comme tant d'autres prudes. C'est une puissante et belle fille aux formes accomplies qui ne craint point d'être maculée par les caresses de ceux qui peuvent l'approcher et la saisir. Au contraire, elle ne demande qu'à être fécondée par de vigoureux et puissants esprits ; elle ne craint point de déformer sa taille par l'état *intéressant* ; elle défie les ravages du temps ; sa beauté est éternelle. Bien que complètement nue, elle a pour voile d'épaisses vapeurs qui la cachent à tous les yeux. Le regard perçant du génie peut seul l'apercevoir au milieu des ténèbres qui l'enveloppent de toutes parts. Elle se révèle

d'abord comme une faible lueur phosphorescente, comme un feu follet qui voltige çà et là, paraît et disparaît, et fait errer ses adorateurs dans tous les sens au milieu des ronces, des épines, des fondrières du champ de la connaissance. Tout meurtris, tout contusionnés, ils cherchent, pour se reconnaître, à planter, d'après l'expérience, quelques jalons auxquels ils attachent le fil de l'observation ; ils s'arment aussi de la boussole de l'analogie. Malgré ces précautions, que de voyageurs égarés, perdus sans retour dans les steppes de la science ! que de victimes, que d'intelligences poussives, phthisiques, qui restent en chemin !

La céleste flamme qui brûle au fond du cœur de la vérité et qui la consume, ne pouvant plus longtemps attendre les embrassements des soupirants qui doivent la féconder, jaillit en brillants éclairs. Cette soudaine lumière sert de phare aux amants égarés ; ils retrouvent leur route, reprennent courage ; quelques-uns parviennent, après de pénibles efforts, à se rapprocher assez d'elle pour la contempler et mourir *sans postérité*, heureux d'avoir pu l'admirer. Quelques rares élus parviennent jusqu'à elle, haletants, épuisés, et tombent mourants à ses pieds. Le souffle vivifiant de la déesse les ranime, le feu de ses regards les embrase : ils se relèvent pleins d'une ardeur inconnue, se précipitent dans le sein de la vérité et y trouvent la mort avec l'immortalité.

Est-ce la faculté de la *destruction*, le *sentiment juridique* blessé, l'affection, la vanité, l'envie, la *méditation active*, l'amour rentré de quelque construction inconnue, mécon-

caments employés. Il faut que j'aie une bien haute opinion de la force de ton caractère et de l'énergie de ton essence mâle pour te disséquer vivant, palpitant, et faire sur ton âme un cours public de psychologie intellectuelle et morale!

Quand je songe que je déraisonne et suis peut-être plus halluciné que toi et que tous, que je ne produis pas clairement le critérium positif auquel je rapporte tes raisonnements et les miens, qu'en fait je ne suis qu'un airain retentissant sous tes coups, je ris de moi en toi; quand je cherche à voler dans ton arsenal les armes que tu as forgées pour te combattre et détruire en toi un mal que tu n'as peut-être pas; quand je me vois faisant la roue comme un dindon charmé de la solidité de mes arguments, je me traite d'ingrat, de sot, d'outrecuidant, d'insensé, de scélérat, je me déteste en toi.... Quand je réfléchis que nous nous harcelons les uns les autres à propos du *vrai;* que *la foi et la raison publique* ne se forment que par la lutte, le choc des idées contraires; que la société ne peut redresser ses faux jugements, détruire ses préjugés, améliorer son cœur, qu'en la faisant assister aux péripéties de ses propres passions; quand je la vois, inattentive, insoucieuse de son avenir, marcher à l'aventure, rétrograder ou être stationnaire, ne se préoccuper que de son matériel en se moquant de ses sauveurs, de ses redresseurs, de ses chevaliers servants, de ses *mediums* sociaux, alors la gaieté qui veille à ma porte tire le cordon, laisse entrer de burlesques idées; la folle du logis, tapie et liée dans un coin, brise sans grands efforts sa camisole de force, s'échappe

en agitant ses grelots, met à la porte la prude et pédante raison, saisit le timide sentiment, l'entraîne avec la bande joyeuse dans un galop fantaisiste, renverse dans sa ronde échevelée les usages reçus, les convenances de la civilité hypocrite et gourmée, en se livrant aux gambades les plus excentriques. C'est ainsi qu'à son tour elle se moque des badauds ébahis, qu'elle bouscule, effarouche, distrait, amuse et n'instruit guère. Après cette bruyante équipée, le calme renaît dans mon intérieur, la froide raison rentre dans son domicile ; en cherchant à mettre l'ordre dans le chaos d'idées, de sentiments divers qui jonchent le sol et qu'ont fait naître le triste et comique spectacle de la vie, elle trouve, au milieu de tous ces débris, la pitié pour moi, l'indulgence et l'estime pour toi et pour tous.

Tels sont les sentiments d'un sans-culotte de la *philosophie naturelle*.

P. S. En préparant et en goûtant les mets, en dégustant les vins et les liqueurs du repas que je viens de vous servir, j'ai fini, sans m'en apercevoir, par égarer ma raison. Revenu à moi, je crains, citoyen, d'avoir blessé par ma familiarité populaire cette dignité humaine dont vous paraissez si fier et si jaloux. Mais si vous êtes réellement un

apôtre de l'égalité mâle, vous excuserez les effets de mon ivresse cérébrale, ivresse à laquelle vous n'êtes que trop sujet.

Si vous voulez, d'ailleurs, recueillir vos souvenirs, vous reconnaîtrez que, depuis huit mille ans au moins, nous gardons ensemble et faisons paître le même troupeau. *In vino veritas.*

FIN.



